The Project Gutenberg EBook of L'enfer et le paradis de l'autre monde, by

Émile Chevalier

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.org

Title: L'enfer et le paradis de l'autre monde

Author: Émile Chevalier

Release Date: April 19, 2006 [EBook #18208]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ENFER ET LE PARADIS DE \*\*\*

Produced by Rénald Lévesque

L'ENFER

ET LE

PARADIS DE L'AUTRE MONDE

PAR

EMILE CHEVALIER

PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE

24, BOULEVARD DES ITALIENS

MDCCCLXVI

A

M. JOHN LOVELL

IMPRIMEUR A MONTRÉAL (BAS-CANADA)

\_Témoignage de haute estime.\_

PRÉFACE

Il y a quelques mois, j'habitais une petite ville bourguignonne,

renommée pour ses usines métallurgiques. Un jour, il m'arriva d'assister

à une réunion chez des forgerons, qui témoignèrent l'intention d'émigrer

au Canada, \_parce qu'on y parle la langue française\_. Connaissant, par

un séjour de plusieurs années, le pays où ces braves gens voulaient

aller, je combattis leur projet.

«Rendez-vous aux États-Unis, puisque votre désir est de quitter la

France, leur dis-je; mais gardez-vous de porter votre intelligence et

vos bras dans les colonies britanniques de l'Amérique du Nord.»

Et je donnai mes raisons.

Ces raisons, on les trouvera exposées dans ce livre, publié, pour

la première fois, en 1857, à Montréal, et tiré à cinquante mille

exemplaires, tant en français qu'en anglais.

Si quelques-uns des motifs qui l'ont dicté n'existent plus, comme le

traité de réciprocité entre le Canada et les États-Unis, il n'en est pas

moins toujours vrai que la Grande-Bretagne décourage systématiquement

l'industrie et les arts utiles dans ses colonies; que, chaque année,

les Canadiens eux-mêmes fuient une patrie où ils ne trouvent point de

travail, malgré les immenses ressources naturelles dont abonde leur

pays.

Il n'en est pas moins toujours vrai que le Canada ne sera jamais

prospère et grand que lorsqu'il se sera annexé à la République des

États-Unis.

H.-EMILE CHEVALIER.

Paris, juillet 1866.

L'ENFER

CHAPITRE I

LE FOYER DU COLON

Ce jour-là Toronto, la capitale du Haut-Canada; était froid, monotone et

mélancolique. Épaisse aussi, bien épaisse était la neige sur les larges

et tristes voies passagères. Dans les rues désertes, comme dans la

campagne, à travers les arbres, au faîte des édifices, et loin, fort

loin sur la baie silencieuse, ce n'était que neige!--neige ici, neige

là, neige partout.

Du nord s'élançait une bise piquante qui balayait les plaines,

balayait la ville et balayait le lac; de lourds nuages noirs marchaient

péniblement au ciel, et ils étaient tout chargés de neige, encore de la

neige. Le vent les chassait lentement en gémissant, d'un ton lugubre, le

long des artères de la cité.

Chacun, chaque chose avait cet aspect triste qu'une journée aussi

sombre, aussi glaciale pouvait évoquer.

Les maisons elles-mêmes avaient l'air ennuyé et mal à l'aise. Il

semblait qu'elles regardassent avec humeur les rues solitaires et se

serrassent les unes contre les autres en tremblotant et se plaignant

comme de véritables mortelles.

Les fenêtres aussi étaient délaissées et n'annonçaient que trop combien

peu on s'amusait dans les appartements qu'elles éclairaient.

Les quelques traîneaux dont, de temps en temps, tintaient les

clochettes à travers l'air froid et humide remplissaient d'une sensation

désagréable par leurs sons discords et criards.

Les piétons qui cheminaient sur les trottoirs étaient enveloppés

jusqu'à mi-visage dans des fourrures et chaussés de mocassins. Ce qu'on

apercevait de leur face était bleui par la vivacité de l'atmosphère, et

ils se heurtaient gauchement, s'il arrivait qu'ils se rencontrassent le

long de l'étroite piste.

On aurait dit que tous étaient dehors contre leur gré, et qu'ils se

hâtaient de rentrer chez eux, à l'exception de quelques individus de

taille malingre, courbés, à moitié couverts contre les rigueurs de

la saison, et qui se tenaient au coin des rues, regardant d'un oeil

d'envie, tantôt les magasins, tantôt les gens confortablement vêtus qui

les coudoyaient en passant.

Les traits des pauvres malheureux portaient imprimée en caractères

éloquents cette silencieuse requête:

«Oh! il fait bien sombre et bien froid; vous avez une chaude maison pour

vous abriter, vous; mais nous n'en avons pas, ou si nous en avons une,

le vent y filtre partout, la neige s'y glisse et la pauvreté a laissé

éteindre le feu dans l'âtre.»

Si l'on se sentait mal et chagrin au coeur de la ville, au sein même du

luxe et de la richesse de la populeuse cité, à plus forte raison il en

était ainsi dans les faubourgs, sur les mornes marécages où de chétives

habitations maigrement distribuées perçaient à peine les bancs de neige

que la tourmente y avait entassés.

C'est là que vivent les esclaves de la peine, les enfants de bien des

maux, le misérable et le mendiant; là aussi hurlaient et se lamentaient

les vents malicieux, le jour où commence cette histoire; là, ils

soulevaient la neige et la fouettaient contre les pauvres demeures;

là, ils tourbillonnaient, tourbillonnaient autour de chaque cabane,

cherchant une ouverture pour entrer, sifflant avec furie quand ils

l'avaient trouvée, ou s'éloignant bruyamment quand ils n'en découvraient

pas et comme si toute leur malice était uniquement dirigée contre les

déshérités de la fortune, de même que, dans le monde, le fort s'exerce

surtout contre le faible, parce que ce dernier n'a rien pour se

préserver de ses rudes attaques.

Oui, souffle, mugis et fais rage, ô vent! tu as un rôle à jouer dans ce

grand drame. Quelques-unes de tes victimes sont déjà bien misérables; tu

penses encore à ajouter à leurs angoisses, ce n'est qu'un autre artifice

dans ce long catalogue de détresse. Oui, quelques-unes sont déjà bien

dénuées,--oui, même dans cette petite hutte autour de laquelle tu

te livres à une hilarité si éclatante, si ironique--elles sont bien

dépourvues, il ne manque pas de trous pour te laisser entrer; on ne peut

t'expulser: entre donc, ô vent; nous 'te suivrons.

C'était une des plus laides et des plus repoussantes cabanes qui fussent

en ce lieu; et Dieu sait que la laideur ne manquait point parmi

elles. La seule fenêtre qu'elle possédât était brisée et grossièrement

raccommodée avec des haillons; la porte raboteuse paraissait avoir peine

à se tenir sur ses gonds; l'escalier et diverses parties de la charpente

extérieure avaient été enlevés, afin d'aider à résister momentanément

à l'ennemi commun; et c'était, en somme, une habitation aussi

inhospitalière qu'on en peut imaginer une pour abriter une portion de

l'humanité.

L'intérieur n'était pas moins repoussant que l'extérieur.

Il se composait d'une seule chambre, dont le plancher, la tablette de

cheminée et les lambris avaient disparu.

Quelques braises, se consumant lentement dans le foyer sans chaleur,

disaient assez pourquoi le peu de mobilier de cette pièce paraissait

avoir partagé le même sort, car il était mutilé, défiguré, au point que

ces restes semblaient bons tout au plus à faire aussi du feu.

La neige moite s'était introduite de toute part. Elle marquait le sol en

vingt places, et les vents coulis exhalaient de tout côté leur baleine

glaciale.

Vraiment, il ne faisait ni chaud ni bon dans la pauvre cabane ce

jour-là!

On y remarquait deux jeunes filles, puis un tout petit garçon accroupi

en un coin de la cheminée, et leur mère portant un enfant à la mamelle.

Les filles et la mère étaient assises devant les charbons agonisants.

Leurs corps grelottaient et leurs visages étaient enfouis dans leurs

mains, comme si elles eussent voulu échapper à leur dénûment en en

bannissant mécaniquement l'image de leur esprit.

L'aînée, qui pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans, levait de temps

en temps la tête, jetant tristement ses yeux sur le taudis, puis sur sa

mère qui pleurait, puis sur le petit garçon étendu près de l'âtre glacé,

et puis elle replongeait sa figure entre ses doigts amaigris, avec

une expression de douleur que rendait plus amère encore le silence qui

enveloppait cette scène.

Elle était belle pourtant la jeune fille! Ses formes ne semblaient point

avoir été pétries pour donner asile au chagrin; et si le chagrin s'était

logé chez elle, il n'avait pu la dépouiller de ses attraits; elle était

charmante, toute pleine de grâces, quoique bien vives fussent les peines

qui troublaient sa vie.

Ses cheveux flottaient en désordre sur ses épaules, et les pommettes de

ses joues brillaient d'un éclat de mauvais augure; mais dans ses grands

yeux noirs rayonnait une beauté calme, et toute sa physionomie reflétait

une tranquillité d'âme que la négligence ne pouvait déguiser et la

misère qui l'environnait effacer entièrement. Il y avait quelque chose

de céleste dans ce galetas, quoique les peines de notre monde l'eussent

si affreusement marqué de leur cachet.

La plus jeune fille n'était pas aussi belle que sa soeur. Mais elle

avait la même physionomie et la même régularité de traits, dont on

pouvait parfaitement retrouver l'origine dans le visage hagard, flétri

par les soucis et encore distingué de la mère.

Moins remarquablement symétriques que chez son aînée, ces traits la

rendaient plus jolie et plus piquante.

Quand elle redressait la tête, ses yeux étincelaient, au milieu d'une

détresse si grande, d'une animation qui inspirait des appréhensions, car

son regard disait que les malheurs dont elle était assiégée parlaient un

langage étrange à son esprit inexpérimenté.

Une ombre d'expression semblable nuançait parfois l'air de sa soeur,

quoique cette ombre fût si affaiblie par l'éclat d'une beauté supérieure

qu'elle était à peine perceptible.

Bien que très-légères, ces teintes soulevaient néanmoins de terribles

inquiétudes dans le coeur de la pauvre mère, par, lorsqu'elle arrêtait

les yeux sur ses filles bien-aimées, elle secouait douloureusement

la tête, soupirait, pleurait et pressait convulsivement le nourrisson

contre son coeur, comme si une affliction nouvelle s'était emparée

d'elle, et comme si les mots qu'elle aurait voulu prononcer s'étaient

enfuis de ses lèvres.

--O ma mère! c'est bien dur, c'est bien dur! s'écria tout à coup la

fille aînée en pressant fébrilement sa tête entre ses mains. Nous ne

pouvons, cependant, mourir de faim; mais que faire?

Elle se leva et commença de se promener dans la chambre en serrant

toujours sa tête avec ses mains et paraissant plongée dans un abîme de

réflexions.

Sa mère la suivait incessamment des yeux; mais elle avait le coeur trop

gonflé de ses propres chagrins pour la pouvoir consoler par des paroles.

--Ma mère, ma mère! reprit la jeune fille s'arrêtant et plongeant ses

regards dans ceux de la pauvre femme, nous sommes bien infortunées!

Voyez! peut-il y avoir un pire destin? Point d'ouvrage, il n'y en a pas

dans tout le pays. Mon père a tout essayé. Mark aussi, et nous-mêmes

avons essayé mille fois, mais inutilement: il n'y a rien, rien! Faut-il

donc que nous mourions ainsi de faim, dites, ma mère?

--Eh bien, moi je ne mourrai pas! fit la plus jeune, frappant ses genoux

de ses poings fermés. Je ne sais pas ce qu'avait mon père de s'arrêter

dans un pays aussi pauvre que celui-ci, tandis qu'il aurait eu tant

d'ouvrage dans les États-Unis, s'il y était allé quand il le pouvait.

Non, ça ne peut pas durer comme ça. J'aimerais mieux mourir la première.

La malheureuse mère portait ses regards de l'une à l'autre de ses filles

d'un air effrayé, comme si elle lisait dans leur agitation et leur

langage quelque chose de plus épouvantable que toute la misère qui les

entourait.

--Non, non, Madeleine, Ellen, ça n'en viendra pas là. Un peu de

patience, je vous prie; nous devons tous avoir un peu de patience,

dit-elle tendrement.

--A quoi bon la patience? repartit brusquement la cadette; si nous ne

pouvons avoir d'ouvrage l'été, comment pourrons-nous en avoir l'hiver?

Ça ne signifie rien que votre patience!

--Oh! Madeleine! Madeleine! cria l'aînée; ne parle pas si durement à

notre mère: ce n'est pas sa faute!

--Je le sais bien, répliqua Madeleine; aussi je ne lui parlais pas

durement.

--Ah! c'est qu'en effet c'est bien dur, n'est-ce pas, ma mère? dit

Ellen. Est-il possible d'être dans une si affreuse condition, quand tous

nous voulons travailler, et quand il y aurait tout plein d'ouvrage dans

le pays, si les Américains ne nous volaient pas tout, comme nous l'a dit

le fabricant de cols de chemise? Et qu'est-ce que ça lui fait à lui,

si les reliures des livres, ou les cartonnages, ou ce que nous pouvons

faire est fait hors du pays, tandis qu'on nous laisse mourir de faim

ou mendier ou faire Dieu sait quoi pour vivre? Hélas! il y a dans cette

ville des centaines de filles dans la même position, à ce moment. Si

notre père ou Mark pouvait faire quelque chose! mais il n'y a pas

plus pour eux que pour nous dans tout le pays. Oh! que faire? que

pouvons-nous faire? répéta-t-elle en se tordant les mains et en marchant

follement dans la chambre. Mère, chère mère, on ne peut rester comme ça;

c'est impossible, je le répète!...

--Patience, Madeleine, patience, dit la pauvre femme. Ça ne durera pas

longtemps ainsi, nous aurons bientôt un changement.

--Bientôt, c'est encore trop longtemps! fit Madeleine d'un ton amer.

Y a-t-il encore de l'espérance? croyez-vous qu'il y ait encore de

l'espérance?

Et la malheureuse fille vint tomber aux genoux, de sa mère.

--Non, s'écria Ellen, non, je n'en vois point; il n'y en a point. Est-ce

que tous ces pauvres gens qui, comme nous, sont sans ouvrage ne seraient

pas heureux de travailler s'ils avaient du travail? Ils ne le peuvent

pas plus que nous, voilà tout. Ici ce sont les étrangers qui font tout,

mais les habitants, on les laisse mourir de faim, voilà ce que vous

dirait un enfant. Qu'est-ce que notre père est venu faire ici? Jamais

nous n'avons porté d'aussi misérables haillons! ajouta-t-elle en

regardant avec une sorte de honte les guenilles qui composaient son

habillement.

En entendant ces plaintes, la pauvre mère était toute troublée, et son

coeur battait fort, car l'avenir lui apparaissait certainement sous

des couleurs aussi sombres qu'à ses filles, et le présent était, hélas!

intolérable.

A ce moment la porte de la hutte s'ouvrit et un gamin de dix ans, dont

les vêtements en lambeaux étaient chargés de neige, arriva en gambadant

dans la chambre.

Dans ses petits bras, rougis et gercés par le froid, il tenait quelques

morceaux de bois à brûler.

--Tenez, maman, dit-il en jetant son fardeau sur les cendres chaudes,

voilà du bois.

Tu es un bon garçon, Jean, répondit sa mère en le caressant. Comme tu as

froid! tu dois être gelé. Mais ou as-tu eu ce bois, Jean?

--Oh! bien, je l'ai eu, répondit-il en détournant la tête.

--Mais où, Jean?

--Écoutez donc, il n'y a personne qui voudrait m'en donner, vous le

savez bien, répliqua-t-il négligemment, et puis il vous faut du feu;

ainsi j'ai eu ce bois-là et j'en aurai encore.

--Oh! Jean, Jean, tu ne l'as pas volé? s'écria la malheureuse mère,

donnant le nourrisson à sa fille cadette, et s'agenouillant devant le

petit garçon, qu'elle examina avec une anxiété fiévreuse.

--Jean, mon cher Jean, dis-moi que tu ne l'as pas volé?

--Eh! ma foi, peut-être que oui, dit-il maussadement. Pourquoi aussi

ne voulait-on pas me donner du bois? Il vous fallait du feu, maman. Je

n'aurais pas fait ça pour moi. Mais pour vous... D'ailleurs, Tom William

le fait, et il dit qu'il n'y a pas de mal à ça, si on ne peut avoir

d'ouvrage pour acheter du bois. Et comme ça, c'est bien, n'est-ce pas,

maman? dit-il en sautant dans la chambre pour se réchauffer.

--Non, non, Jean, c'est très-mal; tu vas reporter ça... et tout de

suite. Il ne faut pas voler, même pour ta pauvre mère, Jean. Nous ne

pouvons rester sans feu, c'est vrai; mais tu ne dois pas être un voleur,

non, non! Prends-moi ce bois et, reporte-le comme un honnête garçon,

dit-elle, en essayant de lui replacer le fagot dans les bras.

--Non, je ne le reporterai pas, dit-il en rejetant le bois dans le

foyer; je ne le reporterai pas, quand vous êtes tous gelés et qu'il n'y

a pas un brin de bois à la maison. Prenez-le pour cette fois, maman, et

peut-être que je n'en chiperai plus jamais.

Ah! jeune enfant, voilà que tu voles! Et que te dit la justice? Ses

ministres voient-ils en toi les semences du crime dont les cachots

cueilleront le fruit? voient-ils en toi le germe de ce qui constitue

les coupables? Leur main va-t-elle s'étendre vers toi pour t'administrer

l'antidote au poison qui déjà circule en tes veines, ou n'ont-ils rien

que le châtiment pour le cultiver et le développer, pour que les prisons

ne soient pas vides et que les cours de police ne chôment pas?

--Ce n'est pas tout, continua le petit Jean, tirant de sa poche une

pièce de monnaie et un billet tout froissé; tenez, regardez, maman, ce

que m'a donné un homme, pour porter cette lettre à Madeleine.

Les joues de la jeune fille pâlirent affreusement.

D'une main tremblante elle arracha la lettre à son frère et la cacha

dans les plis de son corsage; mais ce fut sans mot dire, et sa confusion

n'en fut que plus apparente.

Un horrible soupçon avait jailli dans le sein de la mère; des larmes

brûlaient les paupières de la pauvre femme.

--Oh! Madeleine, Madeleine! s'écria-t-elle après un instant de pénible

silence, de qui vient cette lettre? Est-ce de Guillaume, Jean?

--Non, ce n'est pas de Guillaume, maman; c'est d'un monsieur.

--Madeleine, ça paraît bien drôle, dit la mère éperdue; confie-moi ce

que c'est. Tiens voici ton père qui rentre, je vais tout lui dire.

--Non, ma mère, non, je vous en prie! s'écria la jeune fille en

apercevant un homme qui passait près de la fenêtre et se dirigeait vers

la porte; non, ne le lui dites pas, je vous avouerai tout, mais ne le

lui dites pas!

--Madeleine, ma pauvre Madeleine! fit la malheureuse femme tombant à

genoux et saisissant sa fille dans ses bras, cette atroce misère nous

tuera tous! Madeleine, ma pauvre Madeleine!

Venez, vous les heureux du monde et contemplez ce tableau.

C'est le temps de fêter, de danser, de vous réjouir; c'est le temps de

vanter les charmes de la vie; mais avant que vous ne vous soyez plongés

trop avant dans l'ivresse de vos plaisirs, détournez-vous un instant du

sentier jonché de fleurs où vous passez l'existence et jetez les yeux de

ce côté.

Si c'est une fable que nous écrivons, s'il n'y a point de vérité dans

les portraits, ah! soyez aveugles si vous le voulez; mais s'il est vrai

qu'à votre porte même la misère grelotte de froid et de faim; s'il est

vrai que telles sont les tristes réalités du jour, qui se multiplient et

grossissent dans les grandes villes canadiennes à mesure que s'écoulent

les années, alors il est bon, pour vous qui êtes riches, contents et

prospères, que vos oreilles soient ouvertes, que votre main s'étende

aux malheureux; car, si vous ne pouvez leur donner un abri et du pain

en échange du dur travail qu'ils feraient volontiers pour vous, il vaut

mieux les traiter en mendiants, leur jeter une froide aumône, ou les

chasser épouvantés de vos rivages, que de les abandonner aux serres du

besoin. Ils ne veulent ni être des quêteux ni fuir la terre qui

leur donnera du pain. Ils ne demandent qu'à travailler pour vivre;

à travailler pour que leurs enfants aient du pain! Pourquoi donc

n'entend-on pas leur prière dans cette vaste contrée? Pourquoi ne

profite-t-on pas au Canada de sources de richesses qui feraient de ce

beau pays un immense empire? Pourquoi, là où la nature a été prodigue de

ses bienfaits et où elle a donné des trésors qui satisferaient largement

vingt millions d'habitants; où rien ne manque pour asseoir les bases

d'un gigantesque royaume et le rendre florissant, pourquoi, là, le génie

et l'habileté des deux races française et saxonne manquent-ils à ce

degré que les pauvres éparpillés sur cet immense et fertile territoire

sont sans pain et se sauvent par milliers de ces bords, pour aller

dire aux habitants des contrées lointaines: «Les Canadiens sont dans la

pénurie, n'émigrez point chez eux.» C'est là, ô Canadiens, le problème

que vous avez à résoudre; et si vous vous levez et jetez un regard sur

vos affaires, vous verrez que le temps est venu.

CHAPITRE II

PAUVRETÉ ET MANQUE D'OUVRAGE

Pourquoi donc t'arrêter là, pensif, au seuil de ta porte? Pourquoi tes

yeux sont-ils humides et ta main tremble-t-elle sur le loquet? Ton coeur

ne devrait-il pas bondir de joie et ton visage rayonner d'allégresse:

car c'est là ta maison, si je ne me trompe, et tes enfants t'attendent?

Voyez-le sur le pas de sa porte, vous pères et maris des familles

heureuses! Il hésite, il chancelle presque; son esprit se replie

douloureusement sur lui-même; il craint jusqu'au regard de ceux qu'il

chérit: peut-il compter la somme de ses lourds chagrins?

Entre, entre, misérable! Pour toi point d'espoir: comme deux galériens,

la pauvreté et toi êtes rivés à la même chaîne; ton aspect ne la

chassera point du taudis;--n'avez-vous pas, elle et toi, taille grêle,

membres décharnés, visage famélique, vêtements en haillons?

Il se nomme Mordaunt. Il a immigré au Canada avec sa famille, dans

l'espoir d'améliorer sa condition et de trouver un foyer pour ses chers

enfants.

Mais, au lieu de l'abondance, c'est la pauvreté qui lui a tendu les bras

en débarquant; au lieu du bourdonnement de l'industrie, du résonnement

de l'enclume, des joyeux bruissements des métiers à tisser, du

sifflement des machines à vapeur, les lamentations et les plaintes des

malheureux remplissent les chemins, et tout en mettant le pied sur le

rivage, l'émigrant a vu s'évanouir ses plus chaudes espérances.

Pourquoi? C'est à vous de répondre, ô Canadiens!

Les enfants aimaient leur père, la femme aimait son mari.

Quand il parut, ils refoulèrent leurs douleurs.

Mais il se fit aussitôt un silence lugubre, mortel dont tout leur amour

ne put bannir la funeste impression, et sur leurs joues s'étendit une

pâleur que nulle affection ne pouvait masquer.

Dans le coeur du pauvre homme se ficha une nouvelle angoisse. De ses

lèvres disparut le maladif sourire qu'il y avait appelé, et il se prit à

promener autour de lui un regard incertain, comme s'il doutait qu'il eût

bien fait de franchir le seuil de sa demeure.

--Allons, Edouard, dit sa femme, qui avait déjà lu sur sa mine effarée

qu'il revenait affamé et sans avoir réussi dans ses démarches; allons,

Edouard, ne reste pas au froid et viens t'asseoir près du feu; tu dois

avoir bien froid, et tu n'as rien mangé depuis ce matin. Jean, fais un

bon feu, mon gentil garçon. Et toi, Ellen, prépare quelque chose à dîner

pour ton père. Nous ne t'attendions pas, Edouard, parce que nous ne

savions pas à quelle heure tu rentrerais. Il fait bien froid dehors,

n'est-ce pas?

--Marguerite, dit-il tendrement, tu es trop bonne.

Et en prononçant ces paroles, son corps tremblait d'émotion. Il s'assit

et s'enfonça le visage dans les mains.

Merci, merci à vous, Marguerite!

Oui, c'est une simple, mais bien vive affection qui vous inspire.

Il ignora les douleurs qui vous percèrent le coeur, quand vos lèvres

encouragèrent votre enfant, votre enfant voleur, à allumer le fagot

dérobé, afin d'égayer un peu le pauvre père désolé.

Oui, et ce fut une sainte tendresse aussi qui vous engagea à lui cacher

que le saloir et la huche étaient vides et à inventer la fable du dîner

habituel.

Oui, et il vous aime à, cause de cela. Et quand les mauvais jours seront

passés, quand l'été sera revenu, votre récompense, ô Marguerite, sera

bien grande!

--Marguerite, dit Mordaunt dès qu'il fut suffisamment maître de son

émotion, il est inutile de nous le cacher plus longtemps, il n'y a pas

du tout d'ouvrage dans le pays. Il ne nous reste que deux alternatives,

Marguerite:--ou de demeurer ici et y mourir de faim, ou de nous en aller

avant qu'il ne soit trop tard.

--Eh bien, Edouard, s'il y a encore une chance, partons: c'est notre

devoir.

--Oui, nous partirons, quoique voyager sans secours soit une terrible

chose en cette saison. Mais c'est notre unique ressource. Triste pays

que celui-ci! Ah! je suis bien fâché d'y être venu. Il n'y a d'ouvrage

pour personne, jeune ou vieux, et quoique nous ne soyons qu'une taxe

imposée à la charité des gens, on dirait qu'ils ont peur de nous laisser

partir. Je me demande ce qu'ils aiment le mieux de voir leurs rues vides

ou de les voir remplies de quêteux et de vagabonds.

--Le fait est que c'est bien désolant, Edouard; mais peut-être les gens

d'ici n'y peuvent-ils rien.

--Oui, Marguerite, reprit-il en jetant un regard désespéré sur ses

enfants en guenilles; oui, mais pourquoi n'y peuvent-ils rien? Pourquoi?

reprit-il en tenant les yeux attachés sur sa fille aînée. Quelle est la

raison de toute cette misère? Si le Seigneur avait fait de ce pays

un désert stérile, improductif; s'il ne l'avait pas comblé de ses

bienfaits, alors nous n'aurions pas le droit de nous plaindre. Et ce

n'est pas, vois-tu, Marguerite, qu'il n'y ait pas d'ouvrage dans le

pays! On ne peut faire un pas dehors sans voir où les, étrangers nous

ont enlevé le pain de la bouche. Ah! il y en a à faire de l'ouvrage

dans le pays! Nous le pourrions faire aussi bien que les étrangers, et à

meilleur marché, mais on nous plante là, pieds et poings liés pour

ainsi dire, tandis que les étrangers enlèvent tout ce que nous pourrions

gagner, et même notre argent pour enrichir leur patrie et embellir leurs

habitations. Nous, nous mourons de faim ou mendions ce pain que nous

voudrions pouvoir gagner! Est-ce de la justice? est-ce que ça ressemble

à de la justice? s'écria le pauvre homme excité par la révoltante

absurdité du tableau qu'il venait de tracer.

Tu as raison, Mordaunt! c'est là une étrange justice, ou la justice est

aveugle! Il faut que ta modeste simplicité creuse plus profondément que

la science de ceux qui déclament dans les parlements, sans quoi cette

naïve plainte n'aura point d'écho. Tu as bien raison de t'étonner.

Une candeur et une sagesse plus grandes que les tiennes peuvent être

surprises de cette étrange politique qui nourrit, vêtit et enrichit

l'étranger, alors que les enfants du Canada manquent de pain. Mais

débarrassez-vous de l'Angleterre, de sa tyrannie; annexez-vous aux

États-Unis, et l'abondance, la félicité deviendront votre partage comme

le leur.

--Oh! papa, dit l'aînée des filles, pourquoi n'avez-vous pas fait de

nous des servantes? Pourquoi ne nous mettrions-nous pas en service?

Un instant le père la considéra avec une morne tristesse, puis il

s'écria:

--Non, mon enfant; non, vous n'avez pas été élevées pour ça. Pourquoi

ferais-je de vous des servantes? Pourquoi, continua-t-il en arpentant

rapidement la chambre, vous enverrais-je remplir un métier avilissant

sous le toit d'un autre? Je ne suis pas un vieillard affaibli qui a

besoin que ses enfants le nourrissent. J'aurais pu rompre ma famille,

envoyer l'un d'un côté, l'autre de l'autre pour être esclaves chez les

riches; j'aurais pu faire ça, sans venir sur la terre étrangère. Non,

mon enfant, ça ne nous rapporterait rien, et il serait maintenant trop

tard pour le faire. Ensemble nous quitterons cette contrée, je ne puis

vous laisser derrière moi. Sans ça je partirais seul. Non, non, je

ne puis et ne veux pas vous laisser seules. Nous partirons tous,

Marguerite. Comme ça, je vous aurai toujours sous ma protection et nous

mendierons ensemble, s'il le faut.

Madeleine, qui, depuis l'arrivée de son père, s'était assise en un coin

et avait tenu ses regards baissés vers le sol, les releva vers lui au

moment où il prononça ces mots.

Remarquant la vive anxiété qui se peignait dans les traits de sa fille,

Mordaunt s'avança vers elle et dit, en lui posant affectueusement la

main sur la tête:

--Madeleine, ma fille, il ne faut pas te laisser ainsi abattre.

Guillaume viendra avec nous; Madeleine, je l'ai vu, ainsi que ton frère

Mark, pauvre garçon! nous partirons ensemble. Allons, mon enfant, du

courage, tu auras une nouvelle robe avant Noël.

--Non, non, mon père, s'écria-t-elle, les larmes aux yeux et en

s'attachant passionnément à son bras. Nous ne pouvons partir! Ma pauvre

mère ne pourrait jamais marcher dans la neige si épaisse; ça la tuerait,

ça nous tuerait tous, je le sais. Il vaut mieux rester où nous sommes.

Maman, chère maman! ajouta-t-elle en tombant aux pieds de sa mère, vous

ne partirez point, n'est-ce pas? Je sais ce qui arriverait et j'aimerais

mieux mourir que de vous laisser partir, oui, maman!

La mère regarda sa fille. Leurs yeux se rencontrèrent, et elles se

comprirent. Le coeur de l'ardente jeune fille se glaça, sa langue

resta attachée à son palais. Elle se releva silencieusement, retourna

s'asseoir dans son coin, et s'enveloppa encore dans la mélancolie de ses

pensées.

D'étranges pensées sont aussi en vous, Mordaunt, et votre oeil se

trouble en s'arrêtant sur la belle jeune fille. Elle vous aime,

Mordaunt; oui, elle vous aime. Mais l'amour n'est pas toujours sage, et

l'humanité est très-faible. Elle est votre fille, Mordaunt, et sa misère

l'a aveuglée: prenez garde, car vous l'aimez bien aussi, vous!

Le soir est venu. Le vent a cessé de gronder et de se briser contre la

cabane, la lune filtre les rayons de sa lumière souffreteuse dans le

pauvre logement, et, rassemblés autour des dernières braises mourantes

du bois volé, les habitants parlent de leur prochain départ, demain.

--Mark viendra, n'est-ce pas, Edouard? dit madame Mordaunt. Je me

demande où il a pu être toute la journée. L'as-tu vu depuis ce matin?

--Non, le pauvre enfant, non... Il a presque perdu la tête. C'est un bon

ouvrier, pourtant; aussi ferme à l'ouvrage que pas un. Avant de venir

ici, il était industrieux; mais n'avoir rien à faire! ça lui a dérangé

l'esprit. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il soit tombé en mauvaise

compagnie! Ce n'est pas sa faute, non, quoiqu'il ne faudrait pas le

lui dire. Mais ce n'est pas étonnant. Oui, il viendra, et il sera bien

heureux de venir.

--Oh! maman, maman! s'écria la plus jeune fille, se levant alarmée par

un bruit de l'extérieur.

--Écoute, Edouard, écoute! fit la mère effrayée; le tocsin! Mark, Mark,

mon pauvre cher enfant, où est-il?

Mordaunt se leva et prêta l'oreille. Le lugubre tintement des cloches

augmentait de plus en plus, et de nombreuses clameurs semblaient

annoncer un incendie considérable.

--Vite! s'écria Mordaunt; Ellen, mon chapeau! N'ayez pas peur, enfants,

j'espère que ça ne sera rien.

Il allait se précipiter vers la porte, quand elle fut tout à coup

ouverte; un grand jeune homme maigre, à la mine hâve, égarée, entra et

la referma violemment.

Il paraissait ivre.

--Hourra! en voici un autre! Ça va, ça va, ma mère! Nous vous tirerons

de là, quand nous devrions brûler toute la ville! Vive le feu, ma mère!

--Mark, dit sévèrement Mordaunt en saisissant le jeune homme par le

bras, je t'ai averti, tu ne coucheras plus ici, si tu as commis ce

crime. Tu es mon fils, mais n'importe, je ne garderai pas chez moi un

incendiaire. Ainsi, va où tu voudras, il n'y a plus place ici pour toi.

--Oh! Edouard, Edouard, pardonne-lui cette fois.

--Bah! qu'est-ce que ça fait? s'écria le jeune homme échappant, en

chancelant, à, l'étreinte de son père. Il nous faut de l'ouvrage,

n'est-ce pas? Ils sont riches--nous prenons garde à ça--ils

reconstruiront, ça ne les appauvrira pas et ça nous donnera du pain.

Justice! c'est tout ce que nous voulons! hurla-t-il en se jetant tout de

son long devant le foyer éteint.

--Tais-toi, dit le père.

--Voyez, reprit Mark montrant du doigt sa mère et ses soeurs qui

s'étaient groupées avec effroi au milieu de la chambre; voyez, elles

n'ont ni feu ni à manger. Brûlez donc tout, c'est moi qui vous le dis;

c'est ce que je ferais, moi!

--Je te dis que tu ne coucheras pas ici, dit Mordaunt. Si tu ne viens

pas m'aider à remédier au mal que tu as fait, j'irai te dénoncer

moi-même, quoique tu sois mon propre fils--oui, Mark!

Il se leva et courut à la porte.

--Bon Dieu! exclama-t-il, après l'avoir ouverte, en voyant les lueurs

embrasées qui se réfléchissaient au ciel et rougissaient jusqu'au tapis

de neige étendu sur les rues et les maisons; bon Dieu! quel spectacle!

Marguerite, amène-le ici. Tu m'entends, je ne puis supporter ça, quoique

je sois son père! Mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-il en étendant ses bras

vers la populeuse cité et en se précipitant à travers la neige; voyez,

mon Dieu, ce que font de nous ces ministres aveugles! nous venons leur

demander du travail, et ils nous rendent criminels...

Montrez-vous maintenant, grands champions du peuple, et contemplez ce

spectacle! vous qui vous posez comme les défenseurs des droits du

peuple et le grisez de vos fables politiques contemplez-le! Il n'y a

pas d'invention ici. Le tocsin a souvent retenti à vos oreilles, et les

sinistres lueurs d'une conflagration ont souvent brillé sur vos

maisons. Êtes-vous capable de calmer les souffrances de ce pauvre père?

Pouvez-vous sécher les larmes qui jaillissent des yeux de cette mère

outragée, et pouvez-vous mettre un terme aux tiraillements qui déchirent

les entrailles de leurs enfants affamés? Ils sont venus pour travailler,

pour être honnêtes au milieu de vous, pour vous être utiles, et voyez ce

qu'ils sont!

Le jeune homme fit peu attention à l'excitation qu'il avait causée.

Au lieu de suivre son père, il s'étendit sur le plancher à demi défoncé

et commença à discuter, par des lambeaux de phrases alcoolisées, la

justice et la convenance de ce qu'il avait fait.

La mère revint s'asseoir en pleurant; elle ne dit rien, de peur

d'irriter son fils; aussi le silence rentra-t-il dans le taudis, chacun

de nos personnages s'enfonçant sous le suaire de ses afflictions.

Depuis longtemps ils étaient dans cette position, quand la silhouette

d'un homme se dessina, en passant et repassant à diverses reprises,

devant la fenêtre de la cabane.

Seule, Madeleine remarqua cette apparition.

A sa première vue, la jeune fille se leva. Elle était pâle comme un

linceul. Ses yeux se portèrent tour à tour sur la fenêtre et sur sa mère

et sur sa soeur, mais celles-ci n'avaient rien aperçu.

Un instant Madeleine resta debout, hagarde, incertaine. Ses paupières

étaient mouillées de larmes; son sein battait à rompre sa poitrine.

Elle se tordit les mains avec une expression de douleur navrante.

Elle lutta violemment. Mille émotions la torturaient. Son amour pour ses

parents, pour sa religion, et puis...

Qui pourrait expliquer les sensations qui soulèvent son coeur? qui

pourrait dire d'où lui viennent ces affreuses incertitudes? Personne! A

personne donc le pouvoir de la juger.

L'âme est une puissance étrange. Dieu seul peut lire et bien lire dans

ses replis.

A vous, cela est défendu.

--Ellen! s'écria tout à coup madame Mordaunt sortant en sursaut d'une

longue rêverie, où est Madeleine?

--Mais je ne sais pas, répliqua celle-ci d'un ton à demi éveillé; je ne

l'ai point vue sortir...

--Seigneur mon Dieu! elle est sortie avec son chapeau[1]! Où peut-elle

être? s'écria la pauvre mère, s'élançant vers la porte.

[Note 1: On sait qu'en Amérique le chapeau est la coiffure ordinaire

des femmes, même dans les plus basses conditions.]

Tout était calme au dehors. La, lune brillait d'un éclat mat sur

la blanche neige; le vent avait cessé de souffler, mais il faisait

très-froid.

Madeleine ne paraissait point auprès de la maison.

Sa mère appela; mais Madeleine ne répondit pas.

Pauvre mère, elle lut dans cette pâleur livide et dans cette

tranquillité glaciale répandues autour d'elle une autre page du livre de

ses chagrins!

Rentrant dans la chambre, elle tâcha de réveiller son fils, qui gisait

presque sans connaissance sur le plancher.

--Mark, Mark! ta soeur Madeleine est partie; Vite, Mark, mon brave

garçon, cours après ta soeur. Oh! Madeleine, Madeleine, ma pauvre fille!

--Aller où? balbutia le dormeur se soulevant sur le coude et étendant

sur sa mère un regard hébété.

--Oh! le ciel me vienne en aide, car je ne sais où... Mark, va la

chercher, si tu l'aimes, va! Je t'en prie, ramène-la, Mark, ramène-la!

Le jeune homme passa la main sur son front appesanti par l'ivresse,

regarda vaguement çà et là, mais ne parut pas comprendre.

--Madeleine partie! dit-il pourtant en se mettant debout. Où ça partie?

Comment?--où est-elle allée?

--Mais elle vient de partir... Tu peux la sauver... tu peux la trouver;

mais va, cours après elle. Ça me tuerait, vois-tu, Mark, s'il lui

arrivait quelque chose!

--Ma mère, dit Mark, qui parut renaître quelque peu au sentiment...

elle n'est jamais sortie ainsi; avez-vous jamais su quelque chose?...

Le connaissez-vous, ma mère?... Mais c'est impossible!... Elle ne serait

pas partie comme ça... Donnez-moi mon bâton. Je les trouverai; n'ayez

pas peur... Allons, ça donnera encore lieu à d'autres crimes qu'à des

incendie... Je les trouverai; n'ayez pas peur... pas peur... ma mère!

En prononçant ces mots, il s'élança furieusement sur la voie publique et

suivit une petite trace qui semblait avoir été nouvellement faite sur la

neige et allait du côté de la ville.

Le père revient du théâtre de l'incendie allumé par son fils.

Sa femme et sa fille Ellen pleurent à chaudes larmes; leurs sanglots

font saigner son coeur.

--Marguerite, quel nouveau malheur? pourquoi pleures-tu?

--Oh! Edouard, cher Edouard! notre Madeleine, notre pauvre Madeleine est

partie... je ne sais où. Et je n'ose te dire ce que je soupçonne...

Ce qu'elle voulait lui cacher, il le voit dans ses yeux rougis de

larmes. Ce coup manquait à ses douleurs.

--Marguerite, nous la retrouverons, dit-il d'une voix sombre; calme

tes craintes jusqu'à mon retour. Madeleine a toujours été fidèle à

ses devoirs, et sans doute tous nos enfants ne deviendront pas mauvais

sujets dans ce pays. Nous la retrouverons...

Le malheureux père n'en dit pas davantage. Il sort de nouveau pour

chercher sa fille qui lui est si chère, et le voilà qui court comme un

fou à travers la neige.

Sa tête est brûlante et son âme est en proie à mille tourments.

CHAPITRE III

LA MAISON ABANDONNÉE

La nuit s'est écoulée; la matinée grise et froide commence à se montrer,

sa lueur terne arrive paresseusement dans la cabane.

Qu'y voyons-nous?

Une mère et ses enfants, étendus sur le même grabat, goûtent les

bienfaits du sommeil, cet avant-coureur du ciel qui apporte le repos

même à l'âme troublée.

Regardez-les.

Elle est couchée dans un coin, là où la neige s'est introduite et a mêlé

à la paille ses glaciales constellations. Sur elle, pauvre femme,

le froid de la nuit a jeté une mantille de frimas et souffle la bise

pénétrante. Son nourrisson est cramponné à sa poitrine et l'haleine du

pauvre petit se gèle en blanches concrétions le long de la chevelure de

sa mère, qui pend par mèches éparses, épaisses, roidies sur son front.

Elle tressaille, soulève la tête, et ses yeux injectés de sang sont

tournés vers la porte.

Elle écoute.

Mais tout est encore tranquille au dehors et, avec un profond soupir,

elle se laisse retomber et presse l'enfant contre, son coeur.

Elle tressaille encore, soulève de nouveau sa tête et la laisse choir

sur le grossier oreiller.

Son haleine est sifflante, ses yeux rouges et obscurcis; mais aussi,

durant cette longue et fatigante nuit, le sommeil n'a pas un seul moment

versé sur elle son baume réparateur.

Ellen est couchée à côté de sa mère.

Elle dort, mais d'un sommeil agité interrompu par la fièvre et le

frisson; ses dents s'entre-choquent; elle étire ses membres engourdis

et pousse des cris rauques, en demandant qu'on chasse la neige qui tombe

sur son corps demi-nu; elle ne jouit d'aucun repos, car son misérable

lit est trop froid, ses douleurs trop poignantes.

De l'autre côté est le petit voleur.

Souvent sa mère le couvre de baisers passionnés, car dans son sommeil il

demande, en suppliant, du pain.

Infortunée, cette prière la remplit de terreurs; elle soupire

profondément, et, tremblante, serre plus fort l'enfant contre son sein.

Venez donc, vous dont les membres s'étendent voluptueusement chaque

soir sur l'édredon, dans l'oubli des fatigues et le charme des rêves

agréables, venez donc voir cette scène! Ce n'est pas une fable: les

faits sont devant vous.

La matinée était déjà bien avancée, et les yeux de Marguerite, qui

avaient été si longtemps rivés sur la porte, s'étaient fermés de

lassitude, alors que ses enfants, devenaient plus remuants, comme il

arrivait ordinairement aux approches de ce réveil à leur détresse

réelle dont les songes n'étaient que les ombres, quand la porte s'ouvrit

doucement pour laisser entrer le mari et le père de toutes ces misères.

Son maintien était calme et la résignation semblait de nouveau gravée

sur son visage.

Mais quand ses regards tombèrent sur les dormeurs, sa quiétude apparente

l'abandonna; il recula en joignant les mains et leva les yeux au ciel.

Pauvre homme!

Ses yeux se reportèrent sur les dormeurs et les considérèrent pendant

quelques secondes; puis il poussa un gros soupir, se retourna, sortit

sans bruit de la chambre et fit signe d'entrer à un individu qui se

tenait au dehors.

C'était un jeune homme qui, malgré le mauvais état de ses vêtements, le

désordre de sa barbe et de ses cheveux, paraissait bien fait et même de

bonne mine.

Sur son front large, découvert, on voyait briller la bienveillance et la

générosité qui animaient son âme.

Il portait du bois dans ses bras.

L'ayant déposé aussi doucement que possible sur le sol, il alluma du

feu.

--Merci, merci, Guillaume; tu es un digne garçon.

--Oh! Edouard, Edouard! s'écria Marguerite s'éveillant au son de cette

voix. Où est-elle? L'a-t-on ramenée?

--Marguerite, mon enfant, répliqua le mari en affectant un sang-froid

bien loin de son coeur, Madeleine s'est éloignée de nous pour quelque

temps, Dieu sait dans quel but. Il nous la ramènera, mais à présent;

nous devons laisser la pauvre fille entre ses mains. Ah! c'est un grand

malheur, bien grand, Marguerite, ça fend le coeur; mais il faut se faire

violence. Nous avons beaucoup à faire, un devoir sacré devant nous

aujourd'hui, ma bonne femme.

L'infortunée le regarda avec égarement, et retomba sur la paillasse en

poussant un faible cri.

--Marguerite, reprit-il en s'agenouillant à son chevet et en posant la

main sur sa tête en feu, nous l'avons perdue pour peu de temps; mais, si

chère qu'elle puisse nous être, elle est seule aux yeux du ciel. Il nous

en reste quatre, Marguerite, que nous devons pourvoir de pain et tenir

hors de la mauvaise voie. Ferons-nous notre devoir ou souffriront-ils

tous pour une seule? Nous pouvons leur éviter un sort semblable, pire

peut-être; mais, pour elle, la pauvre enfant, si sa droiture naturelle

ne la protège pas, c'est fini, et nous ne pourrons que la réclamer.

C'est un devoir sacré, ma pauvre femme. Nous lui donnerons nos prières,

mais nous devons la laisser à présent, afin de chercher à subvenir aux

besoins des autres. Guillaume et Mark ont juré de la chercher et de nous

la ramener.--Allons, enfants, il fait bien froid; levez-vous. Guillaume

a fait du feu; venez vous chauffer pour la dernière fois ici. Nous avons

fort à faire: j'attends de vous tous obéissance et courage; la

Providence fera le reste.

Madame Mordaunt leva les yeux sur son mari et lui pressa tendrement la

main.

Puis elle se sortit de sa couche glacée, en montrant cette sérénité que

donne la résignation.

Son mari lui sut gré de ce calme apparent, car il sentait la violence du

combat intérieur qu'elle avait à soutenir, et qu'il lui faudrait encore

remporter sur ses affections pour lui obéir et le suivre là où il

jugerait convenable d'aller.

--Guillaume, dit-elle au jeune homme qui attisait le feu, vous êtes bien

obligeant et nous vous sommes très-reconnaissants.

Elle le regarda et secoua mélancoliquement la tête.

Il lui rendit son regard dans un silence solennel Leurs âmes

s'entendirent; mais ce qu'ils sentaient était trop élevé pour pouvoir

être traduit par des paroles, et ils demeurèrent muets.

--Enfants, dit Mordaunt quand ils furent tous réunis autour du feu et

que le dernier morceau de pain leur eut été distribué, nous quitterons

ce lieu dans une heure. C'est la seule chance qui nous reste; et, bien

que nous devions nous attendre à en voir de dures pendant le voyage,

nous devons tout faire pour supporter notre sort du mieux que nous

pourrons; avec l'aide de la Providence, nous nous tirerons de ce mauvais

pas. Tu connais les Barton et les Williams, Marguerite, eh bien, ils

s'en vont tous et nous attendent. De cette façon nous formerons une

grosse troupe et nous nous tiendrons compagnie en chemin. Ils ont réussi

à, construire un grand traîneau pour le voyage. Nous le tirerons à tour

de rôle, puisque nous n'avons pas d'autres moyens de nous en aller.

On mettra dessus les enfants et, ceux qui ne pourront pas marcher,

tu comprends? C'est à décider en dernier lieu:--partir aujourd'hui ou

rester à tout jamais où nous sommes.

--Le faut-il? le faut-il, Edouard? dit sa femme, lui posant sa main sur

l'épaule et le regardant avec une indicible expression de douleur. Oh!

c'est une terrible alternative! Pauvre Madeleine! ma pauvre fille!

--Nous ne la quittons pas, Marguerite, reprit Mordaunt, son frère et

Guillaume resteront ici. Tu peux te fier à eux.

--Oh! oui, oui, oui, s'écria-t-elle. Vous resterez pour la retrouver,

Guillaume.

--C'est avec bonheur que je serais parti avec vous, madame Mordaunt, dit

le jeune homme; oui, avec bonheur; mais maintenant...

Il lui lança un regard brûlant de douleur, mais sans rien pouvoir

ajouter.

--Vous êtes bon, bien bon, Guillaume, dit la pauvre femme. Vous la

retrouverez, vous la ramènerez, n'est-ce pas? Elle était misérable ici,

bien misérable, voyez-vous! Personne ne sait tout ce qu'elle a souffert.

Nous ne devons pas la juger. Vous nous la ramènerez, Guillaume!

--Madame Mordaunt! s'écria passionnément le jeune homme; je la connais,

madame Mordaunt, et je suis sûre qu'il y a quelque chose que nous ne

savons pas. Ne pensez pas qu'elle ait tort, madame Mordaunt; non, ne

le pensez pas. Quelqu'un peut avoir tort, mais ce n'est pas Madeleine.

Attendez qu'elle revienne, et vous verrez, madame Mordaunt! Mark et moi

avons entrepris de la retrouver, et nous la retrouverons.

La mère le remercia par un regard chargé de reconnaissance, et le père

lui serra chaleureusement la main.

Guillaume était fort agité; il était facile de voir que, tandis que sa

langue défendait si noblement l'infortunée jeune fille, dans son esprit

s'élevaient d'horribles soupçons que ne pouvaient entièrement bannir sa

bonne foi et sa bienveillance.

Il avait quitté son siège, et, les yeux baignés de larmes, parcourait la

chambre.

A l'affliction qu'ils ressentaient, les autres pouvaient juger de la

sienne.

Ils savaient qu'il aimait leur fille à l'adoration; aussi laissèrent-ils

s'épancher sans interruption les flots de sa douleur.

D'ailleurs, ils n'avaient à lui offrir aucune consolation acceptable

dans ces pénibles circonstances. Il y eut un long silence dans la

cabane. Du fond du coeur, la mère et le père prièrent pour l'enfant

perdue, pendant que son fiancé pleurait.

--Mordaunt, dit le jeune homme s'asseyant et prenant le petit Jean

entre ses genoux, quand la première explosion de chagrin se fut calmée,

Mordaunt, nous avons bien voyagé depuis que nous sommes partis de chez

nous pour ce pays. Qui pensait à cela? Nous étions cent fois mieux

là-bas! En tout cas, nous avions toujours quelque chose à faire. Mais

ici, c'est tout à fait de même pour les filles; garçons ou hommes, il

n'y a rien du tout à faire! Je n'ai jamais vu un pareil pays. Ça me

serait bien égal d'être n'importe où, si nous pouvions faire une chose

ou une autre. Ici, rien. Si vous n'êtes pas capables de travailler aux

champs (et qu'est-ce que des ouvriers, hommes et femmes, élevés à la

ville, connaissent des travaux des champs?), il faut crever de faim,

sans remède!

--C'est un mal, Guillaume, dit Mordaunt, oui, un mal radical? Il ne

devrait pas y avoir autant de misère; pas autant de milliers de bras

sans emploi; et cela ne devrait pas être, je le répète, dans un pays

aussi beau que celui-ci et aussi maigrement peuplé. Il n'en serait pas

ainsi s'il n'y avait pas quelque chose de foncièrement mauvais dans

les institutions. Je ne puis rien dire contre le pays en lui-même. Le

Tout-Puissant l'a fait aussi beau, aussi riche que possible. Personne ne

le niera. Mais ce qui m'afflige le plus c'est de le voir comme ça, et je

suis surpris que les gens ne le remarquent pas.

--D'ailleurs, ajouta Guillaume avec amertume, s'ils n'ont point dans ce

pays d'ouvrage pour ceux qui y viennent, pourquoi engager ceux qui sont

bien chez eux à partir pour venir ici, où il n'y a rien à faire? Cela

est injuste, affreux... c'est moi qui vous le dis!

--Tu dis vrai, Guillaume, bien vrai, s'écria Mordaunt enflammé de

l'honnête indignation qu'il ressentait à la pensée de ce qui lui était

arrivé ainsi qu'à sa famille. Rien n'est plus mal que d'exciter les

gens à quitter leur patrie en leur forgeant des histoires de prospérité

mensongère! Puis, qu'avons-nous trouvé, après avoir tout quitté pour

venir ici? Oui, qu'avons-nous trouvé? Est-ce là le foyer que l'on nous

promettait en échange de celui que nous abandonnions? Est-ce là la

récompense de nos misères pendant la traversée? Mais à quoi pensent-ils

les gens d'ici? Pensent-ils que parce qu'un homme est pauvre, parce

qu'il est honnête, parce qu'il travaille pour manger, il ne respecte pas

sa famille? Pensent-ils que ce n'est rien d'avoir renoncé à sa petite

maison, si humble qu'elle fût, qu'il avait mis des années à élever et

qu'il en était venu à aimer? Pensent-ils que ça n'a rien été pour sa

femme et ses enfants de quitter leurs amis et leurs compagnons, tous

ceux qui leur étaient chers, pour venir au milieu d'étrangers qu'ils ne

connaissaient pas et qui ne les connaissent pas? N'est-ce rien que tout

ça? Et serions-nous jamais venus ici, sans les journaux et les imprimés

qu'on fait pleuvoir sur nos villes pour nous allécher? Non, sans doute.

Mais ces articles étaient-ils vrais? Si on nous avait dit qu'il n'y

avait pas d'ouvrage ici, qu'il y avait des milliers de mains oisives,

est-ce que nous serions venus? Aurions-nous déserté la patrie, nos amis,

nos parents? Est-ce que nous aurions, pour émigrer, dépensé jusqu'au

dernier schelling que nous avions épargné avec tant de peine? Je dis que

ça n'est pas juste, que c'est cruellement inique, et personne ne peut

dire autrement. Ah! il y a ici quelque chose qui ne va pas, Guillaume,

je le dis et le répète.

Oui, Mordaunt, votre plainte est fondée, «il y a quelque chose qui ne va

pas.» Oui, les Canadiens devraient certainement se rappeler, quand ils

envoient leurs invitations aux crédules enfants de l'ancien monde, quand

ils les engagent à déserter leur modeste chaumière pour venir s'établir

sur une terre étrangère lointaine, ils devraient se rappeler que, si

étroites que soient leurs habitations, elles leur sont chères; que leurs

affections, leurs amitiés, leurs relations, leurs habitudes forment un

réseau de jouissances bien dur à briser; que pour le rompre, ce réseau,

il leur en coûte beaucoup aux pauvres gens, et que par conséquent

leur récompense ne devrait pas être mesquine! Oui, ils devraient

avoir quelque chose à leur offrir en retour. Et c'est là une pauvre

consolation pour eux que de les accueillir à leur débarquement, avec

une main décharnée, un oeil famélique et de les lancer dans des villes

égoïstes, inhospitalières, sans asile, sans pain, pour grossir la marée

de misère que le peu d'encouragement, donné aux manufactures et la

honteuse politique de l'Angleterre poussent sans cesse autour de ses

colonies de l'Amérique septentrionale.

L'hôte qui convie un étranger à sa table voit à ce qu'il y ait à manger

chez lui et à ce que sa huche ne soit pas vide.

Vous êtes le grand hôte, ô Canadien! votre maison est très-vaste, et

quand l'étranger, convié par vous, vient s'asseoir à votre table, quand

il y vient, n'ayant pas de toit pour s'abriter, pas de pain à manger, et

épuisé par le voyage, et le coeur gros de la patrie qu'il a laissée,

il pense que vous lui, donnerez cette hospitalité que vous lui avez

offerte, sans qu'il vous l'ait demandée, cette hospitalité à laquelle

il a droit! Mais alors vos bras sont-ils ouverts, votre huche est-elle

pleine, ou la famine siége-t-elle en votre demeure?

Les préparatifs de la famille pour son départ étaient peu nombreux: ils

se firent en silence.

Il semblait si terrible aux Mordaunt d'arracher leurs pauvres petits à

l'abri même d'une aussi chétive habitation, pour les entraîner par la

neige à travers les fatigues d'un long voyage; et il leur semblait si

affreux en même temps de laisser derrière eux leur chère et malheureuse

fille, qu'ils n'osaient ni se confier leurs angoisses, ni même se

regarder pendant ces tristes apprêts.

Quand ils furent sur le point de partir seulement, Mordaunt, séchant les

larmes qui gonflaient ses paupières, et faisant appel à toute sa force

morale, s'écria d'une voix altérée par l'émotion:

--Chers enfants, nous allons entreprendre un pénible voyage, mais chaque

pas nous éloignera du lieu de nos infortunes et nous rapprochera d'une

patrie où j'espère que tous, un jour, nous serons à l'abri du besoin.

Cet espoir, enfants, doit nous encourager et nous aider à triompher

gaiement des difficultés. Il y a pourtant une chose qui nous attristera.

Nous ne sommes pas au complet. La Providence veut que nous laissions

Madeleine derrière nous. Tous nous l'aimons, Madeleine; ah! oui, bien

tendrement. Mettons-nous donc à genoux pour recommander la pauvre égarée

à Celui qui peut la sauver, et demandons-lui de la ramener au logis, à

ce logis que nous allons de nouveau chercher et où nous pourrons tous

être heureux, comme c'est le voeu de notre Créateur.

Ils se prosternèrent autour de lui, élevant leurs mains jointes vers le

ciel et priant le dispensateur de toutes choses de les protéger pendant

la longue route qu'ils allaient commencer.

Dans cette ardente prière, Madeleine ne fut pas oubliée. Chacun des

assistants supplia Dieu de l'avoir en sa sainte garde.

S'étant relevés, ils ramassèrent quelques minces paquets qui composaient

tout leur avoir et quittèrent le galetas.

C'était réellement un triste asile, bien désolé, bien battu par la

tourmente; cependant ils se retournèrent plus d'une fois pour lui

adresser un dernier regard comme à un vieux ami.

Ils s'arrêtèrent même à quelques pas pour le contempler. Et alors leur

sein était agité, leurs yeux pleins de pleurs.

Mordaunt considéra douloureusement la misérable cabane, puis ses

enfants, désormais lancés dans un monde égoïste, n'ayant pas un toit

pour s'abriter, et à peine couverts de haillons. A ce tableau, le

courage parut abandonner le malheureux père de famille. Joignant les

mains, avec une expression de douleur déchirante, il hésita.

--Viens, Edouard, viens; il le faut, dit sa femme en le tirant doucement

par la manche de son habit; c'est notre devoir, et le ciel nous aidera.

--Merci, merci, Marguerite!

Ayant dit ces mots, il fit un effort pour chasser les sombres

préoccupations qui assombrissaient son esprit et se mit en marche.

Sa femme et ses enfants le suivirent, et ainsi cette famille partit,

à travers des neiges mortelles, à la recherche d'une ville plus

industrieuse.

Pauvres gens, sans patrie, que dis-je? sans feu ni lieu maintenant, où

allez-vous?

--Nous allons au pays qui nous donnera du pain; au pays qui donnera du

travail à nos mains, pour que nous puissions nourrir nos enfants.

Venez, ô vous Canadiens, venez, vous hommes du peuple, vous patriotes et

hommes d'État, et considérez cette scène! vous qui réclamez si haut les

droits du peuple; vous qui prétendez être les gardiens de la prospérité

commune; vous qui vous dites les défenseurs de l'humanité, les amis du

bien public, contemplez le départ, l'exode de votre pays provoqué par le

manque de pain!

Oui, vous voulez que le peuple soit dignement représenté dans

vos assemblées parlementaires; vous voulez qu'il ne manque pas de

politiciens pour le protéger contre la corruption et l'injustice; vous

voulez qu'il obtienne de grandes réformes, qu'il soit libre; vous voulez

lui faire un Elysée politique, afin que les habitants du vieux monde

envient son indépendance; vous voulez cela, n'est-ce pas?

Mais au moment même où le son discord de vos voix arrive à ses oreilles,

ce peuple s'enfuit désappointé, dégoûté de votre pays; à ce moment le

cri d'une foule d'hommes sans emploi, sans autre ressource que de mourir

de faim, traverse l'Océan pour aller prévenir l'émigrant et l'aventurier

contre vos rives inhospitalières!

Et votre Canada, malgré l'immensité de ses richesses naturelles, est

désert au dedans, déprécié au dehors.

Qu'importent, je vous le demande, vos réformes constitutionnelles, si

les gens pour qui vous les fabriquez manquent de pain?

Rien de mieux, sans doute, de les rendre libres et de les protéger

contre la corruption et l'injustice; mais si c'est pour qu'ils puissent

errer en masse à la recherche d'une insuffisante pitance, oh! de quelle

utilité leur sera votre liberté?

Que font à cette pauvre famille, à ces parents courbés par le malheur

et à ces enfants épuisés par le manque de nourriture et obligés de se

mettre en route, au coeur de l'hiver, pour aller demander à un autre

pays le travail que le vôtre ne saurait leur procurer, que leur font vos

fameuses mesures constitutionnelles! Et cette liberté, dont vous vous

vantez, qu'est-ce donc pour eux, sinon, peut-être, la liberté de périr

d'inanition?

Ce pays est-il infécond? ses ressources sont-elles donc épuisées? de

vastes trésors ne sont-ils pas enfouis à vos pieds, qu'il ne se trouve

pas une main pour arrêter cette pauvre famille et l'empêcher, ne fût-ce

que par vanité! de porter à l'étranger la nouvelle de votre pauvreté

gravée sur le visage de ses membres, et de faire que le Canada ne soit

pas un sujet de mépris pour des voisins mieux éclairés?

Quoi! il ne se trouvera personne, même sur vos rivages, pour arrêter

le cri de la misère qui s'en va traversant l'Atlantique et menace de

dessécher les sources de votre prospérité future?

Ce serait une grande et belle oeuvre, pourtant: une oeuvre bien digne

d'un patriote.

--Nous allons au pays qui nous donnera du pain; au pays qui donnera du

travail à nos mains, pour que nous puissions nourrir nos enfants.

Remarquez où ils vont! Vos voisins peuvent les recevoir;--ils peuvent

les nourrir, leur donner du travail, un foyer, et pourquoi?

La nature a-t-elle été plus bienfaisante pour les États-Unis? leur

richesse comparative est-elle plus abondante? leurs habitants sont-ils

plus habiles? ont-ils quelques grands réservoirs de bien-être que vous

ne possédiez pas? ou leur politique est-elle différente?

C'est là, ô Canadiens, le mystère qu'il vous faut résoudre.

CHAPITRE IV

MADELEINE

Pauvre Madeleine, elle avait l'esprit bien en désordre, et le coeur bien

gros, allez, quand, durant cette funeste nuit, elle quitta le misérable

appentis qu'on appelait leur maison.

Le temps était calme, clair, le froid piquant.

La lune versait sur Toronto les rayons de sa molle lumière.

Au firmament brillaient les étoiles comme des milliers de perles à une

coupole de saphir.

La neige criait âprement sous le pied.

C'était une poétique et sereine nuit, toute remplie de beautés

solennelles.

Si belle que fût pourtant cette nuit, elle n'avait aucun charme pour

Madeleine. Son front était baigné de sueur, ses yeux étaient brouillés

et ses oreilles tintaient.

Machinalement, elle s'arrêta une fois encore sur le seuil de la porte,

hésita, puis, prenant une sorte de décision, elle examina les environs,

comme pour y chercher quelqu'un qu'elle s'attendait à voir.

Mais il n'y avait personne.

Madeleine parut désappointée; elle se retourna vers la porte, passa

la main sur son visage brûlant, secoua la tête, tira de son corsage

la lettre qu'elle y avait glissée, la parcourut d'un clin d'oeil, la

replaça dans son sein, et relevant le bas de sa robe, s'élança en avant.

Mais à peine eut-elle fait quelques pas, que sa course fut arrêtée comme

par une main invisible.

Madeleine revint devant la porte de la hutte, tomba à genoux dans la

neige et murmura d'un ton saccadé, en se tordant les mains:

--O ma mère, ma pauvre mère, pardonnez-moi, pardonnez-moi! j'essaye

de faire de mon mieux. Vous êtes si malheureuse et je puis vous être

utile... Vous me pardonnerez tous, n'est-ce pas?

Son élan de douleur monta dans l'air pur; la lune sembla pâlir et les

étoiles se voiler de pitié, car rarement leur veille silencieuse avait

été troublée par un pareil accent d'angoisses, échappé à des lèvres

aussi belles.

Se levant ensuite, insensée, demi-folle, la jeune fille reprit sa

course.

Elle vola longtemps sur la blanche neige, passa le long des pauvres

cabanes se dressant ça et là comme des spectres de mauvais augure, qui

tous parlaient de détresse et de désolation.

Mais les propres pensées de Madeleine étaient trop vives pour qu'elle

songeât à la misère d'autrui. Et elle fuyait, fuyait, les yeux baissés

devant elle, craignant jusqu'à son ombre.

Arrivée à l'emplacement découvert, connu sous le nom de Cruikshank Lane,

elle fit une pause, regarda comme si elle avait peur d'être suivie.

N'apercevant rien, elle se retourna, et frémit à la vue de la légère

trace que ses pieds avaient laissée sur la neige.

Ses hésitations la reprirent.

Elle joignit convulsivement les mains, leva vers le ciel des yeux

humides, et, pendant quelques moments, ne sut si elle devait ou non

continuer.

Une exclamation jaillit de sa bouche; et la pauvre enfant affolée se

remit à parcourir aussi rapidement qu'elle pouvait la plaine de neige.

Alors elle se dirigeait vers une petite cabane à demi ruinée, que l'on

distinguait à quelque distance du chemin.

C'est ainsi que nous fascine un charme étrange quand nous sommes au bord

du gouffre; c'est ainsi qu'aveugles nous nous précipitons à notre perte.

Qu'est-ce alors qui nous pousse? Quel est ce vertige qui nous saisit et

nous entraîne?

Vous qui n'avez jamais senti l'influence de son infernal pouvoir,

comment pourriez-vous dire ce que c'est? comment pourriez-vous donner un

remède à l'infortuné séduit, enivré arraché à l'innocence et à la vertu

par le poison subtil de son baleine?

L'édifice vers lequel Madeleine portait ses pas était une vieille masure

en bois, toute décrépite, abandonnée depuis longtemps, et dont les

grenouilles, les chauves-souris et les oiseaux nocturnes avaient fait

leur palais.

Les fenêtres étaient défoncées, le plafond effondré, et une partie de

la charpente avait été enlevée pour réchauffer les tristes foyers du

voisinage.

La lune et les étoiles pénétraient librement dans le local, dont le sol

était perdu sous une épaisse couche de neige et où il n'y avait aucun

signe de vie à ce moment, car le froid avait tué les grenouilles et

chassé les oiseaux de nuit.

Arrivée près du bâtiment, Madeleine jeta un coup d'oeil inquisiteur

autour d'elle, et, satisfaite sans doute de son examen, elle entra,

s'assit sur une poutre renversée, enfonça son visage dans ses mains et

donna cours à ses cuisants chagrins.

Bientôt de chaudes larmes filtrèrent entre ses doigts et tombèrent

glacées sur sa robe.

Au bout de quelques minutes, le son d'un pas frappa l'oreille de la

jeune fille.

Elle se leva en sursaut, allongea timidement la tête par une ouverture,

et, voyant qui approchait, se réfugia promptement dans le coin le plus

obscur de l'édifice.

C'était un jeune homme, grand, mince, et, suivant toute apparence,

bien proportionné, quoiqu'il fût enveloppé de fourrures et d'un lourd

pardessus qui déguisaient presque complètement ses formes.

Il vint droit à l'entrée de la cahute, plongea ses regards à

l'intérieur, et, ne découvrant personne à cette première inspection,

laissa échapper un murmure de désappointement.

Il allait même se retirer, quand un second coup d'oeil lui montra la

tremblante jeune fille qui se tenait appuyée contre un poteau.

--Eh! est-ce vous, Madeleine, ma belle? fit-il d'une voix doucereuse,

efféminée, en s'avançant les bras étendus vers elle. Allons, allons,

charmante, approchez: c'est moi! Pourquoi si sauvage?

--Non, non, monsieur; non, je vous en prie! s'écria la jeune fille le

repoussant avec effroi.

Il recula de trois ou quatre pas, apparemment surpris par cette

réception, et resta quelques secondes sans parier.

--Qu'est-ce donc, Madeleine? dit-il enfin. Et qu'êtes-vous venue

chercher ici, si vous avez peur de moi?

--Oh! monsieur; reprit-elle en sanglotant et s'enfonçant plus avant dans

l'ombre, je vous ai dit ce qui m'amènerait, lors même que vous devriez

me tromper. Ma mère, ma pauvre mère et ma soeur... Voulez-vous les

aider, dites, le voulez-vous? Vous me l'avez promis, monsieur.

--Les aider, sans doute; vous pouvez y compter, ma bonne fille, ne vous

l'ai-je pas dit? Je leur donnerai tout ce dont elles auront besoin.

Dites-moi ce que c'est, enfant, et elles l'obtiendront. Nous les

rendrons heureuses, ma Madeleine, parce que nous voulons que vous soyez

heureuse. Allons, venez mignonne, vous leur porterez vous-même quelque

chose ce soir, ajouta-t-il en se rapprochant.

Mais elle s'éloigna encore tout intimidée et en disant d'une voix émue:

--Oh! vous ne me trompez pas; vous ne voulez pas me tromper, n'est-ce

pas, monsieur Grantham? vous ne voudriez pas vous jouer d'une pauvre

fille comme moi?

Son geste et le ton de sa voix eussent touché un démon. Mais les vices

d'un libertin n'entendent ni ne voient.

Le démon peut être pris de pitié, mais les passions humaines exigent

leur assouvissement!

--Vous tromper, mon ange! d'où vous vient cette idée? Non, Madeleine,

par tout ce qui m'est cher, jamais si noire pensée n'est entrée dans mon

esprit!

En prononçant ces mots d'un air de tendresse parfaitement simulé, il

lui prit les mains, et, la regardant avec cette expression d'intérêt que

seuls savent prendre les hypocrites, il ajouta:

--Venez, mon enfant; vous êtes toute glacée. Il ne fait pas bon pour

votre santé de rester ici. Venez! voyez, est-ce possible de sortir

comme ça, à demi vêtue, par un pareil froid! Ah! Madeleine, c'est là une

imprudence que je ne devrais pas vous pardonner. Méchante enfant, elle

grelotte. Mais prenez donc ce pardessus. Il vous réchauffera au moins un

peu.

Ôtant un de ses vêtements, il le lui jetait en même temps sur les

épaules.

Madeleine se laissa faire machinalement, car ce secours lui arrivait à

propos.

D'ailleurs, il était accompagné de paroles si tendres qu'elles auraient

séduit même une femme plus expérimentée.

Pauvre victime, ta jeunesse, ton innocence et ta crédulité sont autant

d'armes contre toi pour ce comédien aussi adroit que débauché; ta

conquête sera digne de toi, car tu n'as point d'armes à ton service.

--Je n'ai pas besoin de vous demander une réponse, Madeleine,

continua-t-il de sa voix câline. Je prendrai soin de ceux qui vous sont

chers, vous le savez bien. Ils seront mes amis... Demain... peut-être

bien ce soir, à moins que... car j'ai quelques affaires à terminer. Ça

ne prendra pas longtemps. Voyons: comment pourrai-je arranger cela? Il

ne faut pas qu'on nous voie ensemble, mon amour: ce serait tout gâter.

Croyez-vous que vous pourriez rester ici, avec ce manteau sur vous,

pendant un quart d'heure? Durant cet intervalle, je pourrai régler cette

affaire. Je vous enverrai chercher en traîneau et... nous nous

retrouverons dans une autre partie de la ville. Est-ce convenu, ma bonne

Madeleine?

Elle ne répliqua point, et son extrême agitation indiquait assez

clairement que son intelligence était trop embrouillée par les mille

pensées qui tourbillonnaient devant elle pour lui permettre de répondre

à cette insidieuse question.

--Allons, Madeleine, mon amour, ma toute belle, allons, ne perdons pas

de temps, dit-il, commençant à s'impatienter de ses larmes. C'est bien

décidé, n'est-ce pas? je vous envoie chercher dans un quart d'heure?

Vous avez confiance en moi, Madeleine? Et tenez, fit-il en tirant de son

doigt un anneau étincelant et le lui mettant, malgré les efforts qu'elle

faisait pour s'en défendre, tenez, voilà le gage de ma foi; cette bague

vient de ma mère!

Et puis, Madeleine, ajouta-t-il d'un ton qui semblait altéré, si les

diamants pouvaient ajouter à votre valeur, ce joujou vous donnerait cent

livres sterling de plus que vous n'aviez auparavant. Mais rien, ô rien,

je le jure à la face du ciel, ne peut et ne pourra vous rendre plus

chère à moi que vous n'êtes maintenant!

Ce disant, il lui baisait les mains avec une ardeur qui ne pouvait

manquer d'être pour la jeune fille un témoignage de sincérité.

--Au revoir donc, fit-il vivement, au revoir! et il ajustait avec

une sollicitude maternelle son pardessus autour du cou de la pauvre

Madeleine. Au revoir! rien qu'un quart d'heure, un tout petit quart

d'heure... qui sera bien long pour moi.

--Non! non! oh! ne partez pas! essaya-t-elle.

--Mais il était déjà sur le seuil de la porte et répétait de sa voix

onctueuse:

--Rien qu'un pauvre petit quart d'heure! Vous savez bien que vous n'avez

rien à craindre. L'anneau d'une mère n'est-il pas sacré pour un fils...

et pour une fille! Madeleine, souvenez-vous...

Il sauta dans la neige et disparut.

Longtemps Madeleine resta immobile où il l'avait laissée. Non, pas

immobile: elle tremblait, son corps frissonnait plus sous l'étreinte

d'une peur indécise que du froid.

Mais on sait ce que sont ces frayeurs qui prennent parfois, glacent le

corps; épouvantent l'esprit et cependant ne se définissent pas.

Elle avait la figure pâle, les bras étendus devant elle, la malheureuse

enfant.

On l'eût crue folle.

Eh! oui, elle était folle, folle de la détresse de ses parents, folle

des appréhensions dont la récompensait son dessein de les, sauver!

Cependant la lune brillait toujours à la voûte céleste.

Les étoiles jetaient leurs étincelles sur notre terre, et tout faisait

silence dans la cahute.

Madeleine tomba à genoux. Ses-lèvres étaient muettes, glacées. Mais de

son coeur jaillissait une prière plus éloquente que toutes les paroles

des langues connues.

Éclaire-la donc, cette pauvre innocente, ô lune argentée! tes pâles et

douces beautés resplendissent de chasteté et de vertu.

Elles sont, pour une âme vierge, des messagères de paix et de bonheur

dans le calme de la nuit. Éclaire-la donc! montre-lui le danger, et

ramène-la à cette innocence sur laquelle tu aimes à luire.

Les yeux de Madeleine se fixèrent sur l'entrée de la maison abandonnée.

Son frisson cessa; la respiration devint peu à peu saccadée, courte et

faible chez elle; puis elle tomba tout à coup la face dans la neige, les

mains pressées contre ses tempes, et fondit en larmes.

--O ma mère! s'écriait-elle à travers les sanglots, je ne vous quitterai

pas; non, je ne vous quitterai pas! Vous maudiriez votre Madeleine; mais

non, vous ne la maudiriez pas, trop bonne mère! Vous ne feriez pas cela!

Pourquoi vous ai-je quittée? Que penserez-vous de moi? Et Guillaume,

cher, cher Guillaume, je l'aime bien pourtant! Ah! s'il savait comme je

l'aime! Puisse-t-il aussi me pardonner! Guillaume, il est si bon pour

moi, il m'aime tant, lui! Mon départ le rendra malheureux pour le reste

de sa vie. Mais non, c'est assez... Je n'irai pas plus loin! Non! Je

reviendrai, ma mère! Cher Guillaume, je reviendrai, je vais revenir...

La lune brillait toujours, calme et sereine, et les étoiles

scintillaient toujours comme des perles à leur dais d'azur.

La voix de Madeleine était épuisée.

Elle se leva, fit un effort, se précipita hors de la ruine et se tourna

vers le chemin qui conduisait à la demeure de ses parents.

Mais, à ce moment, son regard tomba sur l'anneau que le jeune homme lui

avait passé au doigt, et elle tressaillit, s'arrêta.

La raison succombait encore devant sa bonne foi!

--Que faire de cela? dit-elle. C'est la bague de sa mère, pourquoi me

l'a-t-il laissée? Je ne puis l'emporter. Mon Dieu! Puis il dit qu'elle

est précieuse. Comment, où la lui renverrai-je? Je ne puis la prendre.

Ce serait un vol. Seigneur, ayez pitié de moi! Il faut donc le revoir,

l'attendre! O ma mère, ma mère, j'ai peur; quelque chose me crie que

je fais mal, que je devrais revenir près de vous... Pourquoi m'a-t-il

laissé cette bague? pourquoi l'ai-je acceptée?

A cet instant ses yeux, errant de côté et d'autre, aperçurent un homme

qui traversait les champs et marchait vers la masure.

--Allons, il le faut, dit-elle en essuyant ses yeux et réparant d'un

coup de main le désordre de sa chevelure. Il le faut; peut-être est-ce

pour notre bonheur. Je le verrai, puis je reviendrai chez nous. Ma mère,

Guillaume, je vous raconterai tout. Peut-être me pardonnerez-vous!

Comme l'individu s'approchait, elle découvrit que ce n'était pas

Grantham.

Ses alarmes renaquirent en remarquant que c'était un homme de couleur,

misérablement vêtu et qui ne paraissait pas le moins du monde être la

personne qu'elle s'attendait à ce que Grantham lui envoyât.

Mais, déjà, l'inconnu était trop près d'elle pour qu'elle pût songer à

l'éviter.

--Jeune dame, elle être venue? dit-il en s'approchant.

Instinctivement toutefois, Madeleine s'était placée dans un coin

obscurci par l'ombre de la masure.

--Gentilhomme demander jeune dame, poursuivit le nègre. Elle être ici;

moi voir elle; pourquoi elle pas répondre?

Sa voix, quoique rude, semblait bonne et sympathique.

Madeleine reprit courage.

--Avez-vous été envoyé par M. Grantham? dit-elle en sortant timidement

de sa retraite.

--Gentilhomme m'avoir dit de venir chercher jeune dame et moi être venu.

Lui avoir grande envie de voir jeune dame; dire à moi; «Va vite, ramène

elle.» Moi courir, courir! traîneau attendre sur route, tout près d'ici.

--Oui, oui, je vous suivrai, répondit Madeleine de plus en plus rassurée

par les manières de l'étranger.

--Moi bien content pour gentilhomme.

--Est-ce bien loin?

--Pas loin en tout!

--Connaissez-vous le monsieur qui vous a envoyé? demanda-t-elle.

--Moi jamais avoir vu lui auparavant, dit le nègre.

--Quoique rendue craintive par cette réponse, Madeleine suivit son

guide.

En chemin, elle essaya d'obtenir, s'il était possible, des

renseignements sur son jeune admirateur; car, dans quelques entrevues

clandestines qu'elle avait eues avec lui, elle n'avait guère appris

à son endroit, mais bientôt elle reconnut que le noir le connaissait

encore moins qu'elle.

Elle monta dans un traîneau.

Le nègre jeta sur elle des peaux de buffle et partit à toutes rênes vers

Queen street.

De là il tourna dans Bathurst et entra dans King.

Comme ils arrivaient à l'extrémité est de cette rue, Madeleine

aperçut Grantham qui se tenait debout sur le trottoir et les attendait

probablement.

Il paraissait fort agité, faisait au conducteur des signes de se

presser; et, au moment où ils passèrent près de lui, il jeta dans le

véhicule un sac de nuit, et monta en criant:

--Vite! vite! plus vite!

--Non! non! non! je vous en prie! exclama la jeune fille épouvantée.

Arrêtez! arr...

La main de Grantham lui ferma la bouche.

--Silence, ma chère bonne! silence! vous ne savez ce que vous faites,

dit-il avec une émotion fébrile et en regardant derrière lui. Pousse tes

chevaux! ajouta-t-il, s'adressant au cocher.

--Non! non, je ne veux pas; laissez-moi descendre, balbutiait Madeleine

au comble de l'effroi.

--N'ayez pas peur, enfant; tout est au mieux. C'est moi qui vous le

dis.--Vite, charretier! [2] plus vite! c'est une affaire de vie ou de

mort!... Taisez-vous! pour l'amour du ciel, taisez-vous, Madeleine!

[Note 2: Les cochers de voitures publiques sont ainsi appelés par les

Canadiens-Français,]

--Non, je n'irai pas plus loin! s'écria-t-elle résolument. Charretier,

arrêtez, je le veux, je vous en prie! Au secours! au secours!

--Moi arrêter, dit le cocher.

--Marche; veux-tu marcher! hurla Grantham.

--Non, moi arrêter, reprit l'autre, mettant aussitôt ses paroles à

exécution. Moi, pas emmener jeune dame sans elle vouloir; jamais!

Le ravisseur bondit de rage.

Mais le nègre sauta à bas de son siège, sans lâcher les rênes du cheval,

et s'approcha pour aider la jeune fille.

A ce moment, Grantham, ayant jeté un coup d'oeil rapide sur la route,

souffla quelque chose à l'oreille de Madeleine, et aussitôt elle retomba

comme foudroyée dans le traîneau.

En se retournant, elle avait aperçu une voiture qui courait sur eux avec

une vélocité terrible.

Profitant du trouble que cette remarque venait de causer à Madeleine,

Grantham saisit le nègre au collet, d'un coup de poing l'envoya rouler

dans la neige, et, reprenant les guides, lança les chevaux à un tel

train qu'on eût dit qu'il y allait de son existence.

--Secours, secours, massa! cria le noir se relevant comme l'autre

traîneau arrivait. Secours! lui enlever pauvre fille! Secours! vite,

vite, massa!

--Eh! répondit une voix rude, étais-tu dans ce traîneau? Est-ce un jeune

homme, hein?

--Et pauvre fille; lui enlever elle, enlever, et elle pas vouloir...

--Allons, monte et dépêche-toi, dit l'autre. Nous les rattraperons. Il y

a une fille avec lui, n'est-ce pas?

--Oui, enlever la pauvre créature, et elle pas vouloir, pas en tout, dit

le nègre se jetant dans le traîneau.

--Eh! il a bien autre chose! siffla le nouveau venu. Et il cingla

son cheval, qui partit avec la rapidité de l'éclair à la poursuite

du fugitif, qui devait avoir bien de la peine à y échapper, s'il y

parvenait, malgré le désespoir qui semblait l'éperonner.

CHAPITRE V

LA SCÈNE CHANGE.--UN AUTRE FOYER.

Le soir du jour qui succéda aux événements que nous venons de narrer,

et conséquemment le soir du jour où Mordaunt partait de son misérable

foyer, deux hommes passaient dans Queen street.

Ils paraissaient très-excités et poursuivaient un traîneau qui avait une

grande avance sur eux et fuyait du côté d'Yonge street.

Des haillons couvraient leurs membres. Ils personnifiaient, la misère.

Quoique tous deux fussent fort exaspérés, l'un d'eux semblait l'être

plus encore que son compagnon. Il l'entraînait avec des exclamations et

des gestes furieux qui attirèrent sur eux l'attention des passants.

--Allons, allons! disait-il, allonge le pas. Je jurerais que c'est

lui. Il ne nous échappera pas, je te le promets. Ah! j'ai envie de le

rencontrer. Pardieu, nous aurons une fameuse comédie! Tu m'entends?

--Pas de folie, Mark! cria l'autre accélérant sa marche autant que

possible; pas de folie! Il n'a personne avec lui. Il se peut que ce ne

soit pas lui. Sois prudent. C'est elle et pas lui qu'il nous faut, tu

sais?

--Avance, te dis-je. Je suis certain que c'est lui. Vois. Il vient de

tourner dans Yonge street. Vite, ou ce diable nous échappera.

Ils arrivaient au coin de la rue, mais le traîneau était déjà à, une

distance considérable, et, à l'instant où les deux hommes débouchèrent,

il enfila une rue à droite. Ils redoublèrent d'agilité et atteignirent

cette nouvelle rue, au moment où il entrait dans une autre. La course

se prolongea ainsi jusqu'à ce que les poursuivants le perdissent tout à

fait de vue.

--L'enfer le confonde! s'écria Mark. Il ne s'arrêtera pas! il ne

s'arrêtera pas! Ah! nous verrons! Arrêtez! arrêtez!

En même temps, il tirait un pistolet de sa poche.

--Arrêtez! arrêtez! ou je vous loge une balle dans la tête.

--Es-tu fou, Mark? dit son compagnon essayant de lui retenir le bras.

--Arrête! vociférait Mark, arrête, misérable!

Le traîneau venait d'apparaître au coin d'une place.

--Arrête! répéta le fils de Mordaunt.

Et, au même moment, la répercussion d'une arme à feu troubla le silence

de la ville.

Mais le traîneau avait de nouveau disparu.

--Bon Dieu! tu n'iras pas plus loin, Mark! intima l'autre, le saisissant

au collet et le forçant de rester en place.

--Ohé! ohé! qu'y a-t-il? fit un homme sortant brusquement du corridor

d'une maison voisine.

--Oui, qu'y a-t-il? répéta un autre homme. Que signifie ce désordre?

Qu'y a-t-il?

En faisant cette apostrophe, il tirait de sa poche un carnet.

--Un meurtre, si vous voulez! exclama Mark. Oui, un meurtre, et je vous

conseille de prendre garde à vous si vous tenez à vos jours.

La fenêtre de la maison devant laquelle se passait cette scène venait

de s'ouvrir, et un homme à la figure réjouie, à la tête demi-chauve, aux

favoris grisonnants, se montrait dans la baie en disant d'un ton un peu

alarmé:

--Seigneur! n'ai-je pas entendu un coup de pistolet? Que se passe-t-il?

Faut-il du secours?

--Oh! c'est bien, Borrowdale; c'est bien, n'ayez pas peur, dit le

premier individu. Ce n'est rien. Une simple tentative pour ruiner la

confiance-publique sur le chemin de la reine. Un acte de \_rowdisme\_[3],

rien de plus.

[Note 3: Tapage avec violence. Je ne connais pas de correspondant à ce

mot en français.]

--C'est vous, Fleesham? demanda-t-on de la fenêtre, et vous aussi,

Squobb? Mais j'ai entendu un coup de pistolet.

--Vous n'avez rien à voir là-dedans, s'écria Mark brandissant son

pistolet. Allons, Guillaume, viens! Nous l'avons perdu! Mais le diable

ne le sauverait pas. Viens! Laisse-les.

Et la-dessus il entraîna l'autre après lui et ils remontèrent la rue.

--Hé! jeune homme, cria-t-on encore de la fenêtre, je veux vous dire un

mot, rien qu'un mot. Ici, Squobb; arrêtez-les. Apprenez-leur que je veux

seulement leur dire un mot, un seul mot.

La tête se retira de la fenêtre, et peu après son propriétaire se

présenta sur le seuil de la porte.

--Que sont-ils devenus? Jour de Dieu! c'est bien drôle, dit-il en

offrant sa large corpulence dont les chairs tremblotaient d'émotion.

--Eh bien, Fleesham, vous êtes arrivé à propos, j'espère? demanda-t-il.

--A propos, oui, monsieur! Parlez maintenant de la sécurité publique!

Nos rues sont joliment sûres! La sécurité est perdue, perdue, monsieur,

réitéra Fleesham, contemplant avec une risible contrition le globe

argenté de la lune; perdue sans retour! C'en est fait de notre pays.

--Eh! Squobb, dit celui qui s'appelait Borrowdale, voyant que l'autre

écrivait quelque chose sur son carnet, un article pour demain, n'est-ce

pas? Ah! oui, vous avez raison!

--Les hommes publics, dit Squobb s'arrachant soudain à son occupation

et levant son livre de notes d'un air magistral comme un homme assuré

d'avoir rempli un devoir important,--les hommes publics doivent toujours

prendre connaissance de ces sortes de choses. Une chose de cette sorte,

dans laquelle la liberté du sujet est menacée par la violence et le

vagabondage, en pleine rue, réclame l'attention de tous ceux qui ont

à coeur le bien public. Quand on trouve sur nos places les aspirants

légitimes à nos prisons, et qu'on les voit à minuit intimider les gens

paisibles de notre société, alors il est temps pour ceux qui s'occupent

des graves intérêts du peuple de demander le pourquoi et le comment?

--Très-bien, mais entrez donc, dit Borrowdale; entrez, car il fait

diantrement froid, ne trouvez-vous pas? Ne restez pas au grand air. Un

rhume est bien vite attrapé, et vous savez, les rhumes ne plaisantent

pas dans notre pays. D'ailleurs, ils sont partis, les pauvres diables.

M'est avis qu'il y a quelque raison au fond de tout ça, quelque raison

que ni vous ni moi ne connaissons, vous savez? Entrez, entrez!

Il les introduisait en même temps dans le salon.

Deux dames, sa femme et sa fille sans doute, travaillaient autour d'une

table.

--Mesdames, dit-il, M. Fleesham et M. Squobb. Laure, ma chère, veux-tu

donner ta place à M. Fleesham. Je pense qu'il a une prédilection pour ce

coin.

M. Fleesham protesta que réellement il n'avait jamais eu cette

prédilection.

Mais Laure, jeune ange sublunaire d'environ dix-huit printemps, et

propriétaire d'un visage assez agréable, avec une paire de petits yeux

fort malins, qui semblaient pleins de sollicitude et d'amour pour le

genre humain, Laure répondit:

--Oh! monsieur Fleesham, papa le sait bien.

Puis, avec un geste de reconnaissance tout mutin, elle quitta son siège

et courut s'asseoir à côté de sa mère, qui rajusta une boucle rebelle

sur le front de la charmante fille, et sourit complaisamment aux

visiteurs d'un air qui voulait dire: «Est-ce que vous avez jamais vu une

aussi délicieuse créature que ma Laure?»

Un simple clin d'oeil glissé dans ce petit salon de famille, propret,

gentil, confortable, eût suffi pour convaincre qui que ce fût que, si

jamais le bonheur avait élu domicile sur notre terre, c'était bien là au

sein de la famille de Borrowdale.

La maîtresse du logis avait, comme son mari, juste l'embonpoint de la

quiétude et de la félicité intérieure; elle était évidemment douée de

toutes les qualités, et de l'amabilité, et du bon sens qui peuvent

créer sous la calotte des cieux ce paradis domestique auquel tous nous

aspirons, et dont nous lisons avec amour les nouvelles, mais que si

rarement nous trouvons ici-bas.

Quant à Borrowdale lui-même, en le voyant se balancer mollement dans sa

berceuse (\_rocking chair\_), cette \_grande\_ institution yankee, la jambe

paresseusement appuyée sur un des bras du siège, les lunettes sur le

nez, le visage épanoui, resplendissant à la lueur de cette autre grande

institution \_anglaise\_,--le feu de charbon de terre pétillant dans une

grille,--personne n'eût douté une seconde qu'il ne fût le plus heureux

et le plus bienveillant des mortels; personne non plus n'eût douté qu'il

ne jouît voluptueusement des charmes de son foyer.

Pour Laure, ah! pour elle--l'ange aux yeux vifs, aux joues rosées, au

sourire perlé, à la taille élégante, elle était...

Mais pourquoi ne laisserions-nous pas à vous, lecteur, le plaisir de

deviner ce qu'elle était. Votre imagination vaut bien la nôtre, et

votre imagination tracera son portrait mieux, assurément, que nous ne le

pourrions faire.

Les deux visiteurs d'alors étaient, ma foi, d'une nature un peu bien

différente.

M. Fleesham, négociant en gros et importateur de la bonne cité de

Toronto, long, sec, raide, semblait s'être nourri de marchandises sèches

(\_dry goods\_), avec quelques plats ou deux de ferronneries pour dessert.

Il parlait avec une grande confiance en lui-même, et sa voix avait

l'aigreur d'un acide. Elle répondait dignement au reste de sa personne.

M. Fleesham était, d'ailleurs, homme d'affaires.

Il avait gagné beaucoup d'argent dans le pays et se croyait habile, \_a

smart man\_, comme il disait.

Il avait aussi envoyé beaucoup d'argent hors du pays, et le pays

reconnaissant le jugeait de même un homme habile.

Le pays était l'obligé de M. Fleesham; et le pays de dire: «Bravo,

monsieur Fleesham! vous nous avez tondu gentiment; nous n'avons plus

guère de laine sur le dos, mais continuez, cher monsieur Fleesham, \_go

ahead\_; vous êtes, ma foi, un gaillard adroit, fort adroit, car ce que

vous ne logez pas dans votre poche, vous le logez dans la poche des

Américains, ou de quelques autres confrères établis à des milliers de

lieues de nous! \_Go ahead\_, monsieur Fleesham! Au fait, cet argent

ne nous gênera plus, et c'est le principal! Que vous êtes donc fin,

monsieur Fleesham!»

De cette façon, tout le monde était content.

M. Squobb posait pour les os, les nerfs et la peau.

Il possédait de petits yeux, des cheveux noirs, des joues creuses, une

charpente religieusement accentuée, une bouche qu'eût enviée Gargantua

et un nez majestueux, un maître nez qui parlait pour tout son individu,

quand les autres organes se taisaient.

M. Squobb était journaliste, champion du peuple, homme de lettres

ou plutôt homme de mots; par conséquent, M. Squobb se tenait à des

distances incommensurables du \_vulgaire troupeau, egregium pecus\_,

suivant sa locution favorite.

La critique n'atteignait pas à la semelle de ses bottes... quand il en

avait! Fleesham était son patron, son souteneur; aussi Squobb était-il

l'ami juré de Fleesham.

Devant cet ami quand même, Squobb faisait la courbette, et devant cet

admirateur, Fleesham faisait le grand seigneur.

Ainsi va le monde!

Squobb, néanmoins, se prétendait l'avocat du peuple, le défenseur de la

liberté, l'apôtre des réformes. Il était surtout le tuteur de la veuve

et de l'orphelin, Squobb; et quand Fleesham lui disait: «Squobb, mon

cher, venez ici; écrivez-moi ceci ou cela; parlez de bonheur à la

multitude, mais attention, Squobb, que mes poches soient pleines!

Rappelez-vous notre chemin de fer, Squobb; n'oubliez pas nos

\_débentures\_, Squobb!»

Aussitôt notre homme taillait sa plume, le bonheur et la prospérité

circulaient à flots dans les colonnes de son journal; tout abonné était

ravi de vivre dans un si délicieux pays, et le coffre-fort de Fleesham

ne boudait pas, je vous le promets.

En vérité, M. Fleesham était un habile homme et son ami Squobb un

admirable philosophe.

Encore une fois, ainsi va le monde.

--Ah bien! Borrowdale, dit Fleesham, après s'être commodément assis

devant le feu; comme ça, je suis à mon aise! Mais que pensez-vous de ce

jeune vaurien, Morland? Vous savez, ce Morland que j'avais recueilli par

charité!

--Quoi donc? fit Borrowdale.

--Eh! il a détalé, cette nuit, après m'avoir volé tout ce qu'il a pu

trouver, ni plus ni moins? Qu'en dites-vous?

--Est-ce possible? s'écria Borrowdale, lançant à sa femme un regard de

stupéfaction qu'elle lui rendit avec usure.

--Ce n'est malheureusement que trop vrai. Qui l'aurait cru pourtant?

En qui placer sa confiance après ça, je vous le demande? La confiance!

ajouta Fleesham jetant avec indignation sa jambe gauche sur la droite,

la confiance! mensonge, monsieur; mensonge!

--Mais vous dites ça pour de bon! Le pauvre garçon aura été égaré. Il y

a tant de perversion dans la jeunesse d'aujourd'hui.

--Et vous allez le plaindre! Ma foi, je ne m'y attendais pas! Plaindre

un coquin de la sorte, vous, monsieur Borrowdale! Ah! si je puis mettre

la main dessus, je lui apprendrai à tromper ainsi la confiance d'un ami

et d'un bienfaiteur. C'est moi qui vous le dis. Scélérat, va! Mais il

n'y avait pas dix minutes qu'il s'était enfui quand j'ai mis la police à

ses trousses, et...

--Oh! il n'est pas en prison, monsieur Fleesham, s'écria

involontairement Laure.

Une rougeur subite se peignit sur les joues de la jeune fille et ses

yeux se mouillèrent de larmes.

Cependant elle maîtrisa tout de suite son émotion, baissa la tête et

feignit de travailler activement à sa broderie.

--Non, non, pas encore, dit Fleesham. On a dû le manquer, car je n'en

ai pas entendu parler depuis. Pourtant j'aime à croire qu'il est pris à

cette heure, et je l'espère bien. Pour la prison, son affaire est sûre,

je m'en charge.

Laure tout agitée, mais voulant dissimuler son trouble, se leva et

quitta brusquement l'appartement.

Sa mère parut inquiète de ce mouvement, et, après avoir échangé un

regard avec son mari, elle-même se retira.

--Qu'est-ce à dire, Fleesham? demanda Squobb dès qu'ils furent seuls;

la police a eu connaissance du vol dix minutes après sa perpétration,

et votre homme n'est pas encore \_dedans\_? Un moment. Si vous me le

permettez, j'en toucherai deux mots dans le journal. C'est une affaire

qui intéresse tout homme public. Nous ne pouvons la laisser passer comme

cela. La police fait mal son devoir. Il faut une réforme, et, pardieu!

nous l'aurons.

--Quand tel est le cas, reprit son patron, quelle sécurité avons-nous

pour notre vie, nos biens, nous citoyens de cette ville?

--Ce jeune homme voulait sans doute de l'emploi et n'en pouvait trouver,

dit soucieusement Borrowdale.

--Comment ça? riposta Fleesham.

--Oh! rien, rien, dit Borrowdale. Seulement il me semble que, si la

police est nécessaire et que s'il est nécessaire qu'elle fasse bien

son devoir, il vaudrait peut-être mieux que ses services fussent moins

nécessaires, et qu'il serait préférable de dépenser notre argent et nos

moyens à trouver de l'occupation à tous ces pauvres gens qui n'ont

rien à faire, et par conséquent pas de pain ici. Je suis sûr que si la

plupart avaient de l'ouvrage, il se commettrait moins de crimes; qu'en

dites-vous, hein?

--Ha! ha! ha! vous êtes bon là, monsieur Borrowdale! s'écria Squobb.

Vieilles gens, vieilles... Excusez-moi, mais c'est vieux comme Hérode ce

que vous dites là. Ne savez-vous pas, monsieur Borrowdale, que quand les

institutions d'un pays sont pourries il ne peut prospérer?

--Et ne savez-vous pas, reprit celui-ci avec un franc sourire plein de

bonhomie, que quand la pourriture et la ruine sont à la base de

l'existence commerciale d'un pays il ne peut vivre?

--Ah! vous êtes bon là, vous êtes bon là, vous êtes bon là! ricana

encore Squobb clignant de l'oeil à son protecteur. Permettez-moi de vous

corriger une fois pour toutes. Le fait est (et en ma qualité d'homme

public j'ai eu occasion de m'en assurer) qu'il n'y a pas le moins du

monde lieu de vous alarmer, comme vous le faites au sujet des affaires

commerciales. Nous ressentons les effets de la dernière crise, il est

vrai, mais les spéculations politiques, les corruptions de toute sorte

ont bien plus contribué à notre détresse actuelle... Nous souffrons

d'une sorte de... de...

--Manque de confiance, suggéra Fleesham.

--Manque de confiance, c'est cela, poursuivit Squobb, et, par

conséquent, de la dépression qui l'accompagne toujours. Mais autrement

je puis vous assurer, Borrowdale (et vous savez que c'est dans notre

ligne, à nous hommes publics, de comprendre ces choses), que la misère

et le dénûment ne sont pas aussi effrayants que vous vous l'imaginez.

--Quoi! s'écria Borrowdale tombant stupéfait dans sa berceuse, il n'y a

pas de misère, pas de dénûment? C'est vous qui dites cela; et vous voyez

l'infortune pleurer soir et matin sous vos yeux, et vous entendez à

toute heure le besoin frapper à votre porte! Savez-vous qu'un dixième au

moins de notre population, que deux cent cinquante mille âmes sont

sans emploi? Est-ce que ce n'est pas assez pour répandre la ruine et

la misère dans notre pays? Comment vivent ces gens-là? Il faut qu'ils

mendient, empruntent ou volent; car s'ils vivent aux crochets de leurs

amis, n'est-ce pas une raffinerie de la mendicité? Il faut que le pays

les garde à ne rien faire, rien faire, entendez-vous ça, monsieur! Et

puis avez-vous jamais songé aux milliers de malheureux qui abandonnent

leur pays?

Étiez-vous à Québec ou à Montréal pendant la saison dernière? Y

avez-vous vu les navires assiégés par les meilleurs de nos bras, la

plus solide de nos richesses, venant sous la forme humaine solliciter

la faveur de retourner en Europe, à n'importe quelle condition? Et

ces gens-là, monsieur, n'étaient pas des hommes à se sauver pour des

niaiseries! Avez-vous parcouru nos villes, dites? Avez-vous vu ces

fabriques fermées, croulantes qui se montrent à chaque pas? Et vous

êtes-vous demandé où sont les capitalistes qui ont eu la témérité

de construire ces usines, où sont les ouvriers et les familles qui

trouvaient là leur subsistance[4]? les employés que ces manufactures

avaient rendus des citoyens actifs, industrieux, paisibles, honnêtes?

Remontons l'échelle, monsieur; remontons-la et voyez la dépréciation

des propriétés foncières dans toute la province, n'importe où, et vous

conviendrez, je pense, que vos possesseurs de terres, \_habitants\_ [5]

valent aujourd'hui la moitié moins de ce qu'ils valaient il y a quelques

années. Considérez de plus la dépréciation de notre crédit; examinez la

baisse de nos récoltes; regardez les colonnes de nos gazettes, voyez

ce que font les shérifs [6]! Les voyez-vous les ventes des shérifs

annoncées dans votre journal, les voyez-vous partout publiées en grosses

lettres? Et les voyez-vous au coin des rues, sur les portes de vos

magasins? les voyez-vous sur les portes de vos maisons? Est-ce que vous

ne voyez pas le pavillon, monsieur? s'écria véhémentement Borrowdale

emporté par la chaleur de son sujet. Et vous dites qu'il n'y a pas de

détresse commerciale? Vous osez dire ça? Vous dites que le pays, le

Canada n'est pas plein de pauvres, de malheureux, d'ouvriers sans

emploi, de misérables \_honteux\_, vous connaissez le mot! et de marchands

en faillite ou à la veille de suspendre leurs affaires! Vous vous

prétendez homme public, et vous êtes journaliste, monsieur Squobb, et

vous nieriez ce fait! Parole d'honneur, ce serait à désespérer de la

raison!

[Note 4: Afin d'y écouler plus facilement ses produits, l'Angleterre

décourage et a toujours découragé les manufactures dans ses colonies.]

[Note 5: Nom donné aux cultivateurs.]

[Note 6: Ou greffiers. Ce sont eux qui sont chargés des ventes dans les

faillites.]

--Pas tout à fait, pas tout à fait, mon cher, dit Squobb un peu

embarrassé, car il sentait que son interlocuteur disait vrai, malgré

la chaleur de son improvisation; non, pas tout à fait. Mais cet état

de choses est-il unique? N'y a-t-il que le Canada qui en souffre? En

regardant bien, ne verriez-vous pas qu'il en est un peu partout comme

ici? Pourtant vous m'avez suggéré une idée. Permettez, je vais en

prendre note! Ça me fera le sujet d'un article de fond. En effet, il y

a du bon, beaucoup de bon, dans ce que vous avez dit, n'est-ce pas,

Fleesham?

L'autre se contenta de hocher la tête.

--Peut-être, poursuivit Borrowdale d'un ton un peu plus rassis,

peut-être pourrions-nous trouver quelque chose de même en Angleterre. En

Angleterre, on trouverait sans doute quelque chose qui ressemble à ce

qui se passe chez nous, mais ce qui est vrai là-bas doit-il être vrai

chez nous? Les circonstances et les faits sont-ils analogues? En

Angleterre, est-ce que vous ne trouvez pas agglomérés, sur un diamètre

de vingt milles, le même nombre d'habitants qui se trouvent ici, où le

territoire anglais embrasse plus de cinq millions de milles carrés? Y

a-t-il, peut-il y avoir de la similitude entre les deux pays? Nous avons

tout en main pour faire de notre pays un pays riche, peuplé, prospère et

florissant, et qu'est-ce que nous faisons pour développer ces admirables

ressources, dites-moi? Que direz-vous, que dira-t-on de nous si, avec

tous ces immenses trésors naturels, capables de donner l'aisance à

cinquante millions d'individus, vous parvenez à en sustenter deux ou

trois millions à peine? Pouvons-nous devenir une grande nation, en

suivant la même politique qui nous appauvrit dès le début?

Le journaliste grimaça un maigre sourire.

--Oh! je vous vois, Squobb, continua Borrowdale, vous êtes disposé

à vous moquer de mes principes \_annexionnistes\_. Moquez-vous-en, j'y

consens de grand coeur, mais, pour l'amour du ciel, vous, homme public,

grand politique, indiquez-nous un remède à cet effroyable état de

choses; car je suis sûr que vous n'allez pas nous dire que ce remède

n'existe pas.

--La confiance! la confiance! mon cher, s'écria complaisamment Fleesham

recroisant ses jambes et regardant le plafond de l'air d'un homme sûr

que son opinion prévaut dans toutes les discussions.

--La confiance, Fleesham, reprit Borrowdale; mais que veut dire ce mot?

J'ai beaucoup entendu parler de confiance, retour de confiance, manque

de confiance, etc. Et c'est là, si je ne me trompe, le grand mot,

l'argument capital des loyalistes; mais ne vous semble-t-il pas que la

confiance est un effet et non une cause? Ne vous semble-t-il pas que la

confiance est simplement le résultat de la sécurité commerciale et de la

prospérité, tandis que le manque de confiance provient du manque des

choses nécessaires à l'existence de cette confiance? Est-ce clair, ça?

Sur ma parole, je suis d'avis que c'est chose nouvelle que de supposer

que la confiance naît d'elle-même ou se soutient d'elle-même. Si vous

désirez que la confiance mal placée domine, ah! il me semble qu'elle

domine déjà trop. Il me semble aussi que vous en savez quelque chose,

hein?

L'importateur, comprenant l'allusion, se mordit les lèvres.

--Sans doute, intervint Squobb, sentant qu'il était de son devoir

d'accourir à l'aide de son patron; sans doute. Nous devons veiller

aux progrès de l'agriculture et les défendre; aussi est-ce ce que nous

faisons de toutes nos forces, car en eux reposent le bien-être et le

développement de ce grand pays.

--Très-bien, dit Borrowdale, mais par quels moyens?

--Par quels moyens?

--Oui, voyons un peu.

--Par quels moyens? répliqua Squobb de ce ton lent et affectant le

dédain qui est ordinairement le signe d'une confusion dans les idées,

quand ce n'est pas l'expression directe de l'impossibilité de répondre.

--Oui, encore une fois, par quels moyens?

--Eh! par le moyen dont on se sert pour soutenir toute espèce de choses.

Borrowdale eut un imperceptible haussement d'épaules.

--Comprends pas trop, fit-il ensuite. Mais je sais bien par quels moyens

on entraîne un grand nombre de choses à leur ruine. Toutefois je ne suis

pas surpris de votre embarras, Squobb, car il n'y a qu'une manière de

faire du bien aux fermiers, et c'est d'améliorer la condition des autres

classes en général--les consommateurs des fermiers, en un mot,--et, en

conséquence, de leur donner un meilleur marché pour leurs produits;

de leur procurer un marché chez eux, au lieu de les forcer d'en aller

chercher un ailleurs, à l'étranger. Quelle est en effet la raison pour

laquelle les marchés des autres pays sont meilleurs que les nôtres?

Voulez-vous la savoir? C'est parce qu'ils ont un marché et que nous

n'en avons pas. Quand nos grains vont en Amérique et en Angleterre,

qui est-ce qui les consomme? Ce sont les fermiers de ces pays, ou les

classes manufacturières, c'est-à-dire les artisans et les ouvriers.

Telle est la réponse. Les autres pays cultivent leurs manufactures et

peuvent non-seulement consommer leurs propres produits, mais trouver

un marché pour les nôtres et en contrôler le prix. Nous négligeons nos

manufactures, et, en conséquence, non-seulement nous n'avons pas de

marché, mais nous devons nous soumettre aux caprices et aux impôts de

ces pays. L'agriculture n'a jamais, elle seule, rendu un pays grand.

Jamais non plus elle n'en fera un grand. Que seraient les États-Unis

sans leurs manufactures? Pourraient-ils venir chez nous et contrôler nos

marchés, emporter notre or et s'enrichir à nos dépens comme ils le font

maintenant? Croyez-vous que l'Angleterre aurait jamais été connue au

delà, de ses places de commerce, si elle n'avait compté que sur son

agriculture? Croyez-vous que ses fermiers seraient mieux, s'il leur

avait fallu courir par tout le monde pour trouver un marché où ils

pussent écouler leurs produits, au lieu de les livrer sur place pour

être consommés par les artisans, les ouvriers et les fabricants qu'on

trouve partout établis à côté des marchés aux légumes, comme des halles

aux grains? C'est pourquoi, Squobb, continua-t-il plus paisiblement,

vous voyez que nous convenons tous avec vous qu'il faut améliorer la

position de nos agriculteurs, parce que, pour améliorer leur position,

il faut, de toute nécessité, améliorer d'abord la position de toutes

les autres classes de la communauté. Mais il nous reste cette question:

Comment faire?

--Superbe, superbe! fit le journaliste exhibant encore son carnet et se

préparant à l'émission d'une grande idée. Nous allons vous combattre sur

votre propre terrain. Vous pensez donc que tout cela doit être fait par

l'annexion aux États-Unis ou un tarif protecteur. En même temps vous

nous avez signalé la prospérité de l'Angleterre. Très-bien encore.

Maintenant, pourriez-vous me dire quel est le mot d'ordre de

l'Angleterre? Quelle est la bannière sous laquelle elle marche à la

conquête de la grandeur commerciale? Est-ce la protection ou le libre

échange?

--Bravo, bravo! fit Fleesham.

--Je poursuis, dit Squobb encouragé par les approbations de son chef de

file et prenant pour une défaite la réserve polie de son adversaire;

je poursuis. N'est-il pas logique alors de conclure que ce qui rend

l'Angleterre grande rendra grand le Canada? Qu'en dites-vous, hein?

Donc, je dis: Que le commerce soit libre, que tout soit libre; ouvrons

nos portes au monde, et par là encourageons la concurrence (il est de

notoriété proverbiale que c'est la vie du commerce, soit dit entre

parenthèses), et puis, puis...

--Inspirons la confiance, suggéra Fleesham.

--Juste, inspirons la confiance, s'écria Squobb; la confiance dans le

monde commercial... et puis, puis encore inspirons la...

--Pardon, intervint Borrowdale, s'apercevant que Squobb était en peine

d'une seconde inspiration; pardon, ai-je compris que...

--Excusez-moi une minute! exclama le journaliste levant son crayon en

l'air; le temps d'écrire une note... une pensée qui m'arrive... Oui,

c'est cela... Allez!

--Ai-je compris que nous devrions adopter la politique commerciale de

l'Angleterre?

--Précisément.

--Mais quelle est donc cette politique?

--Politique! la politique de l'Angleterre! s'écria Squobb avec

indignation. Il serait à souhaiter que le monde entier fut depuis

longtemps rangé sous sa politique. Oui, et je vous le dis, le libre

échange est le libre échange, c'est certain...

--En quoi?

Squobb trouva la question souverainement absurde.

--Est-ce que la politique de l'Angleterre sur le libre échange est

identique à la nôtre au Canada, ou en est-ce l'antipode? continua

Borrowdale.

--Ha! ha! ha! firent ensemble le Mécène et son protégé.

--Eh bien, voyons, poursuivit leur hôte avec un fin sourire; voyons,

monsieur. Vous, les soi-disant libre-échangistes du Canada, admettez,

en premier lieu, que les articles manufacturés de tous les pays doivent

être libres, et voulez laisser vos fabricants, artisans et ouvriers,

en un mot toutes les mains employées à votre production intérieure, se

protéger contre la concurrence du monde entier; tandis que si vous ne

préleviez pas le revenu par taxe directe, il vous faudrait le prélever

par une imposition de droits sur les choses nécessaires à la vie et les

matières brutes que nous ne produisons pas et ne pouvons produire.

--C'est cela.

--C'est cela, dit Borrowdale. Pouvez-vous me dire maintenant quels

sont les articles manufacturés que l'Angleterre admet en franchise, et

quelles sont les matières brutes sur lesquelles elle impose un droit?

Squobb resta silencieux.

--Vous ne pouvez trouver, c'est cela. Eh bien, quel est le fait?

N'est-ce pas, en toute circonstance, les objets nécessaires à la vie et

les matières brutes qu'elle admet en franchise et n'est-ce pas sur les

articles manufacturés qu'elle impose des taxes? Elle admet ses chiffons,

son coton, sa laine, ses peaux, son chanvre, son lard et ainsi de suite

\_franco\_, parce qu'il n'y a pas de main-d'oeuvre à protéger sur eux.

Mais dès que ses articles exigent du travail et qu'ils sont convertis

en papiers, calicots, draps, cuirs, cordes, huiles, etc., elle se hâte

aussitôt de protéger ses artisans, ses fabricants et manufacturiers,

et dans tous les cas, elle impose de lourdes taxes. Voilà, monsieur,

la politique de l'Angleterre du commencement à la fin, et c'est là la

politique qui a favorisé ses manufactures, en les mettant à l'abri de la

ruineuse concurrence de l'étranger, et c'est encore cette politique

qui a fait de l'Angleterre le marché du monde; De plus, monsieur, en

contradiction avec vos principes d'échange soi-disant libre, elle admet

son blé en franchise et toutes les choses nécessaires à la vie des

pauvres gens, au plus bas tarif possible, mais de façon pourtant à

maintenir ses grands revenus, et à permettre aux ouvriers d'acheter

ces choses nécessaires à la vie, en leur assurant de l'emploi et en

protégeant leur travail. Vous, au contraire, taxeriez leur thé, leur

café, leur sucre et, en même temps, les priveriez des moyens d'acheter

ces articles en laissant l'étranger venir sans contrainte sur leurs

marchés et leur enlever l'occupation qu'autrement ils y auraient

trouvée. Où donc alors est votre précédent anglais si vanté? Nous, les

prétendus protectionnistes, sommes les véritables représentants de la

politique anglaise.

Nous avons le principe, vous n'avez que le mot. Nous sommes les avocats

d'une doctrine qui non-seulement a été adoptée par presque tous les

autres pays du globe, mais qui les a rendus aussi grands qu'ils sont; à

vous, au contraire, il ne reste qu'un mot et un mot rendu populaire par

les principes mêmes que vous employez pour le combattre. Je dis plus;

j'affirme que s'il y a un principe caché dessous, c'est un principe que

tout le monde est convenu de répudier comme désastreux et ruineux.

Squobb était grandement déconcerté, et il feuilletait son cahier de

notes d'un air tout à fait mal à l'aise.

Comme beaucoup de journalistes canadiens qui font profession d'instruire

le peuple, il avait un talent merveilleux pour écrire un article sur

rien. Il aimait à encenser le peuple à l'aduler pour s'en faire un

marchepied. Mais si vous lui opposiez une argumentation solide, reposant

sur des bases et annonçant une connaissance directe de faits importants

et de chiffres, alors Squobb était en défaut, et son ignorance brillait

sur toutes les parties de sa chère personne \_éditoriale\_.

--Donc, Squobb, continua en souriant Borrowdale, j'ai peur que vos deux

premiers arguments ne soient renversés. Quelle est ensuite votre grande

proposition, comme libre-échangiste, pour développer la prospérité du

pays?

--Oh! c'est facile, répliqua Squobb d'un ton dégagé! Extirpons la

corruption du gouvernement et apportons de l'économie dans les dépenses

publiques.

--C'est évidemment une raison très-bonne et très-recommandable; car,

avec une grande économie dans les départements publics, vous pourriez

peut-être économiser assez pour parvenir à procurer, pendant les douze

mois de l'année, trois repas par jour à chaque individu inoccupé dans le

pays. Mais vous allez voir qu'on ne peut s'arrêter là; car, comme dans

ce temps il faudrait pour chacun de vos gens environ mille repas, il

vous faudrait encore, afin de remédier à ce mal unique, neuf cent et

quatre-vingt-dix-sept repas pour chacun, ce qui ferait un total de

quelque chose comme cent cinquante millions à vous procurer. Eh bien! où

en êtes-vous, Squobb?

Squobb était silencieux. Il suppliait du regard son ami et patron de

l'aider dans le dilemme; mais Fleesham paraissait avoir perdu toute

confiance dans son argument.

Il se démenait sur son siège et essayait, quoique vainement, d'appeler à

ses lèvres un sourire ironique.

--Enfin, reprit Borrowdale, voilà mon opinion. Quant à vos

libre-échangistes, ils demandent à grands cris des réformes, prêchent

en faveur des droits du peuple, travaillent pour le bien public, j'y

consens; mais malgré cela, et quoique eux et vous voyiez parfaitement

la déplorable condition du pays, en ce moment que des milliers de gens

physiquement capables et robustes, la force et la richesse du pays, se

sauvent de désespoir, que des milliers d'autres manquent d'ouvrage, que

la propriété entière est sous le coup d'une grande dépréciation, que

notre crédit baisse ici comme à l'étranger, et que dans le fait toutes

les calamités commerciales nous assiègent, quoique tout cela soit devant

nous et que votre voix s'élève, il est vrai, pour le proclamer, vous

paraissez incapable de faire une suggestion convenable pour remédier à

ce déplorable état.

--Hé! hé! hé! c'est bon, parfait, s'écrièrent les deux autres riant d'un

rire niais.

--J'espère que, dans douze mois d'ici, vous tiendrez le même langage,

Fleesham, dit Borrowdale.

--Bien, bien, quel est donc votre tant grand projet, Borrowdale? fit

Squobb avec un air d'indifférence marqué pour tous les projets en

général. Voyons, quel est ce beau projet?

--Eh! en tout cas, dit Borrowdale, il ne serait pas difficile de

proposer quelque chose d'aussi tangible et même d'un peu plus palpable

que vous, et sans trop se fatiguer. Voyons. Procédons par ordre: la

cause, d'abord. En premier lieu, nous trouvons que nous expédions

annuellement aux manufactures étrangères, hors du pays, au-dessus

de douze millions de dollars, en bon or, de plus que jamais les

exportations entières du pays réalisées n'ont donné en retour. La perte

pour le pays est donc patente. C'est une perte contre laquelle il n'y

a pas de compensation. Et pour la balancer, cette perte, il faut,

monsieur, découvrir nos forêts, vendre nos terres et engager notre

crédit. Voilà une cause, et une cause bien féconde aussi. Continuons:

Un dixième de notre population est sans ouvrage. Pour ne rien dire de

l'inutilité de ces gens-là qui ne font rien, nous avons sur le cou

une taxe énorme, disons, à la plus basse évaluation, vingt millions

de dollars par an, sans faire attention à la grosse somme qu'ils

gagneraient au pays s'ils travaillaient. Je crois que ce sont là les

deux plus grandes sources de nos embarras. Car prenez ces deux sources

et voyez-les pendant un espace de dix ans, que trouvez-vous? Quelque

chose d'effrayant. Un déficit total de plus de trois cents millions de

dollars. Ma foi, s'il n'y avait pas là-dedans matière à appauvrissement,

où serait-ce? Il peut y avoir d'autres causes incidentes, sans doute,

mais la difficulté roule surtout sur ce que je viens de signaler; car

ce qui conserverait l'argent ici, dans le pays, donnerait de l'ouvrage à

ceux qui ne sont pas employés, et cela serait un revenu direct pour nos

canaux, chemins de fer, voies de communications et travaux publics, qui

ont tant coûté et rapportent si peu. Pourquoi, par exemple, ces douze

millions de dollars dont je parlais s'en vont-ils à l'étranger? Ils

s'en vont pour payer les articles de fabrication étrangère. Donc, il est

évident que si nous fabriquions ces articles, nous garderions les douze

millions dans le pays et serions plus riches d'autant; et ce n'est pas

tout. En fabriquant les mêmes articles ou des articles qui répondissent

à ceux-là, nous pourrions employer tous ceux qui ne sont pas employés,

hommes, femmes et enfants, dont l'oisiveté actuelle crée bien d'autres

maux. On obvierait ainsi aux deux calamités premières. Mais nous ne

pouvons fabriquer; nous n'avons pas de capital, dites-vous. D'autres

pensent que nous avons ce capital, et je suis de ceux-là; mais vous

dites: Les capitalistes n'ont pas de confiance. Pourquoi cela? Rien

de plus simple. Parce qu'après avoir bâti ses usines et fabriqué

des articles, le manufacturier n'a aucune garantie de les écouler,

quoiqu'ils puissent être aussi bons et à aussi bas prix que ceux

de l'étranger. Pourquoi cela encore? Parce que le jeune fabricant a

généralement peu de moyens, qu'il lui faut faire ses affaires, acquérir

sa clientèle et sa réputation pour ses marchandises. Quelle est la

position de son concurrent étranger? de celui qui se présente sur le

marché pour livrer les denrées aux mêmes conditions que lui? N'est-il

pas, la plupart du temps, un géant dans le négoce, assis sur un crédit

solide, agissant avec sécurité, réputé pour ses marchandises, possédant

une pratique considérable, à laquelle il est lié par ces milliers de

liens commerciaux qui lient les négociants aux négociants? N'est-ce pas

cela? J'ajouterai que, tandis que notre fabricant lutte avec ses faibles

moyens, et dépend d'une vente immédiate avec un profit légitime, les

affaires de l'étranger, qui est bien établi, n'étant pas soumises aux

mêmes incertitudes, permettent à ce dernier de contrôler les marchés,

ou, s'il est serré, de sacrifier ses denrées pour ruiner la concurrence,

c'est-à-dire chasser du marché le producteur indigène. Telles sont les

difficultés contre lesquelles a à lutter notre producteur, et elles sont

causes de sa perte; partout elles le seraient. Mais quel est donc le

remède? Le remède! c'est de faire simplement et tout uniment ce que font

d'autres pays:--de protéger nos manufactures par des impôts judicieux et

des droits sur les articles importés de l'étranger, ou de nous annexer

à cet étranger, c'est-à-dire aux États-Unis. Bon! j'en conviens pour les

grandes puissances, le libre-échange est funeste aux colonies. Elles

n'y ont rien à gagner, tout à y perdre. Procédez au moyen de mesures

complètes et non par demi-mesures, qui peuvent être en vigueur

aujourd'hui, rappelées demain, et il ne se passera pas beaucoup de

mois avant que nos milliers de gens inemployés travaillent fortement,

augmentent notre fortune et s'enrichissent eux-mêmes au lieu de

vagabonder dans nos rues et d'être une disgrâce et un fardeau pour le

pays. Alors l'émigration cessera aussi. Et, au bout de l'année, au lieu

d'avoir vos douze millions de dollars donnés en pâture au monde étranger

(car c'est le monde étranger qui vous les dévore, vos douze millions

de dollars), vous les en sûreté dans vos banques, pour les mettre en

circulation dans le pays, les faire rapporter, multiplier et revenir

à vous, à la fin de l'année, avec trente ou quarante pour cent

de bénéfice. Pensez-vous qu'alors la confiance, comme vous dites,

n'existera pas?

--Bah! vieille histoire, c'est une vieille histoire que vous nous

comptez là, monsieur Borrowdale! dit Squobb adressant à Fleesham un coup

d'oeil expressif; vieille histoire, je le répète! Ce serait écraser le

peuple de taxes, pour soutenir quelques malheureuses fabriques. Bah!

impossible!...

--Impossible! impossible! répéta en écho Fleesham.

--Impossible! Bon Dieu! est-ce là votre seul argument? Impossible!...

En ce moment une domestique entra.

--Qu'est-ce, Jenny? demanda Borrowdale.

--Une lettre pour monsieur.

Et elle lui remit un carré de papier crasseux, plié en quatre, revêtu

d'une suscription à peine lisible.

--Qui a apporté cela? demanda le bon M. Borrowdale relevant ses

lunettes.

--Une petite négresse, monsieur.

--Est-elle là?

--Elle n'a pas demandé de réponse, monsieur.

Borrowdale tourna et retourna entre ses doigts l'étrange épître, mais il

ne répliqua pas à la servante.

Il y eut un moment de silence singulier.

Le journaliste et son patron paraissaient démesurément intrigués.

Cependant Borrowdale avait ouvert la missive et la parcourait

rapidement.

--Diable, diable! fit-il. Cependant... oui, c'est cela. Park Lane! je

comprends... A droite! à main droite... Singulier... Je verrai... Il

faut que je voie.

S'adressant à ses visiteurs, de plus en plus piqués par l'aiguillon de

la curiosité:

--Pardon, messieurs, excusez-moi, il faut que je sorte. Je suis forcé de

m'absenter pendant quelques minutes. Pourtant, si vous vouliez

m'accompagner, je n'y aurais pas objection. Au contraire. Que

pensez-vous d'une promenade à Park Lane? Peut-être trouverons-nous

matière à un article, monsieur Squobb, et à une transaction, monsieur

Fleesham?

Ils acceptèrent, et avec plaisir, on le conçoit, car la position

devenait fort embarrassante pour eux. L'un et l'autre se sentaient dans

une impasse et étaient bien aises d'en sortir. Inutile d'insister sur ce

point, le lecteur l'a compris.

Bientôt tous trois furent prêts et partirent pour Park Lane, situé dans

un des faubourgs de la ville.

CHAPITRE VI

UN AUTRE FOYER.--NOUVEAUX MALHEURS.

Comme Borrowdale et ses amis passaient de Yonge street à travers une

de ces ruelles qui courent au nord de Queen street, leur attention fut

attirée sur un groupe de personnes qui se trouvaient de l'autre côté du

trottoir.

Au milieu de ce groupe, plusieurs individus paraissaient se quereller.

Borrowdale franchit rapidement la rue et se fraya un chemin à travers la

foule.

Mais à peine eut-il jeté un coup d'oeil sur les gens qui se disputaient

que, remarquant que ses deux amis s'approchaient, il revint à ces

derniers et, les prenant par le bras, les emmena en disant d'un ton

négligent:

--Bah! ce n'est rien, une rixe!

Un moment! arrêtons-nous! s'écria Squobb tirant son cahier de notes.

--Le temps d'écrire un mot, ajouta-t-il.

--Ce n'est rien, mon cher, répliqua Borrowdale avec une anxiété qu'un

observateur n'eût pas manqué de remarquer.

Ses compagnons n'y prirent garde, et il les entraîna en bas de la

ruelle.

Mais tout à coup Borrowdale parut se raviser.

--Voulez-vous avoir la bonté de m'attendre une minute? dit-il; j'ai

quelque chose à dire à une personne que, par hasard, j'ai aperçus

là-bas. Ce sera l'affaire d'une seconde.

Il se dirigea au pas de course vers le théâtre de l'altercation, après

avoir laissé ses amis dans l'étonnement de sa brusque disparition.

--Je vous le répète, je ne sais, sur mon âme, ce qu'elle est devenue,

disait au milieu du groupe une voix doucereuse. Je jure que je n'en sais

rien.

--Tu mens, vilain freluquet, tu mens! hurlait une autre voix rude et

exaspérée au dernier point. Et cela te le prouvera...

L'homme qui parlait leva son bras en l'air, comme pour frapper son

adversaire avec la crosse d'un pistolet qu'il tenait par le canon.

Borrowdale se jeta sur le dernier.

--Où est-elle? Je veux savoir où elle est? disait l'autre.

A cet instant Borrowdale, prenant l'homme à la voix mielleuse,

l'entraînait par le bras en lui soufflant quelques mots à l'oreille.

Le jeune homme tressaillit, puis il trembla, s'appuya contre le mur et

se couvrit involontairement le visage avec les mains.

Borrowdale jeta un coup d'oeil rapide sur la foule et s'aperçut de suite

que l'individu au pistolet était pris d'un accès de rage qui devait

avoir pour cause autre chose qu'une insulte ordinaire.

Cet individu était affublé de haillons.

Près de lui se tenait un personnage vêtu de même. Il était accoudé à

la muraille et avait la tête dans la main. Il gémissait et, du pied

frappait furieusement le sol.

Le reste des assistants paraissait étranger à la dispute.

Borrowdale allait engager les trois acteurs à le suivre quand, se

retournant, il vit ses deux amis qui revenaient a lui.

Un moment il resta indécis; mais reprenant bientôt son sang-froid, il

dit vivement quelques mots au jeune homme que son aspect avait

terrifié, puis, courant à Squobb et Fleesham, il les prit par le bras en

s'écriant:

--C'est fini, fini-ni-ni, tout est fini! Pas besoin de votre cahier de

notes, mon cher Squobb. J'ai apaisé ces êtres-là. Rien n'était sérieux,

rien! Vous me connaissez, il faut que je me mêle un peu de tout, c'est

mon défaut. C'est drôle, n'est-ce pas? Je suis un être singulier, mais

c'est mon caractère, je n'y puis rien.

--Oh! sans doute, sans doute, Borrowdale, dit Fleesham d'un ton

protecteur et en descendant la rue. Il faut toujours que vous patronniez

quelqu'un. Le patronage est évidemment votre mot d'ordre, ha! ha! ha! Ça

vous amuse, n'est-ce pas, de patronner les gens?

--Et vous pensez sans doute, cher monsieur Borrowdale, appuya Squobb,

que c'est là le moyen de soutenir quelques fabriques croulantes aux

dépens de tout le pays, n'est-ce pas?

--Ma foi, c'est là un pauvre moyen, pauvre moyen, très-pauvre, fit

Fleesham, à qui le grand air semblait avoir redonné la voix comme à son

compagnon.

--Ah! oui, un moyen superlativement pauvre, reprit Squobb, riant

immodérément et cherchant à faire tourner en plaisanterie la dernière

discussion dans laquelle il avait perdu une grande partie de son

prestige éditorial.

En vérité, vous êtes fameux, mon cher monsieur, fameux! ha! ha! ha!

vous êtes fameux. Il faut vous connaître pour vous apprécier! En

vérité, parlons de vous, l'homme public, le champion du peuple, le père

nourricier des pauvres, ha! ha! c'est charmant, délicieux sur ma parole!

--Allons, Borrowdale, poursuivit Fleesham, convenez que vous

plaisantiez! Imposer tout le pays pour obliger quelques milliers

d'individus à faire fortune, c'est trop fort! ça ne passe pas, ça, mon

cher Borrowdale. Décidément, je veux vous croire plus fin.

--Non, je ne badine pas, et ne badine jamais avec des sujets aussi

graves, dit Borrowdale.

--Mais enfin vous avouerez qu'il serait ridicule de taxer tout le monde

pour quelques milliers...

--Combien dites-vous?

--Combien?

--Oh! fit Squobb d'un ton négligent, six ou sept mille.

--Qu'est-ce à dire? Vous parlez des manufacturiers, n'est-ce pas?

Squobb, devant un personnage qui semblait si bien ferré sur la question,

ne pensa pas qu'il fût prudent de se trop exposer. Aussi répondit-il

avec légèreté.

--Les manufacturiers proprement dits, ou la classe manufacturière,

qu'est-ce que ça fait?

--Soit, alors, nous les appellerons les sept mille manufacturiers, dit

Borrowdale, et ça me paraît à peu près le chiffre. Eh bien, quel est le

moyen d'élever la condition de ces manufacturiers? Comment leur procurer

des bénéfices? N'est-ce pas en les mettant en position d'agrandir et

d'augmenter leurs opérations ou, en d'autres termes, d''employer plus de

bras? Supposons qu'ainsi on donne assez de confiance et de ressources

à ces sept mille manufacturiers pour que, en moyenne, ils puissent

employer vingt hommes de plus. Cela procure aussitôt de l'emploi

à 140,000 personnes qui, peut-être en ce moment-ci, sont oisives.

Allez-vous me dire que ces 140,000 personnes ne reçoivent pas un

bénéfice direct? Admettons qu'elles reçoivent une livre sterling de

salaire par semaine; me direz-vous que, lorsque ces 140,000 livres

seront dépensées chaque semaine chez le boulanger, le boucher,

l'épicier, le marchand de marchandises sèches, ceux-ci ne s'en

trouveront pas mieux? De plus, quand le boulanger, le boucher, auront

porté cet argent au fermier pour acheter ses grains et sa farine,

ses moutons, boeufs, légumes, et l'auront délivré de l'inconvénient

d'envoyer ce qu'il peut de ses produits à trois mille milles de

distance, pour baisser de valeur en voyage, me direz-vous que

l'agriculteur et, par conséquent, l'agriculture n'auront pas leur compte

dans ce procédé? Puis, quand le manufacturier viendra trouver ce même

fermier pour lui acheter ses peaux, ses laines et son chanvre à un

bon prix, au lieu d'être forcé, comme maintenant, de les livrer à des

spéculateurs américains pour les deux tiers de leur valeur, n'aura-t-il

pas du profit? De fait, pouvez-vous me citer une classe individuelle qui

ne recevra sa proportion du profit?

--Profit! s'écria Fleesham d'un ton voisin du désespoir, mais le premier

effet du profit serait de détruire tout ce qui ressemble à la confiance.

Imposez demain de lourds droits de protection, que résultera-t-il? La

confiance s'en ira. Où, je vous le demande, ou serait, par exemple, la

confiance de mon banquier en moi à ce moment?--Partie!

--Excusez-moi, reprit Borrowdale, mais c'est là, Fleesham, ce que

demande le pays. Non pas que nous ayons du mauvais vouloir pour vous,

au contraire; mais le plus grand service que l'on puisse rendre au pays

serait d'abolir entièrement les deux tiers des affaires de cette nature.

Je vais vous montrer comment. Vos banquiers ont, n'est-ce pas? parfaite

confiance en vous et ils vous escomptent aisément un montant de 20,000

livres, par exemple. Très-bien. Que faites-vous de cette somme? Elle

vous sert à passer quelque grand marché avec un négociant américain ou

anglais. Vous envoyez des lettres de change pour payer, ce qui est la

même chose que si vous envoyiez des espèces, puisqu'elles doivent suivre

immédiatement l'expédition des lettres de change. Très-bien. Vous avez

les marchandises, mais les 20,000 livres sont parties. Nous ne voyons

plus ces dernières, il n'y a pas de danger. Elles sont parties pour

soutenir ces grands établissements qui fleurissent si bien, et ce n'est

pas étonnant, en Angleterre et dans les États, et pour alimenter les

classes manufacturières de ce pays. Voyons à présent l'autre côté de

la médaille et supposons que lesdits banquiers aient perdu confiance en

vous et accordé cette confiance à un manufacturier de votre ville. Ce

dernier obtient les 20,000 livres au lieu que ce soit vous. Et d'abord

vous remarquerez qu'il fait usage de papier et pas d'espèces sonnantes.

Il prend une partie pour payer au fermier sa laine, une autre pour

payer au marchand de guenilles ses chiffons, ou au boucher ses cuirs. Le

reste, il le distribue entre ses hommes. Ceux-ci payent le marchand de

nouveautés et le marchand de provisions. Ceux-là reçoivent l'argent et

le reportent au banquier; les fermiers, les bouchers et marchands de

chiffons font de même, et en très-peu de temps la somme est revenue à

la source d'où elle était sortie. On peut de nouveau en disposer dans

le même but. De la sorte, cette somme roule par tout le pays, et, après

avoir augmenté et multiplié son commerce, elle revient à la même place,

mais il n'en sort pas un denier pour l'étranger. Eh bien, monsieur,

qui est-ce que le pays et le banquier devraient soutenir? Vous, qui les

épuisez en leur enlevant l'or par des dizaines de mille louis, sans

leur donner aucune compensation, ou le manufacturier qui, avec le

même argent, donne de l'emploi à nos artisans, encourage nos fermiers,

soutient nos marchands et aide à la prospérité publique de mille

manières, et tout cela sans envoyer un sou hors du pays?

--Ah! ah! ah! fit en riant Fleesham, très-bon encore, très-bon!

--Mon cher Fleesham, reprit Borrowdale avec un sourire un peu moqueur,

je suis charmé de voir que vous approuvez cela. Non pas, comme je le

disais auparavant, que je vous désire mal à l'aise; je sais très-bien

que, quoi qu'il arrive, vous saurez vous tirer d'embarras; car aussitôt

que vous verrez que les importations cessent de payer, vous tournerez

votre attention ailleurs. Peut-être deviendrez-vous un manufacturier et

un ami de votre pays et de vos propres intérêts au lieu de n'être qu'un

canal de transport pour expédier nos ressources à l'étranger. J'espère,

Fleesham, qu'avant longtemps i! me sera possible de vous féliciter de

votre changement.

Ils approchaient de Park Lane.

Borrowdale s'arrêta et regarda autour de lui. Il ne paraissait pas sûr

du lieu qu'il cherchait.

Il venait de tirer le billet qu'on lui avait remis et le relisait à la

lueur d'un bec de gaz, quand le son d'une voix d'homme se fit entendre

derrière lui.

--Vous venir, massa! vous venir! tant mieux! ben content. Suivre moi,

massa, suivre moi.

--C'est bien, allez, dit Borrowdale au nègre qui venait de

l'apostropher.

Cet homme les conduisit dans une des huttes qui abondent dans la

localité, et les pria de descendre avec lui l'escalier d'un \_basement\_

souterrain.

--Pas bel endroit, massa, disait-il; pauvres, tous ben pauvres, massa!

Bien ne paraissait plus vrai que leur pauvreté.

Cinq ou six négrillons à demi nus grouillaient sur le plancher, sans lit

ou couverture; car non-seulement l'appartement ne possédait ni lit ni

couchette, mais, à l'exception d'une couple de chaises boiteuses

et privées de fond, dont les membres absents servaient peut-être à

réchauffer le misérable réduit, et des deux derniers côtés d'un

coffre et d'une marmite en fer battu, la chambre était aussi dépourvue

d'ustensiles de ménage que les rues que nos personnages venaient de

quitter. Au bout de la pièce, une femme était, agenouillée à côté d'un

objet étendu sur un peu de paille.

Elle se leva au moment où les étrangers entrèrent et, faisant une

respectueuse révérence, montra l'objet gisant dans le coin.

--Voici elle, massa; voici, dit le nègre prenant une petite lampe qui

brûlait sur le plancher et l'avançant vers l'angle. Elle ben malade,

ben, ben! Et pleurer...

--Seigneur mon Dieu! est-ce possible? s'écria Borrowdale, remarquant

que c'était une jeune fille blanche d'une grande beauté. Pauvre enfant,

pauvre chère enfant! Voyez comme elle a l'air malade! Ma bonne fille,

ajouta-t-il en tombant à genoux près d'elle et lui prenant la main dans

les siennes, qu'avez-vous? comment vous trouvez-vous?

Madeleine,--car c'était elle,--ouvrit faiblement les-yeux, secoua

douloureusement la tête et laissa tomber quelques paroles à demi

articulées.

--Ma mère! ma mère!

--Elle pas dire autre chose, fit le nègre d'une voix émue; elle ben

malade.

--Bon Dieu, qui est-elle? demanda Borrowdale embrassant d'un regard la

misère qui régnait dans le taudis. Qui est-elle? Ce lieu est meurtrier.

Dites-moi, brave homme, est-ce que vous restez ici?

--Oui, nous ben obligés, massa, dit le nègre; nous autres gens de

couleur on est ben pauvres. Rien savoir de cette fille, massa; mais

li...

--N'importe, vous me direz cela une autre fois, interrompit Borrowdale.

Nous allons emmener cette enfant. Allez chercher un traîneau, mon

garçon, un traîneau couvert, et aussi vite que possible.

--Vous l'avoir de suite, répliqua le noir, qui partit sur-le-champ.

--Fleesham, Squobb, dit Borrowdale se levant et prenant ses amis à

l'écart, voyez ça. C'est bien la misère hideuse atroce, n'est-ce pas?

--Oui, mais les gens de cette classe y sont habitués, vous savez.

--Par malheur ça n'est pas vrai, répliqua Borrowdale. Le lieu où

nous sommes abonde on scènes de ce genre. Un jour ou l'autre, je vous

parlerai au sujet des gens de couleur. Nous les arrachons à l'esclavage

par lequel ils sont au moins abrités et nourris, et nous leur donnons la

liberté, c'est vrai, mais voici à quel prix! Liberté de mendier, mourir

de faim ou devenir criminels. Non, non, ils ne sont pas habitués à ce

genre de vie, si on peut appeler ça une vie. On ne s'habitue pas à vivre

de rien! Je reviendrai là-dessus. Squobb, ne pensez-vous pas que ça

vaille la peine d'une note? ajouta-t-il en remarquant que l'éditeur[7]

avait oublié de tirer son carnet.

[Note 7: On n'ignore pas que les journalistes anglais s'appellent

\_editors\_.]

--Oh! dit indifféremment Squobb, c'est là une chose commune. Les gens

dans ma position n'y suffiraient pas, s'il leur fallait, s'occuper de

toutes ces bagatelles. Il y a sans doute une cause pour ça. Voyez, le

lieu a l'air assez suspect.

--Oui, reprit Borrowdale, la pauvreté a d'habitude cet air, je le sais;

mais...

--Ah! c'est vous! c'est vous! s'écria Fleesham à ce moment.

Borrowdale se retourna et ne fut pas médiocrement surpris en voyant

Fleesham agenouillé devant la jeune fille, et lui tenant rudement la

main à la hauteur de la lampe:

--Ah! c'est ça! Bon, bon! Juste ce que je soupçonnais. Une caverne de

voleurs. Ou est la police? Ah! ah! Borrowdale, voici quelque chose

au service de votre philanthropie. Ma foi, voilà qui arrive à propos.

Voyez-vous ça, mon cher, c'est du diamant. Votre innocence porte des

bagues en diamant, plus que ça de genre! Mais ce qu'il y a de plus

extraordinaire encore, c'est que cette bague ressemble un peu bien fort

à un anneau qui a disparu de l'écrin de ma femme depuis une semaine

environ.

--Impossible! cria Borrowdale se baissant, en proie à une vive agitation

et se mettant à examiner la bague.

--Oh! non, non, non! supplia la jeune fille faisant un effort pour se

lever et retirant convulsivement la main pour s'arracher à l'étreinte de

Fleesham.

Mais les forces lui manquèrent, elle retomba sur le dos et, regardant

pitoyablement son adversaire en face, se prit à sangloter.

--Quoi que ce soit, dit, Borrowdale non moins désolé que la pauvre fille

elle-même, il y a sûrement quelque méprise, Fleesham. Voyons encore.

--Méprise! s'écria l'importateur reprenant la main de Madeleine et

montrant l'anneau. Croyez-vous qu'on se puisse méprendre à ça? surtout

quand on a acheté et payé ça? Je le reconnaîtrais, monsieur, au milieu

de cinquante mille.

--Arrêtez! c'est une remarquable coïncidence, cria Squobb, tenant

son cahier de notes à la main. Si vous le permettez, je vais coucher

quelques lignes. C'est un sujet rare.

--Ma bonne femme, dit Borrowdale se détournant avec dégoût de

l'officieux éditeur pour interpeller la maîtresse du logis, pouvez-vous

nous renseigner là-dessus? Qui est cette malheureuse fille? D'où lui

vient cette bague?

La pauvre négresse, fort alarmée, répliqua que la jeune fille avait été

amenée par son mari il y avait une heure environ, et qu'elle ne savait

rien à propos de la bague et de ce qui concernait la malade.

--Mon Dieu! c'est singulier, dit Borrowdale arpentant la pièce à grands

pas; c'est singulier. Pauvre enfant, elle ne paraît pas... Ah! voilà le

traîneau qui arrive.

--Voiture à vous, massa, dit le nègre en sautant dans la chambre.

--Bien, mon brave homme, répliqua Borrowdale. Mais venez ici un moment;

et dites-moi votre nom.

--Sam White être mon nom, dit le nègre sans hésiter.

--Ah! je me rappelle. Vous avez scié du bois pour moi, n'est-ce pas?

--Oui, massa.

--Bien! Que savez-vous sur cette pauvre petite? Comment est-elle venue

ici?

--Oh! ben étrange histoire, massa, dit White. Mais moé dire à vous

tout ce que, moé connaître. Dernière nuit, jeune homme s'arrêter devant

station et demander de mener traîneau ou li dire et li ben payer moé.

Alors li commander moé aller chercher jeune fille près Cruikshank

Lane, moé aller et trouver elle dans maison vide; prendre jeune fille,

charrier elle à King street. Jeune homme là sauter dans traîneau à moé

et dire aller vite, vite! Et jeune fille vouloir arrêter et pas vouloir

rester avec li. Moé vouloir aider pauvre fille. Li donner coup de poing

à moé, faire tomber du traîneau et partir avec pauvre fille. Alors autre

traîneau arriver avec autre gentilhomme et li dire à moé que li jeune

homme pour avoir volé li. Moé monter avec li et chasser, chasser jeune

homme loin, loin, et pas pouvoir attraper li. Pis jeune fille sauter

du traîneau de li, tomber dans neige, pas sensible, pas parler. Autre

gentilhomme pas vouloir arrêter pour ramasser fille, moé descendre et

ramener pauvre fille ici, comme moé pouvoir. Elle être bon malade!

--Oh! c'est cela, c'est cela, dit Fleesham quand le nègre eut fini. Fort

jolie histoire, en vérité, n'est-ce pas, Squobb? Ce brave jeune homme

dont il parle était le coquin de Morland, et voilà sa gentille complice,

sans doute. Sans doute! Un vrai roman. Je pensais bien que nous n'étions

pas au bout de ses aventures. Voilà donc, mon très-cher Borrowdale, les

charmants objets de votre bienveillance. Non contents de se perdre, ils

entraînent une foule de fripons à leur suite. Oh! une ravissante main

pour les diamants. Bien, nous allons voir!

Après ces mots, Fleesham, transporté de colère et frissonnant d'horreur

à la vue de la coupable, s'écria:

--Allons, monsieur White ou Black, ou quel que soit votre nom, venez!

Vous ne désirez pas beaucoup, je pense, conserver votre prise ici,

quoiqu'elle soit assez précieuse. Elle pourrait aussi être dangereuse.

Nous allons la mener à l'hôpital. On s'en chargera là de façon à

arranger tout le monde, m'est avis.

--Non, Fleesham, ne vous pressez pas, agissez comme un homme de bien,

dit Borrowdale dont les yeux restaient, depuis quelques moments, fixés

sur le visage de la jeune fille. Je jurerais qu'il y a là-dedans une

méprise. Savez-vous quelque chose au sujet de cette bague, White?

--Moé jamais avoir vu, répondit le nègre après avoir examiné le chaton;

moi rien savoir, massa, rien en tout.

Borrowdale s'était d'abord proposé de faire transporter la jeune fille

chez lui, chose qu'il avait faite plus d'une fois en de semblables cas;

mais, comme les circonstances étaient de nature à soulever des soupçons

sérieux, pour ne rien dire de plus, il se vit forcé de céder aux

rigoureuses suggestions de son ami, et la malheureuse jeune fille fut en

conséquence conduite sur-le-champ à l'hôpital, et là confiée à la double

vigilance de la faculté et de la loi.

Pauvre Madeleine! Ainsi le faux pas de la précipitation, l'erreur d'un

moment d'égarement, nous entraîne à notre ruine et détruit d'une main

sans pitié la paix et le bonheur de bien des jours.

C'est avec l'esprit pénétré de douleur que nous te suivons, Madeleine, à

travers ce dédale de malheurs, car au bout nous apercevons le gouffre où

peuvent aboutir tes misères.

C'est un exemple pris entre des milliers du même genre, hélas!

Que de femmes n'ont pas succombé ainsi? Où est le talisman qui les

peut préserver de l'abîme, la main qui peut les en arracher? La vertu,

dira-t-on. Oui, la vertu; mais combien sont sincèrement vertueux;

combien ont la force de l'être au milieu de ce monde cruel, impitoyable,

toujours prêt à battre des mains au succès et à siffler les défaites!

Cependant, Madeleine, tu n'es pas encore oubliée.

Quoique loin et s'avançant vers la terre étrangère, tes amis pleurent

encore pour toi; et puis un amant et un frère, le coeur déchiré, te

cherchent partout.

Oui, et nous aussi, Madeleine, pouvons pleurer pour toi, car tu étais

aussi innocente que pure, et les lis n'étaient pas plus blancs que toi,

avant que tes mains ne fussent forcées à l'indolence, soeur aînée du

mal, et avant que la pauvreté n'eût soufflé la folie dans ton oreille.

CHAPITRE VII

LA RECHERCHE.--LE MAUVAIS CHEMIN.

Dès que Borrowdale eut quitté le théâtre de la rixe et disparu avec ses

amis. Mark et Guillaume, les deux principaux auteurs de l'attroupement,

s'entretinrent pendant quelques instants à voix basse.

Puis ils passèrent chacun un bras sous les bras du jeune homme à qui

Borrowdale avait parlé et l'invitèrent à les suivre hors de la foule.

Il ne leur opposa aucune résistance. Comme ils paraissaient tous les

trois paisibles, on les laissa continuer leur route sans les inquiéter.

Bientôt ils se trouvèrent seuls.

Ils se dirigèrent vers le faubourg méridional de la ville, et, après

avoir marché en silence pendant un quart d'heure à travers les rues

transversales et les routes à demi établies de cette localité, ils

débouchèrent sur le marécage où s'élevait la misérable bicoque que leurs

amis avaient récemment quittée.

--Par ici, dit Mark; nous ne voulons pas encore vous tuer.

En même temps ils entraînaient leur prisonnier, qui commençait à donner

des signes d'alarme et manifestait l'intention de leur échapper.

--Non, continua Mark, nous ne voulons pas vous tuer. Vous allez entrer

ici avec nous, et nous nous expliquerons.

Il le poussa dans la hutte et referma la porte sur eux.

Le lieu était sombre et désolé, bien propre à intimider un homme faible

de caractère et bourrelé de remords comme l'était le prétendu séducteur

de Madeleine, Grantham (on l'a reconnu), ainsi qu'il disait s'appeler.

Nulle lumière, sauf la clarté pâlotte d'un rayon de lune, ne pouvait lui

indiquer l'étendue du danger qu'il courait.

Cependant un de ses gardiens lui paraissait plus disposé à l'emportement

qu'à la pitié, et tous deux le tenaient en leur pouvoir, loin de toute

assistance.

Il fallait qu'il leur obéît, qu'il en passât par où ils voudraient.

C'était assez pour effrayer un homme même plus résolu que lui.

Il demeura tremblant au milieu de la pièce, en essayant de démêler dans

les mouvements de Mark et de Guillaume les sentiments qui les animaient.

Le premier boucha la fenêtre et intercepta ainsi la seule lueur qui

éclairait le bouge.

Grantham sentit une sueur glacée baigner ses tempes.

--Que voulez-vous de moi? s'écria-t-il avec un indicible accent de

terreur.

On ne voyait goutte dans la pièce.

--Donne-moi une allumette, Guillaume, demanda Mark, qui avait fini sa

besogne.

--Je n'en ai point, répondit celui-ci.

--Moi, j'en ai. En voici! exclama Grantham terrifié par les ténèbres.

--C'est bien, dit Mark, passe. Ça me servira à voir ton visage. J'y

tiens particulièrement à voir ton visage. En tout cas, n'aie pas peur.

Tu m'as l'air d'être sensible comme une femme. Eh! malédiction, ne

pouvais-tu exercer cette sensibilité en faveur d'une pauvre fille

innocente? Ah! je m'en doutais. Je t'épiais depuis quelque temps,

misérable fat! Seulement, je ne croyais pas...

--Ne parle pas de ça, Mark, dit Guillaume d'un ton sombre. Ce qu'il nous

faut avant tout, c'est la trouver.

--Bon, bon! reprit Mark, qui venait d'allumer un bout de chandelle et

de déposer son pistolet sur la table en jetant au jeune homme un regard

farouche. Nous voulons savoir de toi où est la jeune fille, entends-tu?

Pas de mensonges! tu ne pourrais nous tromper. Allons, dépêche; que je

sache tout, ou, par le ciel, je te jure que tu ne sortiras pas vivant de

cette chambre!

Grantham était si épouvanté que ses dents cliquetaient, ses genoux

s'entre-choquaient bruyamment.

Il était incapable d'articuler une parole.

--Allons, monsieur, dit Guillaume avec plus de chagrin que de

ressentiment, vous nous avez fait plus de mal peut-être que vous n'en

pourriez supporter; et si nous ne souffrions pas tant de la perte de

cette jeune fille, vous seriez peut-être dans une position pire que

maintenant. Mais vous êtes un jeune homme riche, imprudent comme le sont

vos pareils, et quoi que j'endure, je suis prêt à entrer en arrangement.

Vous avez commis un coup bien méchant et bien lâche, monsieur! mais je

ne veux pas vous faire de mal; ça ne réparerait rien. Dites-nous

seulement où elle est et aidez-nous à la ramener. Pour peu que vous

soyez honnête, vous voyez maintenant ce que vous avez fait. Vous êtes

content de réparer vos torts, n'est-ce pas?

Grantham fut évidemment plus touché par la franche et mâle générosité du

malheureux amant de Madeleine que par les féroces menaces de son frère.

Aussi répliqua-t-il d'un ton agité:

--Oui, oui, je vous dirai tout. Vous pourrez me croire. Seigneur, il

fallait que je fusse fou! Sans cela, je n'aurais pas fait ce que j'ai

fait. Je ne sais ce qui m'a rendu aussi mauvais! Ah! je le regrette, je

le regrette bien, je vous le jure, messieurs!

En disant ces mots, il fondit en larmes.

--Ce n'est pas ça qu'il nous faut, dit brutalement Mark.

--Me croirez-vous si je vous dis tout ce que je sais? reprit-il d'une

voix entrecoupée par les sanglots, et avec des gestes qui ne pouvaient

laisser soupçonner sa sincérité.

--Va, dit Mark.

--Je ne sais où elle est maintenant, mais je vous aiderai à la

retrouver. Je ne l'ai pas vue depuis la nuit dernière et l'ai

anxieusement cherchée tout le jour. Je vous expliquerai toute l'affaire,

du commencement à la fin, si vous voulez me croire.

--Allons, nous croirons la vérité, dit Mark.

--Je suis venu d'Angleterre ici il y a environ six mois, dit Grantham

reprenant confiance en voyant qu'ils le traitaient avec plus de douceur.

Depuis, j'ai toujours cherché de l'emploi, et, dans ce but, j'ai

parcouru toute la province, mais en vain, je n'ai rien trouvé. Je me

suis offert pour toute espèce de choses, même pour le travail manuel, et

sans rien découvrir. Le désespoir m'a aigri le coeur. Je me suis laissé

abattre. A la fin, j'ai imploré la compassion d'un marchand de cette

ville, que ma famille avait connu dans des circonstances toutes

particulières. Ces circonstances lui défendaient de me refuser ce que je

demandais. Il m'admit dans sa maison.

Tandis que j'étais chez lui, je vis votre soeur qui travaillait dans un

magasin en face du nôtre.

--Bien, continuez, dit Mark.

--Elle me frappa de suite, et si coupable qu'ait été ma conduite plus

tard, je vous assure que j'éprouvai pour elle un sentiment profond,

vrai. Quand elle eut quitté son emploi, je la revis en diverses

occasions, mais jamais par convention ou de son consentement, jusqu'à la

dernière fois, époque où je pense que, comme moi, elle était fort égarée

par ses malheurs et ceux de ses amis, car elle en parlait sans cesse.

Poussé par l'influence qu'elle avait exercée sur mon esprit et par les

indignités dont on m'accablait dans la maison où je restais, dont le

maître, quoique plus redevable cent fois à ma famille que je ne l'étais

à sa charité me faisait subir toute sorte d'avanies, je pris l'odieux

parti de lui voler une grosse somme, de quitter le pays et d'engager la

jeune fille à m'accompagner.

--Quoi! doublement coquin? s'écria Mark frappant violemment son poing

sur la table. Ce n'était pas assez de perdre la réputation de ma soeur,

vous vouliez l'entraîner en prison avec vous! Vous en vouliez faire une

voleuse, jour de Dieu!

Il serra son pistolet entre ses doigts crispés et grinça des dents.

--Mark, dit Guillaume posant la main sur l'épaule de son ami, nous la

retrouverons. Sois calme, c'est ton devoir. Pense où le manque d'ouvrage

t'a poussé toi-même.

Le fils de Mordaunt lâcha le pistolet et, secouant amèrement la tête, se

laissa choir sur un des sièges mutilés. Puis il plaça son menton dans la

paume de ses mains et regarda les deux autres dans un sombre silence.

--Allez, allez, dit Guillaume au jeune homme qui baissait les yeux avec

une navrante confusion.

--Il me reste si peu de chose à vous dire, reprit-il, que vous aurez de

la peine à croire que je vous ai tout dit. Mais qu'y faire? Je ne puis

dire que ce que je sais. J'en suis bien fâché, mais il est trop tard.

Je l'ai vue hier soir, et, en lui promettant d'aider ses parents, j'ai

réussi à la persuader de m'accompagner. Je la quittai un instant, pour

faire mes préparatifs, et lui envoyai un traîneau; mais quand je la

revis ensuite, elle avait apparemment changé d'idée. Elle me pria

d'arrêter le traîneau et de lui permettre de revenir chez ses parents;

peut-être l'eusse-je fait; mais j'avais découvert que l'alarme avait

déjà été donnée et que j'étais poursuivi. Effrayé, je ne songeai

plus qu'à mon évasion et lançai mon traîneau en avant, sans savoir où

j'allais. D'abord elle aussi fut épouvantée et se cramponna au traîneau;

mais après que nous eûmes fait dix ou douze milles et fûmes à quelque

distance de ceux qui nous poursuivaient, elle se calma et me pria de la

mettre à terre. Ma frayeur était telle que, bien que je l'entendisse me

parler, je ne comprenais pas ce qu'elle disait. Tout à coup elle sauta

sur le bord de la route. Je me retournai, et mes craintes redoublèrent

en apercevant le traîneau qui me donnait ta chasse. Ma seule pensée fut

de fuir, d'échapper à la prison. Fouettant donc les chevaux de toute

ma force, je repartis plus vite que jamais. Ce fut une lâcheté, une

infamie, de la laisser dans cet état, oh! je ne le sais que trop! Ma

conscience me le reproche cruellement, mais la peur... Tenez, je ne sais

pas ce que je faisais.

--C'est bon; après? dit Mark.

--Après? Je ne l'ai pas revue depuis. Pour moi, je réussis à dépister

les officiers de police et résolus de revenir avec ce que j'avais dérobé

et de me mettre entre les mains du propriétaire. Mais, en arrivant à

Toronto, je me souvins tout à coup que j'avais placé au doigt de la

jeune fille un anneau d'une valeur considérable et que, dans ma frayeur,

j'avais oublié de le lui reprendre. Il m'était impossible de rentrer

chez mon patron sans cet anneau. Et aujourd'hui, j'ai couru de tous

côtés pour la découvrir, mais sans succès. Ma punition est méritée,

je suis perdu pour la vie. Mon acte a été celui d'un homme bas, vil,

indigne de la lumière, il est retombé justement sur son auteur. Mais,

quoique vous ne soyez guère disposés à me croire, je vous déclare que

cette réflexion me contente plus maintenant, que ne l'aurait fait la

plus complète réussite de mes détestables projets. Elle, c'est une

bonne et noble fille, ajouta-t-il avec des larmes dans la voix; vous la

pourrez aimer aussi tendrement qu'auparavant quand vous la retrouverez,

car elle est aussi pure que la dernière fois que vous l'avez vue. Elle a

en tout agi contre sa volonté; moi seul suis à blâmer.

--Et c'est là tout ce que vous savez? demanda Guillaume, un peu remis

par cette nouvelle, à laquelle il se sentait tout prêt à donner sa

confiance.

--C'est tout, répondit Grantham. Je me suis mis entièrement entre vos

mains; vous pouvez précipiter ma ruine ou vous montrer encore plus

généreux que vous n'avez été jusqu'ici et m'aider à défaire ce que j'ai

fait. Si vous connaissiez le chagrin auquel je suis maintenant en proie!

Mais c'en est fait. Il n'est pas en mon pouvoir de réparer le mal que

j'ai causé. Pourtant je suis disposé à tout tenter. Voulez-vous me

laisser partir?

--Vous laisser partir! s'écria Mark bondissant sur ses pieds. Est-ce que

vous ne pensez pas que vous méritez d'être tué comme un chien enragé?

--Paix, paix. Mark! dit Guillaume. Les emportements ne remédieront à

rien.

Puis, se tournant vers Grantham, il lui dit on se promenant en long et

en large dans la pièce:

--Vous voyez, monsieur, ce qu'ont produit vos folles passions. Je fais

la part de votre imprudence de jeune homme, de la mauvaise éducation

que vous avez reçue et qui vous fait regarder comme un jouet une pauvre

fille qui n'a que sa vertu pour être respectable et respectée. Je sais

cela. Peut-être n'est-ce pas votre faute; mais votre conduite n'en

est pas moins criminelle pour cela, et j'espère que cette leçon vous

apprendra que, quoique pauvres, nous avons du coeur et des sentiments.

Nous nous respectons aussi bien que vous, monsieur; et nos amis nous

sont aussi chers que vous le sont les vôtres. Il se peut que nous soyons

misérables, sans éducation, mais nous ne sommes pas des barbares. Ce

n'est pas votre faute si la pauvre enfant n'est pas complètement perdue.

Et même à ce moment nous ne savons ce qu'elle est devenue. Pensez-vous

que personne ne l'aime? Pensez-vous qu'elle n'a pas un père, une mère,

des frères, des soeurs qui la chérissent tendrement? Et n'était-ce pas

la plus innocente et la meilleure fille qui fût au monde? Où en sont

vos sentiments maintenant? Qu'en pensez-vous, vous qui si légèrement

compromettez une fille parce qu'elle n'est protégée ni par la fortune

ni par la richesse? Voyez-vous l'étendue de votre crime? Je ne pense pas

que ce soit parce que vous manquez tout à fait de droiture; peut-être

n'est-ce pas cela? Mais vous auriez dû songer à ce que vous faisiez,

et vous devriez savoir que la vertu doit être respectée et tenue pour

sacrée aussi bien à l'égard d'une fille pauvre que d'une fille riche. La

seconde n'est pas plus recommandable que la première, quelquefois elle

l'est moins. Si c'eût été votre soeur, peut-être auriez-vous tué l'homme

qui aurait fait ce que vous avez fait. Mais peut-être aussi devons-nous

en cela vous enseigner une leçon que vous ne connaissez pas. Quoique

dans la misère, nous ne nous conduisons pas en sauvages. A présent,

monsieur, voulez-vous nous aider à la retrouver? Si nous la retrouvons

et si tout ce que vous avez dit est vrai, nous vous apprendrons quelque

chose que vous vous rappellerez sans doute.

--Oui! s'écria Grantham, vaincu par la noblesse des remarques de cet

homme qui était si fort son inférieur au point de vue de l'instruction

et des avantages naturels; oui, monsieur, j'irai partout avec vous.

Je ferai tout ce que vous voudrez. Que dois-je faire? Il est possible

qu'elle se trouve dans quelqu'une des fermes aux environs du lieu

ou elle a quitté le traîneau? Je ne crois pas qu'elle soit revenue à

Toronto.

Non, elle n'est pas en ville, dit Mark, sans ça elle viendrait ici.

--Allons alors, je vais vous conduire, dit Grantham.

--Oui, dit Guillaume, allons vite.

--Ça va, fit Marc; ça va! mais je crois qu'elle doit être quelque part

sur la route. Elle n'est pas en ville. Il faut battre le pays. C'est

bien, jeune homme, dit-il à Grantham en replaçant le pistolet dans la

poche de coté de son maigre capot; c'est bien, j'en ai le coeur net,

maintenant. J'ai la tête chaude, mais ne suis pas déraisonnable. Nous

sommes tous des misérables, chacun dans son genre, ça c'est vrai.

Peut-être aussi n'est-ce pas notre faute. Mais il y a deux objets que

j'aime par-dessus tout au monde: ma mère et ma soeur! C est un ange

que ma soeur, voyez-vous, et s'il le fallait, je mourrais pour elle.

Rappelez-vous ça. Je ne dis pas ce que je ne pense pas, moi! Je l'aime

et je mourrais pour elle. Ah! celui qui lui ferait du mal!... Mais

partons; il est temps.

En disant cela il éteignit la chandelle, et ils sortirent tous trois de

la hutte.

Afin de ne pas être découverts, ce que craignait vivement Grantham, ils

traversèrent les champs et se tinrent aussi loin que possible des voies

ordinaires de communication, jusqu'à ce qu'ils fussent à une bonne

distance de la ville.

Quand les accidents du terrain les forçaient à prendre la grand'route,

le jeune fugitif se plaçait entre ses compagnons, de manière à éviter le

regard des gens qui passaient de temps en temps près d'eux.

Obligés de prendre des informations à une foule de fermes, ils

avancèrent peu dans leur excursion.

Aussi était-il près de minuit quand ils arrivèrent au lieu où, suivant

le rapport de Grantham, Madeleine avait quitté le traîneau.

La place était isolée, sauvage.

Cependant, sur la plaine de neige qui se déployait à perte de vue, on

pouvait, au clair de lune, distinguer une maison solitaire.

Une faible lueur s'en échappait; et comme il semblait fort probable que

la jeune fille se fût réfugiée là, puisque c'était la seule habitation

voisine, ils s'approchèrent et frappèrent doucement à la porte.

--Qui est là? cria de l'intérieur une voix de femme aigre et rauque.

--Des amis... amis! répondit Guillaume.

Ce ne fut qu'après de longues explications que la femme, qui paraissait

seule, se décida à ouvrir la porte. Mais, à la fin, elle l'ouvrit toute

grande, dit aux visiteurs de la fermer, puis elle se retira devant

l'âtre, s'assit par terre, plaça ses coudes sur ses genoux, ses joues

dans les paumes de ses mains et regarda les trois hommes d'un air

insoucieux en apparence.

C'était une petite vieille, osseuse, ridée comme un champ nouvellement

labouré; mais elle avait l'oeil vif, le nez pointu, les lèvres minces,

l'air rien moins qu'avenant, et la singulière position qu'elle avait

prise n'ajoutait pas à ses attraits.

--Eh bien! que voulez-vous? dit-elle rudement quand ils eurent fermé la

porte derrière eux.

--Nous venons vous demander, dit Guillaume, si vous ne savez rien d'une

jeune fille qui s'est égarée, par ici, croyons-nous, la nuit dernière.

--Oui, je le pense, répondit la femme.

--Oh! vraiment! pouvez-vous nous dire où elle est?

--Eh! où sont tous les autres, dit brusquement la vieille;--dans les

États, quoi donc! Elle avait un noir, un nègre avec elle. C'est elle, je

suppose, hein?

Les deux amis jetèrent aussitôt les yeux sur Grantham, qui leur expliqua

sur-le-champ que tel pouvait bien être le cas et leur raconta les

circonstances qui avaient pu le déterminer.

--Mais dites-nous, la bonne femme, pourquoi supposez-vous qu'ils soient

allés aux États-Unis? dit-il en l'examinant.

--Eh! parce que vous la cherchez, quoi donc! dit la femme en levant les

épaules. Je ne sais rien de plus là-dessus. Ils sont venus ici et ont

demandé à coucher pour la nuit. La jeune fille semblait très-mal. J'ai

compris que le nègre voulait la conduire à ses amis, aux États, et

qu'ils étaient en route pour s'y rendre. Il parla des États durant la

plus grande partie de la nuit. C'est là tout ce que je sais. Je n'étais

pas levée quand ils partirent le matin. C'est tout ce que je sais. Il

la connaissait sans doute ainsi que ses parents et l'a suivie aux États.

C'est tout comme ça.

--Sa conduite avec elle me fait vraiment croire qu'il la connaissait,

dit Grantham.

--Bon, c'est là une excellente nouvelle, si elle est vraie, dit

Guillaume. Elle est peut-être rendue près d'eux maintenant. Dites-vous

qu'elle était malade, bonne femme?

--Elle avait l'air de l'être, pas beaucoup peut-être; je ne suis pas

curieuse, vous savez. Le nègre était très-obligeant pour elle.

--Et vous ne savez rien de plus sur son compte, pas de quel côté ils se

proposaient d'aller?

--Non.

--Vous paraissez bien seule ici, ma bonne femme?

--Seule! hélas oui, seule; trop seule, dit-elle en tressaillant. C'est

pas étonnant d'ailleurs, rien à faire ici. Où est mon mari? ou sont mes

fils? Tous aux États, chercher de l'ouvrage. Ici je périrai de faim

à moins d'un changement en mieux. Mais c'est pas leur faute. Ils

travaillaient dur, et nous fûmes bien tant qu'ils purent travailler.

Mais le pays semble ruiné. Pas moyen d'y trouver de l'emploi. Allez à

la ville, vous y verrez la manufacture où ils travaillaient et une foule

d'autres tombant en ruines, et des masses de familles qui avaient là

leur pain, réduites à mendier. Et c'est de même partout. Nos gens ont

parcouru la moitié du pays, sans rien gratter. C'est partout la même

chose.

--J'en suis peiné pour vous, dit Guillaume. Mais ce que vous dites est

vrai. Nous souffrons du même mal. Ah! c'est sûr, trop sûr!

Se tournant vers Mark:

--Que ferons-nous? Mon avis est qu'il faut les suivre.

--C'est le mien aussi.

S'adressant alors à Grantham, Guillaume lui dit:

--Vous ne pouvez partir, monsieur, avant que nous ne les ayons rejoints.

Vous allez nous suivre. Je sais quelque chose de la route que nos amis

ont prise et je pense qu'il est assez probable que la pauvre fille aura

été de ce côté. La Providence l'aura conduite à eux!

--J'irai, dit chaleureusement Grantham.

Ne pouvant obtenir d'autres renseignements de la pauvre femme, et

supposant, d'après ce qu'ils avaient appris, que Madeleine était tombée

entre les mains d'un protecteur qui connaissait les mouvements de

ses amis, ils se mirent tout de suite en marche avec un redoublement

d'espoir et de vigueur.

Ils croyaient que chaque pas les rapprochait de l'objet de leur vive

sollicitude.

Mais, hélas! pour la pauvre Madeleine, chaque pas était un nouvel anneau

qu'ils ajoutaient a la chaîne de ses infortunes.

CHAPITRE VIII

JUSTICE INTOLÉRANTE.--UN AUTRE ANNEAU.

Deux jours après l'entrée de Madeleine à l'hôpital, M. Fleesham, le

front rayonnant d'un triomphe moral et le maintien resplendissant de

l'éclat de la vertu victorieuse, se présenta chez Borrowdale et dit:

Eh bien, Borrowdale, enfoncé, mon cher; encore enfoncé!

--Eh! qu'y a-t-il? Qui est enfoncé?

--Qui? Il le demande! Mais vous, brave philanthrope, vous, pardieu!

Votre charmante protégée, cette incarnation de l'innocence, ce type de

la simplicité, ce parangon de l'honnêteté, eh! eh!

--Où voulez-vous en venir?

--Vous êtes pressé? je vous satisfais. Donc, sans plus de paroles,

votre ange incompris n'est que la receleuse d'une bande de voleurs et

de fripons... Moins que rien, vous comprenez! La bande a levé le pied et

laissé votre pudibonde... Vous l'appelez?

Borrowdale resta silencieux, quoiqu'une expression de dédain glissât sur

son visage.

--Sans doute, poursuivit Fleesham se croyant très-spirituel; sans

doute, elle était trop simple pour ces espèces-là! ah! ah! ah! Vous-même

jouissez d'une merveilleuse naïveté, mon cher ami.

--Soit, soit! Mais qui vous a si bien informé? D'où tenez-vous cela?

--Oh! de Dieu lui-même, reprit Fleesham ravi. La confession est chose

bonne à l'âme, vous savez; et surtout à une âme de son calibre!

Il s'assit avec la dignité d'un homme sur le point de révéler un secret

d'où dépend le sort d'une nation.

--Écoutez-moi, dit-il gravement. Hier soir, la malheureuse créature fut

soumise à un interrogatoire par les autorités. On lui demanda où elle

avait eu l'anneau trouvé en sa possession. Il lui fallut naturellement

rendre compte d'elle-même. Et alors--à travers un long embarlificotage

que personne ne put comprendre, croire encore moins,--elle donna une

soi-disant adresse en ajoutant qu'à cette place on trouverait sa mère

et son père. Les officiers de police se rendirent aussitôt à la maison

indiquée. Que trouvèrent-ils? Maison vide; je dis maison, j'aurais du

dire repaire, car c'est un des bouges les plus mal famés et les plus

hideux de toute la ville. Enfin la bande avait décampé. Sa présence

avait depuis longtemps alarmé le quartier, et plusieurs habitants

devaient faire une déposition en règle contre ces bandits lorsqu'ils se

déterminèrent à vider les lieux. Mais ils ne le firent pas sans saccager

l'horrible cahute qu'ils habitaient. Plancher, plafond, lambris, tout

fut mis en pièces, sans doute pour cacher la trace de quelque crime

sanglant. Qui sait? On a trouvé dans les cendres du foyer des os,

qui, dit-on, ressemblent à des ossements humains. Je n'en crois rien,

mais.... Enfin, les misérables se sont sauvés au milieu de la nuit,

après avoir dévalisé une bonne partie de la ville, et depuis l'on n'en a

plus entendu parler.

Une troupe de pillards! rien que ça. Et pour ménagère ils avaient qui?

L'objet de vos soins, de votre tendresse.... Ah! ah! ah! pas de chance,

mon cher Borrowdale! Enfin, la belle est arrêtée, elle pâtira pour les

autres. Votre charité nous a valu une bonne prise. Hé! hé! à quelque

chose malheur est bon. Soyez plus circonspect une autre fois,

Borrowdale. La confiance en ces sortes de vilains est une sottise.

Est-ce que la vertu se réfugie jamais sous leur laide figure? allons

donc! La confiance, je l'admets; je l'aime, la confiance; mais elle doit

avoir une base, une base solide, monsieur!

Oui, en vérité, Fleesham, vous avez triomphé. Votre âme magnanime doit

être dans la jubilation. C'est si beau ce que vous avez fait là! C'est

si noble! Vous êtes jaloux, ô immaculé Fleesham, de faire prédominer

les droits éternels de la justice et de la morale publique, sans oublier

l'affaire du diamant de votre femme!

Oh! soyons vertueux à votre exemple. Envers le ciel et la terre soyons

vertueux! Que ce qui est souillé n'approche pas de nous! Brisons,

anéantissons tout ce qui n'est pas vierge!

Nous sommes sans taches, purs comme l'enfant qui vient de naître, levons

donc fièrement les yeux vers la voûte céleste en plantant notre talon de

fer sur la tête des méchants!

Puisse le monde rivaliser d'ardeur avec vous, virginal débitant de

préceptes et de calculs!

Pourquoi les humains, à votre exemple, ne s'engraissent-ils pas de

moralité et de rosbif, et ne sont-ils pas souverainement vertueux? Oui,

en vérité, soyons vertueux, vertueux et moraux aussi, ou que la terre

s'entr'ouvre pour nous engloutir!

Cette nouvelle inattendue ne manqua pas de peiner grandement Borrowdale.

Il demeura quelque temps sans pouvoir répondre. Depuis quarante-huit

heures il prenait un intérêt singulier à la jeune fille, et plus d'une

fois il avait juré à Fleesham qu'il la croyait innocente.

Le visage de Madeleine était si doux, si sympathique que tout honnête

homme, sans prévention, aurait éprouvé les mêmes sentiments que le bon

monsieur Borrowdale.

Vous, lecteur, n'eussiez pas manqué de jurer comme lui qu'elle n'était

point coupable.

Il plongea les mains dans les poches de son pantalon, par crainte

peut-être qu'involontairement ses doigts ne rencontrassent ceux de son

impeccable informateur, et s'écria:

--Quoi! vraiment, Fleesham, vous me dites que vous pouvez croire à tout

ça, après avoir vu le visage de cette enfant?

--Ta! ta! ta! fit dédaigneusement l'autre; son visage! Quelle confiance

peut inspirer un visage? Qui est-ce qui juge des gens sur la mine

aujourd'hui?

--Miséricorde divine, c'est impossible! exclama Borrowdale bondissant

sur son siège; c'est impossible! Cette jeune fille compagne de voleurs,

d'escrocs, de... Non, non, ce n'est pas, j'y mettrais ma tête à couper!

Est-ce que je ne l'ai pas vu hier? Est-ce que je n'ai pas causé avec

elle? N'ai-je pas été complètement convaincu de son innocence? Non, vous

dis-je; c'est faux! Ma fille elle-même n'est pas plus innocente du mal

qu'elle.

--Mais l'avez-vous questionnée?

--Questionnée! dit Borrowdale avec mépris. Est-ce qu'on questionne une

enfant dans sa position? La questionner! Mais que voulez-vous demander

à un ange qui a à peine la force nécessaire pour articuler un nom? La

questionner! le ciel m'en préserve!

--C'est bon, dit Fleesham un peu gêné; mais elle est mieux maintenant.

Demain, vous pourrez lui faire en prison les questions que vous voudrez.

--Jamais! exclama Borrowdale se levant et donnant un coup de poing

formidable à la table. Je me suis engagé; je suis sûr de son innocence,

et je la prouverai, monsieur.

Le bon philanthrope était épuisé.

De grosses larmes jaillirent de ses yeux, et, détournant la tête pour

cacher sa faiblesse, il se promena avec agitation dans l'appartement.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'il fût assez maître de lui-même

pour reprendre la conversation.

Quand il se crut calmé, il s'assit de nouveau, et regardant son

interlocuteur en face:

--Fleesham, lui dit-il d'un ton lent et posé, j'espère que vous n'allez

pas faire mettre en prison cette jeune fille avant que nous ayons pris

toutes les informations nécessaires à son endroit. Je réponds d'elle.

Donnez-moi une semaine, ou plutôt dix jours. Je prendrai soin de la

jeune fille; et, si dans cet intervalle je ne réussis pas à prouver son

innocence, les autorités s'en arrangeront. Vous pouvez vous fier à moi,

Fleesham. Dans dix jours d'ici elle viendra répondre à l'accusation. Je

suis tellement sûr de son innocence, que je la garderai chez moi. Madame

Borrowdale a besoin d'une domestique. J'ai la certitude que sur ma

recommandation elle se fera un plaisir de l'essayer.

--Ma foi, Borrowdale, je suis désolé de voir que vous vous engagiez

dans une entreprise infructueuse. Mais, vous le voulez, je cède à votre

demande. Seulement, dans votre intérêt, je n'accorderai que dix jours.

Faites à votre guise. Vous vous en repentirez. Elle abusera de votre

confiance!

Après une légère discussion pour terminer leurs arrangements, le

compromis fut accepté de part et d'autre, et Fleesham se leva pour

partir.

Il avait sur le visage une expression de compassion pour la simplicité

de Borrowdale, merveilleuse à voir.

Fleesham le plaignait. Du fond de sa vertueuse âme il le plaignait.

Aussi éleva-t-il ses regards au ciel et remercia l'étoile tutélaire de

sa destinée de ne pas l'avoir créé mou, de ne pas l'avoir affligé d'un

caractère crédule, enfin de ce que lui, Fleesham, n'était pas de la même

pâte que Borrowdale.

Dieu veille sur cette maison! dit-il après s'être approché de la

fenêtre et en apercevant une famille entière de mendiants dépenaillés,

colportant la misère à travers la neige et le froid, par bravade sans

doute et pour blesser les gens délicats;--Dieu veille sur cette maison,

voilà encore une scène de vagabonds paresseux! Comment s'étonner que la

confiance manque quand, jour et nuit, nos portes sont assiégées par des

gueux de cette sorte?

Que ne les renvoie-t-on quêter dans leur pays, s'ils veulent quêter?

--Pauvres gens! fit Borrowdale d'un ton distrait, ils doivent avoir bien

froid. Ils sont à demi nus! Que de misères, grand Dieu! ici-bas!

--C'est vrai, dit Fleesham comme pris d'un mouvement de pitié, car il

crut avoir trouvé une occasion favorable pour entretenir son ami de sa

politique commerciale. C'est vrai; et pourtant, si difficile qu'il leur

soit évidemment de se procurer des vêtements, ça leur serait bien plus

difficile sous l'empire de votre système de protection, puisque vous

frapperiez d'une nouvelle taxe tous leurs effets, hé! Borrowdale?

--Quoi? que dites-vous? s'écria Borrowdale arraché à sa rêverie par

cette accusation extraordinaire.

--Je dis que la protection leur enlèverait plus que jamais la

possibilité de se procurer des vêtements, puisque vous chargeriez toute

chose de nouveaux droits.

--De nouveaux droits! Que voulez-vous dire, monsieur? Ah! un moment,

permettez-moi de vous corriger sur ce point. Que voulons-nous donc

faire? Écoutez. Nous voulons placer à leur porte le fabricant des

articles dont ils ont besoin, au lieu de l'avoir à trois mille milles

d'ici. Qu'en résulte-t-il? C'est qu'au lieu d'avoir à payer, comme

maintenant, pour chaque verge d'étoffe qu'ils portent:--d'abord,

l'agent commissionnaire, qui réduit la pièce de quelques pouces, puis le

transport qui la réduit d'un quart, puis l'importateur qui rogne encore

un bon bout, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle arrive aux pauvres

gens qui n'obtiennent qu'une demi-verge pour l'argent d'une verge; au

lieu de cette taxe en gros, notre politique est de donner un article

qui vienne directement de chez le fabricant, et de fournir une verge

d'étoffe pour l'argent d'une verge, sans déduction aucune. C'est notre

manière de taxer, à nous. C'est ainsi que fonctionne partout notre

politique. Prenez quoi que ce soit, d'un usage commun même, si vous

voulez, et vous verrez que ce \_quoi que ce soit\_, ne vînt-il que des

États-Unis, vous coûte le double de ce qu'il coûterait fabriqué ici.

Prenons d'autre part les caoutchoucs que vous portez à ce moment même

à vos pieds, si vous voulez: quel est le résultat de la taxe à laquelle

ils sont soumis? Si vous voulez vous donner la peine de remonter au

temps où le commerce en était libre, vous verrez que le prix était de

6s. 3d. par paire, tandis que maintenant l'imposition de la taxe a

élevé nos fabricants de Montréal et nous permet de confectionner les

caoutchoucs nous-mêmes et de coter le même article 4s. C'est de cette

façon que nous prétendons taxer les manufactures. On a obtenu le même

résultat dans la cordonnerie, pour les bottes et les souliers. Ils sont

maintenant à dix ou quinze pour cent meilleur marché au moyen de la

taxe, parce que nous les fabriquons chez nous et ne sommes plus forcés

d'aller les chercher à Boston. De plus, en adoptant les principes du

libre échange comme en Angleterre, nous donnerions à ces pauvres gens

les choses nécessaires à leur vie, le thé, le sucre, le café et la

mélasse exempts de droits, tandis qu'avec votre politique actuelle vous

imposeriez sur ces articles une taxe de 15 ou 20 pour cent. Voyez-vous

cela, Fleesham?

Fleesham voyait peut-être, mais Fleesham ne disait mot.

--Mais, continua Borrowdale, si désirable que soit cela, ce n'est rien,

simplement rien. De quelle utilité, je vous le demande, seraient les

marchandises à bon marché pour ces misérables? C'est qu'ils pourraient

acheter aussi facilement le drap fin que le droguet commun. Qu'est-ce

que notre politique de protection? C'est non-seulement de donner les

marchandises à bon marché, de fournir du travail à ceux qui n'en ont

point, de retenir les pauvres dans des habitudes d'ordre et d'économie,

de les couvrir d'habillements commodes et même élégants, mais c'est

encore d'enlever aux rues cette nuée de malheureux qui les encombrent,

d'en faire des citoyens respectables et des hommes honnêtes.

Fleesham branla la tête d'un air douteux; au fond pourtant il se sentait

vaincu, et, quand il partit, peu d'instants après, sa physionomie était

loin de porter l'expression radieuse qui la caractérisait à son arrivée

chez Borrowdale.

Ce dernier se leva et se promena anxieusement dans la chambre.

--Il est extraordinaire, bien extraordinaire, que ce Morland ne soit

pas venu, murmura-t-il avec agitation. J'avais promis d'intercéder pour

lui... Bon Dieu! c'est à n'y rien comprendre. Il doit connaître cette

fille! Je le trouverai. Il faut que je le trouve...

A ce moment quelqu'un entra.

--Ma chère femme, dit Borrowdale s'approchant de la personne qui entrait

et lui prenant les mains; ma chère femme, vous prendrez soin de cette

jeune fille. Elle est innocente, j'en suis sûr. Vous pourrez l'utiliser

à la maison pendant quelques jours, tandis que je m'occuperai de

l'affaire, n'est-ce pas, ma bonne?

--Oh! sans doute, dit madame Borrowdale. Pauvre petite! va-t-elle mieux?

--Oui, on me l'a dit.

--J'en suis contente. Et, si elle est telle que vous me l'avez dépeinte,

elle n'est pas coupable. La prison n'est pas faite pour une enfant comme

elle. La laisser là une minute serait la perdre à jamais. Pauvre chère

petite!

Le lendemain, Madeleine était installée chez M. Borrowdale.

Nous renonçons à décrire sa reconnaissance pour la bienfaisante et

vertueuse famille qui l'avait ainsi prise sous sa protection.

CHAPITRE IX

TRISTES PROPOS.--JUSTICE PROFESSIONNELLE.

Neuf jours s'étaient écoulés depuis l'admission de Madeleine chez

Borrowdale, le dixième commençait.

Laure et elle causaient dans le salon! Par la tristesse de leur visage

on pouvait juger de la tristesse de leur entretien.

Madeleine, la tête baissée, les yeux rougis par les larmes, tortillait

machinalement le coin de son tablier et frappait convulsivement du pied

sur le parquet.

Les paupières de Laure aussi étaient humides.

Accoudée à son fauteuil, la tête renversée dans sa main droite, elle

regardait mélancoliquement la pauvre accusée.

--Ça doit être lui, Madeleine, ça doit être lui, dit Laure, poursuivant

une remarque. Pourtant, il semblait si bon! Se peut-il qu'il ait

été dégradé à ce point? Personne ne pouvait s'empêcher de l'aimer,

Madeleine, personne! Cependant c'est bien mal; ah! bien mal ce qu'il a

fait là. Et je suis sûre que c'est lui. D'après ce que vous m'avez dit,

ça ne peut être que lui.

Les pleurs, longtemps contenus sous ses longs cils, coulèrent

silencieusement comme des perles liquides le long de son visage, et, son

sein battit avec force.

Ce fut une accusation muette, mais éloquente: le cri de l'amour trompé!

--J'en suis désolée, oh! si vous saviez, mademoiselle! dit Madeleine

en sanglotant. Je donnerais tout au monde, ma vie, pour que cela ne fût

point arrivé! Je n'ai jamais voulu faire le mal et pourtant les choses

ont tourné... Mon Dieu! mon Dieu!... Mes parents étaient si bons pour

moi! aussi se peut-il que j'aie été assez ingrate pour les quitter?

J'aurais dû patienter, attendre! Pourquoi donc ai-je fait cela?

--Je ne crois pas qu'il y ait de votre faute, Madeleine, dit Laure

regardant distraitement le feu à travers ses larmes. Non, vous n'eussiez

jamais pu songer à si mal faire.

--Oh! non, non, mademoiselle; non! si j'avais su!

--Eh! je ne le pense pas, dit Laure. Je ne sais rien de tout cela, vous

savez, Madeleine; rien du tout. Ça me semble pourtant si étrange!

Je ne puis m'en faire une idée, parce que je ne puis comprendre. Mais je

suis convaincue que vous ne feriez pas le mal, et je suis sûre aussi que

je ne pensais pas que lui le fît jamais. Je sais pourtant qu'il a fait

quelque chose de très-mal, parce qu'on me l'a dit.

--Oh! si vous le voyez, répliqua Madeleine se tordant les mains, si vous

le voyez, il vous dira que je ne suis pas blâmable, c'est certain.

Il s'empressera de le faire. Mais je n'ai personne pour parler en

ma faveur. Tout le monde est parti. Ma mère que j'aime tant, ma mère

elle-même me croit méchante, et il n'y a personne près d'elle pour

lui parler... personne, mademoiselle! Pourquoi ne suis-je pas morte?

pourquoi, mon Dieu?

--Oh! c'est un grand, grand malheur, Madeleine. Pourtant papa les

cherche; il réussira, j'espère. Mais lui, c'est fini; on ne le

retrouvera plus... jamais... Ah! Seigneur, quelle cruelle idée! ne

jamais le revoir! Oh! j'irai plutôt moi-même, oui, j'irai moi... Chut!

on sonne; c'est papa.

Une minute après, Borrowdale entrait dans le salon. Rarement le chagrin

avait marqué de son sceau la bonne, joviale et souriante physionomie de

notre ami.

Aussi les deux jeunes filles frissonnèrent-elles en le voyant pâle,

défait et portant tous les signes d'une profonde émotion.

Non-seulement ses traits étaient altérés, mais sa démarche était

brusque, saccadée; un tremblement sensible agitait ses membres.

En entrant, ses yeux tombèrent sur Madeleine, qui, frappée de

l'étrangeté du regard de son protecteur, devina instinctivement qu'un

nouveau malheur allait fondre sur elle.

Borrowdale essaya de se remettre un peu.

--Tiens! te voilà, ma chère petite Laure, dit-il en s'adressant à sa

fille, qui se leva pour partir; non, non, reste ici, mon enfant.

Il la rassit doucement dans le fauteuil, et elle essaya de lui adresser

un sourire de remerciement; mais c'était au-dessus des forces de la

charmante fille, car un torrent de larmes s'échappa à ce moment de ses

yeux.

--Qu'y-a-t-il, Laure? Qu'as-tu, ma bonne petite fille? demanda

Borrowdale la baisant tendrement au front.

--Bien, papa, rien... Laissez-moi sortir, je vous prie.

--Va, méchante! Mais avant, séchez-moi ces larmes, si ce n'est rien, et

plus tard vous me raconterez tout.

--Oui, dit-elle d'une voix inintelligible.

Laure couvrit de ses mains son joli visage et se sauva toute confuse à

sa chambre.

Là sa douleur fit explosion et elle éclata en sanglots.

Borrowdale se tourna lentement vers Madeleine, dès que sa fille se fut

éloignée.

--Ah! dit-il, je suis désolé par rapport à vous, mon enfant. Je dois le

confesser, notre affaire ne va pas comme je voudrais. Que faire? Sur ma

parole, je ne sais. Où sont vos amis? Autre problème. On ne peut mettre

le pied sur leur trace. Nous en avons besoin, très-besoin, pourtant!

Sans eux, comment prouver!... Moi c'est bon, mais les autres! les juges!

--Ce que je vous ai dit est vrai, la vérité pure, monsieur!

--Je le crois, mon enfant, reprit-il en la regardant avec la même bonté,

mais avec la même affliction. Vos dépositions et celles du pauvre White

s'accordent parfaitement et me satisfont entièrement, mais par malheur

elles ne sont pas suffisantes pour satisfaire la loi et les parties

intéressées. Bon Dieu! comment faire? comment nous en tirer? répéta-t-il

en tisonnant machinalement le feu. Voilà le temps qui expire. J'ai donné

ma parole de ne plus m'opposer après ce jour... Et rien à dire ou à

faire pour les convaincre. Je les ai bien vus, mais un mur de pierre

entendrait plutôt raison.

Madeleine pleurait à chaudes larmes.

--Je les attends de minute en minute, poursuivit Borrowdale. Soyez

calme, mon enfant. Ils recevront encore vos dépositions. Mais que leur

diriez-vous de plus que ce que vous leur avez déjà dit? Je les ai priés

de venir ici, car je suis déterminé à ne pas vous laisser quitter mon

toit si je le puis. Mais que leur dire?

--Oh! ne me laissez pas emmener, monsieur, ne me laissez pas emmener, je

vous en conjure! s'écria Madeleine, joignant désespérément les mains.

En prison! Seigneur, que deviendrai-je! Mes parents... ma mère... je

n'oserais plus les revoir. Ma pauvre mère! elle en mourrait de chagrin!

Et je suis innocente! le ciel sait que je suis innocente!

Borrowdale la contemplait avec une expression de sombre douleur

indicible.

Il frémissait à la vue de cette figure si belle, si angélique, condamnée

peut-être par sa seule imprudence, par un excès de sensibilité, à tomber

dans ce gouffre qu'on appelle une prison.

Il voyait le vice coudoyer cette vertu; il sentait le souffle empoisonné

de la débauche passer sur ce front si pur pour le ternir, et il

comprenait, il embrassait tout ce que la malheureuse Madeleine

pressentait intuitivement.

Une âme peu sensible, lourde, défie souvent la main du mal; les hideuses

passions la heurteront sans la blesser; mais l'âme délicate, douce, sans

tache, celle qu'anime le feu du sentiment que chérissent les anges, oh!

celle-là est bien fragile, le plus léger choc, le moindre attouchement

peut la flétrir à jamais.

Puis, adieu à sa pureté, à tous ses charmes de sensitive!

C'en est fait d'elle!

Plus Borrowdale contemplait Madeleine, plus il devenait mélancolique.

Ses yeux s'humectaient.

Il essaya de parler pour dissiper cette émotion; mais sa voix

entrecoupée était le témoignage le plus évident de l'intérêt qu'il

prenait au salut de la pauvre malheureuse, sans autre ami que lui pour

la défendre contre les coups de la destinée.

--Ils auront un compte terrible à rendre à Dieu ceux qui vous feront du

mal, dit-il. Oui, terrible! Les hommes sont aveugles. Condamner cette

frêle créature. L'enfermer! où? avec qui? A quoi peut ne pas conduire un

faux pas, trop rigoureusement châtié? Du courage, cependant; tout n'est

pas encore perdu. Causons un peu et écoutez-moi bien, Madeleine.

La pauvre fille releva la tête pour lui obéir; mais à cet instant on

frappa rudement à la porte.

Madeleine s'élança tout effarée dans le salon, en s'écriant:

--Ils viennent! Oh! monsieur, ne me laissez pas prendre, je vous en

supplie, ne me laissez pas prendre!

--Du calme, du calme! fît Borrowdale la prenant doucement par le bras

et la faisant asseoir dans un fauteuil. Il ne vous sera pas fait

d'injustice, si je le puis....

On venait d'ouvrir la porte de la rue et une voix connue se fit entendre

dans le vestibule.

--Où massa Borrowdale tenir li? où être li? moé vouloir voir li.

Borrowdale ouvrit la porte du salon et aperçut White le noir, suivi de

M. Fleesham.

Derrière eux apparaissait un troisième personnage, maigrement vêtu, qui

faisait au nègre des yeux irrités.

--Oh! voici, li! li voici! s'écria White étendant ses bras d'une façon

suppliante vers Borrowdale. Eux vouloir mettre moé en peine au sujet de

jeune fille et mettre jeune fille en peine aussi. Être vilaine chose,

n'est-ce pas, massa, de mettre pauvre monde en peine? Moé rien faire

mal, rien du tout. Moé pauvre et moé honnête. Moé pas vouloir, moé être

mis en peine parce que moé rien faire de mal à personne, jamais!

--Ah! cela n'a rien de nouveau pour nous, monsieur Borrowdale, dit le

monsieur au chétif costume; nous sommes habitués à ces sortes de choses.

Pour un homme de profession, c'est un cas connu, et comme je suis de la

profession, vous comprenez.

--Vous entrez, n'est-ce pas, Fleesham? dit Borrowdale ennuyé de la

familiarité professionnelle du personnage.

--Je suis fâché! ah! ah! vraiment fâché pour vous, mon cher Borrowdale,

dit Fleesham en entrant. Par ici, par ici, Shaver!

Les mots s'adressaient à l'individu qui l'accompagnait et voulaient

l'inviter à pénétrer dans le salon. Mais l'invitation était inutile.

Mons. Shaver agissait avec le sans-gêne d'un homme qui se croit chez

lui.

--Oui, je suis fâché, désolé, Borrowdale, qu'il en soit ainsi,

poursuivit Fleesham. Mais vraiment, il faut en finir. Et, tout

bien considéré, mieux vaut pour vous que ce soit de cette manière.

D'ailleurs, je ne vous ai point, encore dit combien je perds par ce vol;

c'est une somme considérable, je vous l'assure. Et je suis persuadé que

cette fille... Mais, tiens! la voici, je suis persuadé, dis-je, qu'elle

connaît toute l'affaire, du commencement à la fin.

--Ah! dit Shaver favorisant Borrowdale d'une nouvelle marque de

confiance de son regard officiel; pour un oeil professionnel, le cas est

aussi clair, clair, oui aussi clair!

Là-dessus, maître Shaver se mit à déboutonner son habit avec cet air

froid, compassé, particulier aux gens officiels en général, et, ayant

sans façon secoué contre le cendrier la neige de ses mocassins et

suspendu artistiquement sa coiffure officielle au dossier d'un fauteuil,

il s'assit dans ce fauteuil et exhiba un énorme portefeuille. Puis il

donna une petite tape amicale audit portefeuille, envoya à Fleesham

une inclinaison de tête comme pour lui dire: «Je suis habitué à ça,

pas vrai? La honte et moi ne nous connaissons guère, hein? Trouvez-vous

quelque chose pour déconcerter Shaver? Shaver, voilà votre homme; Shaver

va vous arranger cette petite affaire;--voyez-le à l'oeuvre.»

Pendant ce temps, Madeleine restait étendue dans le fauteuil, tremblante

et terrifiée.

Ses yeux allaient, avec égarement, de l'un à l'autre.

Néanmoins cette terreur et ce regard incertain étaient bien l'expression

d'une âme paisible et semblaient crier au coeur de bronze de la justice:

«Prends garde à ce que tu vas faire! prends garde à la blessure que tu

vas porter! Tu n'as point de remède contre le poison. L'ignominie de la

prison rejaillit éternellement sur l'innocence elle-même, quand une fois

elle y a mis le pied.»

--Allons, je pense qu'il faut procéder sur-le-champ, dit Shaver, faisant

l'inspection professionnelle de ses prisonniers en perspective. Nous

allons, m'est avis, commencer par prendre la déposition de la fille. Ce

pris..., pardon, accusé, voulais-je dire, voudra bien se retirer.

--Pourquoi moé être accusé? s'écria le nègre avec indignation. Pas

retirer moé; pas besoin. Moé dire vérité, toute vérité. Vous pas pouvoir

en dire autant. Vous coupable, avoir volé moé du travail de journée à

moé. Lui gueusard, massa Borrowdale!

--Paix, paix! dit Borrowdale avec un geste de la main.

Ensuite il le poussa doucement dans la pièce adjacente, en ajoutant:

--Tenez-vous tranquille une minute. Je verrai à ce qu'il ne vous soit

pas fait d'injustice.

--Bien; à vous, mademoiselle, s'il vous plaît, dit Shaver, parlant

à Madeleine, quand les préliminaires furent terminés, avec toute la

solennité magistrale qu'il put parodier:--Voulez-vous avoir la bonté

de nous dire ce que vous savez au sujet de l'anneau que voici et autres

propriétés dérobées avec ledit anneau, dans la résidence privée de

l'honorable gentilhomme que j'ai l'honneur de représenter, comme

procureur dans ce cas? Je vous avertis en même temps que je prendrai

note de tout ce que vous direz, et que votre déposition actuelle sera

invoquée comme l'évidence contre vous quand vous comparaîtrez, pour

votre procès, aux assises ou ailleurs. Ce que nous voulons maintenant,

c'est la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Je vous

rappellerai encore que vous parlez à un homme professionnel. Ces sortes

de choses ne sont pas nouvelles pour un homme comme moi, vous le savez;

de fait, pour un homme professionnel, un mensonge dans un cas comme

celui-ci équivaut à rien. Ainsi faites attention et songez à l'oreille

qui vous écoute.

Jamais maintien de juge en chef, appelé à condamner à mort un criminel,

ne fut plus grave que celui de Shaver en achevant ce résumé.

Il paraissait énormément satisfait de son éloquence judiciaire..

Aussi pouvons-nous ajouter que jamais solitaire hochement de tête

n'exprima la dixième partie du langage profond et sublime qu'était

chargé de traduire le mouvement de crâne dont Shaver favorisa Fleesham,

en arrivant à cet heureux couronnement de sa période.

O pygmées et petits marchands d'autorité, que vous aimez à singer la

main de fer toujours suspendue même sur votre cou! que vous êtes

petits, que vous êtes vains! Que le ridicule sied bien à votre échine

rachitique, et que le plaisir que vous cause votre bêtise fait plaisir à

l'honnête homme!

Si la crainte et le mépris peuvent se réunir dans une expression pour

l'animer, Madeleine l'eut sur son visage, en écoutant les remarques de

ce personnage.

Ce fut avec la plus grande difficulté qu'on parvint à obtenir d'elle le

récit de toutes les circonstances qui avaient présidé à ses malheurs.

Ce récit est connu du lecteur.

Nous nous abstiendrons de le répéter.

Mais la jeune fille le fit avec une répugnance visible et pour obéir

seulement aux tendres sollicitations de Borrowdale, dont les émotions

étaient au moins égales aux siennes.

Fleesham l'écouta, en poussant de temps à autre des exclamations

d'incrédulité, et Shaver, en écrivant, avec le nec-plus-ultra de dignité

que comportait son ministère.

Quand elle eut fini, Borrowdale, surmontant son trouble, dit d'un ton

sévère:

--Il me semble, messieurs, qu'il n'y a rien la-dedans qui ne soit simple

et franc. Pas d'hésitation, pas de contradiction d'un bout à l'autre.

La vérité pure sur tous les points. Il est impossible de ne pas croire

après avoir entendu. La narration du pauvre nègre corrobore entièrement

les particularités essentielles. Pour moi, je suis convaincu que tout

est vrai, exactement vrai. Il ne vous reste qu'à trouver les autres

parties. Quant à accuser la jeune fille, vous ne le pouvez avec le plus

léger semblant de justice.

--Hum! ha! trop clair pour un oeil professionnel, je vous assure, dit

Shaver paraissant éprouver une profonde compassion pour l'ignorance

professionnelle du généreux philanthrope. Oh! cela n'est pas nouveau

pour la profession,--qui est aussi vieille que les montagnes,--de fait,

un cas de cette espèce-ci est moins que rien pour un oeil professionnel.

Histoire préparée du commencement à la fin, fausse sur toutes les faces.

On voit à travers ça comme à travers un carreau. Ça ne prend pas, pas du

tout. De fait, professionnellement parlant, c'est moins que rien. Bref,

ma pauvre petite, un homme de la profession comme moi lit dans votre

coeur comme dans le creux de sa main. Joli conte, vrai; mais c'est

vieux, si vieux! j'en ai tant entendu comme ça. Il ne m'aurait pas pris,

même quand j'étais à l'école.

S'adressant à Borrowdale avec un clignement d'yeux à Fleesham:

--C'est fâcheux, cher monsieur, bien fâcheux qu'il n'y ait pas un mot de

croyable dans cette histoire, que ce soit une fable du commencement à la

fin; de fait, monsieur, pour un oeil professionnel, l'histoire est moins

que rien...

--Mais, Fleesham, dit Borrowdale fort dégoûté de la pompeuse

impertinence de l'officiel, vous ne permettrez jamais cela, jamais...

--Je suis déterminé, Borrowdale, répliqua brusquement Fleesham. Il faut

maintenant que la justice suive son cours. Je ne me laisserai pas voler

et piller impunément sous le nez. Il vous convient peut-être de vous

constituer le défenseur de cette gredine, car vous n'êtes pas le

perdant. Mais moi je suis enfoncé et pas pour un petit montant, s'il

vous plaît. D'ailleurs, cette histoire est la plus improbable que j'aie

jamais entendue. Où sont les complices de cette fille? Où est la

bande qui a décampé pendant la nuit où fut commis le vol? Ah! vous en

entendrez bien d'autres, avant longtemps.

--Dites-moi, fit Shaver à Madeleine, vous refusez positivement d'en

dire davantage? Ne vous inculpez pas vous-même, c'est inutile; la loi ne

l'exige pas.

--Je vous ai tout dit; je ne puis rien vous dire de plus, que vous

dirais-je? répliqua-t-elle en pleurant.

--Bien, bien, ne vous inculpez pas vous-même, fit Shaver avec un

clignement d'yeux qui semblait dire: «Parfait, nous nous comprenons;

tous deux professionnels, chacun dans son genre; très-bien, je suis

content.»

--Passons au nègre, s'il vous plaît, dit-il ensuite. White n'est-il

pas son nom? Noir et blanc [8], ah! ah! Pardon, messieurs, je n'ai pas

l'habitude de plaisanter dans de pareils cas; mais réellement c'est

significatif, sinon professionnel.

[Note 8: Jeu de falots sur le nom du nègre \_White\_ qui signifie \_blanc\_

et son origine \_Black\_ qui signifie \_noir\_.]

Le nègre arriva, amené par Borrowdale.

--Nous allons, dit Shaver, vous demander encore le récit de cette petite

histoire, s'il vous plaît; puis...

--Non, moé pas dire un autre mot à vous, pas un seul, jamais en ce gueux

de monde, cria le noir signant cette déclaration d'un violent coup de

poing sur la table. Moé avoir tout dit, moé plus rien dire.

--Oh! vous voulez simplement dire que vous n'avez rien à déposer? dit

Shaver se préparant à fermer son livre.

--Moé avoir dit vérité d'abord, tout vérité, et plus rien à dire. Ça

être assez!

--Oh! précisément, et ça met fin à l'affaire, dit Shaver se levant d'un

air roide et se disposant à endosser son manteau.

--Fini, répéta en écho Fleesham.

--Puisque, reprit l'homme professionnel, les deux inculpés refusent de

faire d'autres aveux, c'est terminé. Maintenant, je dois agir, n'est-ce

pas, monsieur Fleesham? Vous confiez formellement la jeune fille...

--Oh! sauvez-moi! sauvez-moi! s'écria la pauvre Madeleine se jetant

au côté de Borrowdale, le saisissant par le bras et tombant à genoux.

Sauvez-moi! je suis innocente! Je ne puis pas, je ne veux pas aller en

prison.

--Quoi, quoi! que veut dire ça? fit le nègre reculant vers la jeune

fille et se mettant sur la défensive. Elle innocente comme enfant

nouvellement né. Elle ne pas aller en prison, non pas!

--Chers messieurs, dit Borrowdale ému jusqu'aux larmes, regardez-la!

regardez-la! et vous ne pourrez la soupçonner plus longtemps. C'est

impossible! L'innocence, la vertu parlent par sa bouche. Fleesham, mais

voyez-la donc!

--Oh! ne vous alarmez pas, monsieur, dit Shaver, dont le flegme

augmentait à mesure que la scène devenait plus dramatique. Ça ne nous

fait rien à nous; ne vous alarmez pas. Un homme professionnel est

parfaitement à l'aise dans ces sortes de petites transactions. De fait,

c'est le genre d'affaires qui nous sourit le plus. Au milieu d'elles

nous sommes tout comme chez nous.

Certes, si quelqu'un en ce monde était bien alors dans son milieu,

c'était le philosophe Shaver.

Borrowdale était stupéfait.

--Allons, monsieur, dit en souriant Shaver, soyez assez bon pour me

laisser cette misère. N'ayez pas peur. La jeune fille est sous ma garde,

ajouta-t-il en avançant.

--Jamais! Moé pas vouloir, s'écria le nègre.

Il se jeta entre l'officier et Madeleine, et assenant un nouveau coup de

poing sur la table.

--Jeune fille pas quitter cette chambre avant que moé mourir. Jamais;

non, jamais! Venez prendre elle, si vous osez, cria-t-il à Shaver, en le

regardant en face.

Une rixe allait sans doute être la conséquence de ce défi; mais, à ce

moment, la porte s'ouvrit, un domestique entra et remit une carte à son

maître, en lui communiquant quelque chose à voix basse.

--Comment! comment! Bon Dieu, est-ce possible! s'écria Borrowdale pris

d'un grand accès d'agitation.

--Oui, monsieur? répliqua respectueusement le domestique.

--Excusez-moi, messieurs! dit Borrowdale aux autres personnes.

Un moment, ne faites rien avant mon retour. Quelle coïncidence

extraordinaire!

Après ces mots il s'élança hors du salon.

Le nègre se posta devant Madeleine avec la ferme détermination de la

protéger s'il était besoin.

Shaver se mit à fournir à Fleesham certaines informations

professionnelles au moyen de ces hochements de tête silencieux et

éloquents qui semblaient constituer la principale occupation de son

crâne officiel.

--Rien de nouveau pour la profession là-dedans, marmotta-t-il en

remarquant que l'importateur était indifférent; ces sortes de choses et

nous, nous nous connaissons de longue date; de fait, professionnellement

parlant, ces tours-là sont usés, trop vieux; ça ne prend plus; de fait,

on voit clair à travers, ah!

CHAPITRE X

LES NOUVEAUX VENUS.--FLEESHAM DÉCONFIT.

Quand Borrowdale entra dans le passage, après avoir soigneusement fermé

la porte du salon derrière lui, il se trouva devant trois individus à

l'aspect étrange.

Il leur ordonna de le suivre dans un appartement voisin.

Deux de ces individus étaient misérablement vêtus, et portaient sur

leur physionomie comme sur leurs vêlements l'empreinte du dénûment.

Privations, fatigues, chagrins, souffrances physiques et morales, leur

extérieur annonçait tout cela.

Quoique pâle et les vêtements en désordre, le troisième paraissait être

d'une autre trempe.

Ce fut lui qui le premier attira l'attention de Borrowdale quand ils

passèrent dans la chambre.

--Vous, Morland! s'écria-t-il en se frottant les yeux comme s'il

craignait d'être le jouet d'une illusion, vous! mais c'est miraculeux,

providentiellement miraculeux! Ah! c'est du bonheur, un grand bonheur!

Vous arrivez à temps pour réparer le mal que vous avez commis, jeune

homme! J'aurais pu vous pardonner, vous pardonner tout, Morland, mais

la...

--Pardon, mes amis, ajouta-t-il en s'arrêtant pour s'adresser aux deux

autres; vous avez l'air fatigué, voulez-vous vous asseoir? Morland, j'ai

besoin de vous parler seul, un moment.

--Il n'est rien, monsieur, que vous ne puissiez dire ici; ils savent

tout, répliqua le jeune homme, les yeux baissés sur le plancher.

Borrowdale hésita quelques secondes et regarda tour à tour les

compagnons de Morland.

--Oui, Morland, reprit-il après cet examen, j'aurais pu vous pardonner

tout; mais votre cruauté à l'égard de cette jeune fille... Cela,

monsieur... Mais qu'est-ce?

Le jeune homme, était devenu mortellement pâle, et les deux autres

s'étaient levés d'une seule pièce en fixant sur Borrowdale des regards

avides.

--Savez-vous, savez-vous quelque chose, monsieur? balbutia l'un.

--Si je sais quelque chose... sur quoi?

--Elle, c'est d'elle que je veux parler!

--Elle? eh! Madeleine? mais elle est chez moi à ce moment!

--Merci! ô merci! que Dieu vous bénisse, monsieur! cria l'homme de plus

en plus agité. Pauvre fille! pauvre chère fille! continua-t-il en se

laissant tomber à genoux auprès d'un siège sur le bras duquel il appuya

son front, comme si sa tête eût été trop lourde pour porter le poids des

émotions auxquelles il était en proie.

Ah! il l'aime, et il l'aime sincèrement, ardemment, le bon Guillaume! il

est rude, calleux à la surface, mais il y a un coeur et une âme sous sa

rugueuse enveloppe; il y a de la noblesse en lui, quoique jamais il

ne fut nourri à la mamelle du luxe et de la délicatesse; quoique la

flétrissure humaine, la pénurie dont la vertu des anges eux-mêmes ne

pourrait supporter la malédiction l'ait poursuivi impitoyablement depuis

le berceau.

Guillaume, la pression de ta bonne et forte main nous ferait du bien.

Elle nous donnerait la confiance d'un homme!

--Bon Dieu! c'est extraordinaire, dit Borrowdale. Mais qu'est-ce que ça

signifie? Voyons, Morland, expliquez-moi ça.

--Le fait est, monsieur, dit Mark remarquant que le jeune homme était

trop confus pour répondre, le fait est que Madeleine est ma soeur, et

que mon ami l'a connue dès son enfance. Depuis près de deux semaines,

nous battons le pays pour la retrouver et nous craignions presque qu'il

ne lui fût arrivé un malheur, quand quelqu'un nous a dit, il y a environ

une heure, que vous, monsieur, deviez savoir où elle était. C'est la

raison pour laquelle nous avons pris la liberté de venir vous trouver.

Nous vous remercions, monsieur, au nom de sa pauvre mère et de son père!

--Où sont-ils? où sont-ils, bonnes gens?

--Nous ne savons pas, monsieur. Ils sont partis d'ici, il y a environ

douze jours, pour se rendre aux États-Unis et y chercher de l'ouvrage.

Depuis, il nous a été impossible de les trouver, quoique nous les ayons

cherchés partout, en pensant que Madeleine était avec eux.

Il se passa quelque temps avant que Borrowdale parvînt à se maîtriser

assez pour être à même de leur montrer le point où en étaient les choses

et ce qui se passait dans une chambre voisine; cependant il réussit à la

fin, mais en supprimant les incidents les plus sombres de cette tragédie

intime.

Le jeune homme, le Grantham de nos premiers chapitres, à qui nous

continuerons à donner maintenant son vrai nom de Morland, écouta le

récit de Borrowdale avec une agitation fiévreuse.

Son visage était blanc comme l'albâtre, ses membres frémissaient; plus

d'une fois il parut près de s'évanouir.

Il était facile de voir que le remords s'était emparé de lui et qu'il

déplorait amèrement les malheurs que sa mauvaise conduite avait causés.

--Je le verrai, s'écria-t-il quand Borrowdale cessa de parler, je verrai

M. Fleesham et je lui dirai tout moi-même.

--Très-bien, répliqua Borrowdale; mais, mon cher monsieur, il est

furieux, emporté. Bon Dieu! que faire à présent? Impossible de lui faire

entendre raison? Oh! Morland, Morland, que ce soit une leçon pour

vous? Qu'est-ce que penseraient de vous vos amis, en Angleterre, s'ils

apprenaient cela?

--Je ne sais; je ne sais comment j'ai pu faire ça, s'écria le jeune

homme; j'étais fou, aveugle; je...

--Bien, assez, dit Borrowdale. J'espère que... Chut! Qu'y a-t-il encore!

Il se précipita vers la porte de la chambre et essaya de la verrouiller.

Il était trop tard!

Avant qu'il eût pu le faire, la porte s'ouvrait violemment, et Fleesham

entrait comme un furieux dans l'appartement.

--Quelle voix ai-je entendue? s'écria-t-il en repoussant le

philanthrope, qui tentait de l'arrêter.

--Ah! vous voilà, gredin! hurla l'importateur. Enfin, je vous ai donc;

je vous tiens, monsieur le voleur!

Il saisit au collet Morland, qui ne fit aucune résistance, et appela:

--Ici, Shaver! ici, Shaver!

L'éclair n'est pas plus rapide que ne le fut le professionnel Shaver.

Il accourut; non, il vola!

Et l'auréole qui resplendit sur son front professionnel, quand son oeil

professionnel tomba sur le spectacle, était vraiment belle à contempler.

--Ah! fit Fleesham exhalant un soupir de satisfaction, vous voilà! Vite,

prenez-moi sous votre garde ce scélérat-là.

--Pardon, dit Borrowdale intervenant, vous ne me forcerez pas à vous

rappeler que vous êtes chez moi, Fleesham. Quant à vous, monsieur,

veuillez, s'il vous plaît, rester où vous étiez et ne pas nous déranger

jusqu'à ce que nous daignions vous appeler. Nous avons à faire. Allez!

Shaver voulut prendre la parole.

--Nous n'avons pas de temps à perdre. Allez, monsieur! lui commanda

Borrowdale d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Il poussait en même temps dans le salon

Shaver, qui pensait que, décidément, c'était chose nouvelle pour son

expérience professionnelle, et s'efforçait de le faire comprendre à

Borrowdale, tout en battant prudemment en retraite devant lui.

Ce dernier l'enferma à la clef dans le salon et revint à l'autre

chambre.

--Je ne vous comprends pas, Borrowdale, dit Fleesham. Se peut-il que

vous cherchiez encore à protéger, à enlever à la justice un voleur

reconnu? car...

--Mon bon monsieur, repartit sévèrement l'autre, la compassion vaut

quelquefois autant que la justice, et, à mon avis, les sentiments d'un

homme comme chrétien valent bien la justice.

--Cela se peut pour vous, monsieur, répondit Fleesham prêtant peu

attention à cette remontrance.

Il se tourna brusquement vers le coupable.

--Ce sont vos complices, n'est-ce pas? lui dit-il en lançant un regard

méprisant à ses deux compagnons. Vous n'échapperez pas facilement,

maintenant. On est-ce que vous m'avez volé, misérable!

Morland le regarda avec calme et dit:

--Je ne veux pas, monsieur, chercher à atténuer mes torts à votre égard.

Ils sont grands, je le sais; j'irai plus loin: ils sont indignes d'un

honnête homme. Mais vous devez vous rappeler, monsieur, comment je suis

arrivé chez vous, pourquoi vous m'y avez reçu et comment vous m'y avez

traité. Vous ne direz pas que vous me traitiez comme votre hôte ou même

comme votre obligé. Motifs, raisons, causes, vous savez tout, monsieur,

vous savez aussi ce que vous m'avez fait endurer. Je sais cependant

que j'ai commis un acte qu'aucune circonstance ne peut excuser, aussi

n'ai-je point d'excuse à offrir. Mais je croyais qu'en me repentant

assez tôt pour vous rendre tout ce que je vous avais pris, je pourrais,

bien que la rigidité de vos principes de probité s'opposât à un acte de

clémence de votre part, je pourrais, en vous rappelant...

--Qu'est-ce? s'écria l'intègre Fleesham, devenant mortellement pâle

et se mordant les lèvres de fureur; qu'est-ce? Pensez-vous que des

mensonges ou de basses calomnies vous protégeront? Vous voudriez essayer

de m'influencer par...

--Pardon, monsieur, repartit Morland. Je n'ai pas le désir de vous

influencer plus que vos intérêts ne le voudront. Mais je dis que si la

justice doit être appliquée dans un cas, elle doit l'être dans l'autre.

Vous me comprenez. J'ai commis un délit grave; je ne désire nullement le

pallier; je veux seulement faire une réparation, s'il est possible, afin

de ne pas souffrir toute la pénalité.

--Allons, malheureux, que veut dire ce verbiage inutile? fit Fleesham

débordant de vertueuse indignation; est-ce que vous pensez par hasard

que vos insinuations m'intimident?

--Vous intimider, je n'y songe pas.

--Eh bien?

--Eh bien, puisque vous paraissez ne pas vouloir me comprendre, je vais

vous parler plus clairement.

Il tira de sa poche un portefeuille, tandis que Fleesham se confondait

en imprécations et donnait tous les signes du trouble le plus violent.

--Puis-je attirer votre attention là-dessus? continua Morland exhibant

un papier qui ressemblait à un vieux billet de banque, et indiquant du

doigt la signature qui était au bas.

--Qu'est-ce? qu'est-ce? exclama l'importateur.

Et il fondit sur Morland pour lui arracher le papier des mains.

Mais le jeune homme avait deviné ce mouvement.

Fermant les doigts, il tendit le billet à Borrowdale, fort surpris et

fort intrigué par cette scène.

--Voulez-vous, monsieur Borrowdale, me faire le plaisir de prendre cela?

dit Morland, je ne désirerais pas exposer...

--Arrêtez! arrêtez! s'écria Fleesham. Morland, accordez-moi une minute

de tête-à-tête, rien qu'une minute!

--Volontiers.

--Par ici, Morland, par ici. Excusez, Borrowdale. C'est une affaire qui

vous est étrangère. D'un mot je puis la régler. Excusez!

Fleesham était vaincu.

Oui, le vertueux détaillant de moralité et de justice, l'immaculé

Fleesham était vaincu, complètement battu.

Du trône où se carrait complaisamment son rigorisme, il tombait dans le

ruisseau de l'infamie.

En traversant avec Morland le passage où il n'était que trop heureux de

cacher sa honte, la dégradation de sa physionomie, le tremblement qui

l'agitait de la racine des cheveux à la plante des pieds faisaient mal à

voir.

C'était un bouleversement de toute cette âme aussi osseuse que

l'enveloppe où elle grouillait.

Il se passa quelque temps avant que Morland et Fleesham rentrassent.

A la fin le premier revint seul, au grand étonnement des témoins de

la scène précédente. Le jeune homme était tranquille, mais un triste

sourire plissait le coin de ses lèvres.

--Il est parti, monsieur, dit-il à Borrowdale; parti emmenant son

acolyte avec lui. Je suis heureux de vous apprendre cette nouvelle.

Écoutez, la porte se referme sur eux. Je n'ai pas besoin de vous

raconter comment j'ai pu obtenir cela de lui. Mais je suis content

de vous dire que l'affaire sera arrangée sans qu'on ait recours à

la prison, quoique pour mon compte je la mérite bien. Je ne saurais

m'excuser. Je suis méprisable au delà de toute expression et le dernier

des êtres, dit-il en donnant une énergie puissante à l'expression de ses

sentiments.

Raconter les paroles ou les actes ou les joyeuses folies du bon vieux

philanthrope en recevant cette excellente nouvelle, et surtout quand

le retentissement de la porte, en retombant sur Fleesham et Shaver,

lui annonça positivement leur départ, serait accomplir un miracle

littéraire, peindre sur le papier quelque chose que l'imagination n'a

jamais conçu, que les yeux n'ont jamais vu, le comble des «impossibles

impossibilités.»

Il courait comme un insensé, de haut en bas, de long en large à travers

la chambre, se croisant les bras, les étendant, faisant claquer ses

doigts, se frottant les mains, les jetant sur sa tête, s'arrêtant pour

rire à gorge déployée, puis se remettant en marche, en gesticulant et

faisant des folies.

Pendant quelques minutes, il fut vraiment comme un maniaque.

Saisissant ensuite Morland par le bras, il l'entraîna précipitamment

dans les appartements supérieurs.

Puis il redescendit, prit la jeune fille par les mains et la conduisit

dans la pièce où se trouvaient son frère et son amant.

Quelques paroles prononcées à la hâte avaient à demi préparé Madeleine à

cette soudaine réunion.

Après avoir contemplé un instant les trois personnages pétrifiés par la

succession des émotions qu'ils éprouvaient depuis le matin, Borrowdale

sortit, retourna au salon, serra cordialement et nerveusement la main du

nègre dans la sienne, tomba dans un fauteuil et fondit en larmes.

Resterons-nous dans la chambre où ils se retrouvent enfin?

Dévoilerons-nous le tableau de cette noble simplicité, de cet amour

inculte qui s'exhalent de ces coeurs ingénus en déversant l'un sur

l'autre la surabondance de leurs sensations, et sanctifient l'atmosphère

par leur sainte douleur et leur naïve joie?

Contemplerons-nous Madeleine dans ces bras tremblants? surprendrons-nous

les honnêtes émotions qui apparaissent sur sa douce et angélique

physionomie en recevant les caresses de son frère et de son ami?

Pas de vains scrupules, pas de doute, pas d'accusation; la confiance est

entre eux un rite consacré.

C'est une soeur, c'est une amante, le frère et l'amant songent au

bonheur de la retrouver vivante, souriante.

Ils ne vont pas au delà. Leur visage parle de la joie de leur coeur.

Rien ne les trouble maintenant. Nulle arrière-pensée n'obscurcit leur

félicité.

La questionner? Est-ce qu'ils y pensent? Voudraient-ils la blesser, la

froisser?

La nature, mieux que l'instruction leur a appris que l'humanité est

fragile, que tous nous sommes sujets à l'erreur. Ils s'en tiennent là!

Braves gens! nobles esprits autant que nobles coeurs!

Toujours elle a été bonne, obligeante, douce, vertueuse, c'est pour cela

qu'ils l'ont aimée. Aussi la pressent-ils avec une tendresse inaltérée

sur leur large poitrine.

Ils l'aiment autant, plus peut-être encore qu'auparavant.

Elle a souffert! Mieux que le riche, le pauvre sait ce qu'il y a d'amour

dans ce mot:--souffrir!

Laissons-les à leurs récits, à leurs larmes, à leur bonheur; ce bonheur,

ces larmes, cet entretien sont sacrés. Oh! non, nous ne les troublerons

pas!

CHAPITRE XI

LE CHAMPION DU PEUPLE ET LE PHILANTHROPE

Squobb était dans son cabinet éditorial et les traits de Squobb étaient

empreints de l'ombre d'une profonde idée.

Un nuage de mystère impénétrable voilait le visage de Squobb, et Squobb

paraissait plongé dans les abîmes incommensurables de sa pensée.

Enfin il passa la main sur son front, promena lentement les yeux autour

du cabinet et les arrêta sur son sous-rédacteur.

Ledit sous-rédacteur écrivait un \_Premier Toronto\_.

La préoccupation gravée sur le visage du précité sous-rédacteur

indiquait que l'inspiration ne coulait pas à flots au bout de sa plume.

Il fallait faire ce \_Premier\_, dût le monde en trembler, dût la

chrétienté être révolutionnée et dussent les empires être renversés de

fond en comble!

Avant toute considération, le sous-rédacteur était tenu de remplir sa

tâche:--Réformer l'univers et immortaliser le champion du peuple!

--Scratch! dit mystérieusement Squobb.

Scratch laissa tomber la plume rebelle, s'arracha aux réflexions et

releva sa tête.

--Eh bien! fit Scratch.

--Scratch, dit Squobb, le pays court à sa ruine. Protection--Industrie

indigène--ce sujet gagne du terrain. Que faire?

--Libre échange--magnifique expression; la perdre ce serait un

irréparable malheur! répliqua Scratch avec un geste dramatique.

--C'est vrai; libre échange, voilà une magnifique expression, qui fait

un effet merveilleux sur les masses, dit Squobb. Mais c'est le mot,

le mot seul! Si ces imbéciles avaient, appelé leur protection libre

échange, nous aurions pu travailler de concert avec eux. Il est

déplorable que ces deux expressions soient si différentes, car, en

définitive, leur protection implique tous les principes de libre échange

des VIEUX PAYS, et, de fait, du monde entier. Mais, quant à notre libre

échange, il est sans précédent. Il n'est pas douteux, Scratch, entre

nous soit dit, qu'il ne réussit qu'à appauvrir le pays et à priver nos

manufacturiers et nos artisans du travail qu'autrement on pourrait leur

procurer ici.

--Mais l'expression, l'expression! s'écria Scratch.

--C'est vrai, l'expression ou le terme, c'est une armée. Libre échange

est un terme populaire. Les gens l'aiment, Scratch, comme ils aiment

leur vie. Quant aux principes, bah! qu'est-ce qu'ils en connaissent? La

bonne plaisanterie, ah! ah! ah! Les principes! Pourtant, il faut appuyer

Fleesham et nos amis sur ce point. Nous ne pourrions tenir une heure

sans eux. Et ça me rappelle justement une petite note...

Tirant son éternel carnet, il continua:

--Voyons, c'est cela, c'est cela. Fleesham dit... Voyons... Ah!

j'y suis: «Prendre les fermiers; ne pas parler des marchands et des

importateurs. Frapper dur sur les accapareurs!» Ça va. Mais comment

procéderons-nous, Scratch? Dites-moi ça un peu.

--Oh! mon Dieu, nous ferons comme d'habitude, c'est mon opinion. Ce

maudit \_Protectionist\_ nous fait une rude guerre, vous savez? C'est le

pire. Pourtant, il ne serait pas mauvais de le ménager. Supposez

que nous tâchions d'enrayer les fermiers par rapport au traité de

réciprocité avec les Américains! Menaçons de le faire rappeler, bien que

ça ne puisse se faire d'ici à huit années. Mais qu'est-ce qu'ils savent

de ça? Qu'est-ce que quelques traîneurs de charrues connaissent aux

traités commerciaux! Dites-leur que leur blé va baisser de valeur, et ça

suffira pour mettre, pendant six mois, en déroute tous les arguments des

protectionnistes.

--Bien, c'est très-bien, mon cher Scratch, vous avez parfaitement

compris l'affaire, dit Squobb réjoui. Soulever les fermiers, les prendre

par leur faible, puis les épouvanter. Bravo! Fleesham sera satisfait.

--Puis, continua Scratch enchanté, nous exciterons le reste du peuple

par quelques variantes du vieux cri sur la taxation du plus grand nombre

au profit du plus petit.

--Admirable, dit Squobb se frottant les mains. Un avocat de Philadelphie

y perdrait son talent. C'est superbe. Fleesham sera aux anges.

Justement, nous avons un petit billet échéable ces jours-ci...

Très-bon!--Logez quelques chiffres dans votre tartine, mon cher ami. Il

n'y a rien de meilleur que les chiffres pour prendre les niais. Allez!

nous marcherons comme sur des roulettes.

--Puis, continua Scratch ravi des éloges de son rédacteur en chef,

j'assaisonnerai le tout d'un peu de loyauté, quelque chose sur la mère

patrie, par exemple. Ça donnera une sorte de vernis patriotique, et le

peuple aime ça, vous savez.

--Splendide, splendide! idée magnifique!

Les deux patriotes échangèrent un coup d'oeil suivi d'un rire

patriotique, signe évident de la patriotique entente qu'ils avaient dans

leurs patriotiques intentions.

Ils riaient encore, quand la porte du cabinet s'ouvrit pour laisser

passer le bon M. Borrowdale gras et fleuri comme à son ordinaire.

--Ah! mon cher Squobb, je suis enchanté de vous trouver, dit-il; si vous

n'êtes pas occupé, venez vite, j'ai quelque chose à vous montrer.

--Volontiers.

--Bon, bon! Vous pouvez disposer d'un quart d'heure, n'est-ce pas?

--Eh! sans doute.

--Allons alors; ces pauvres gens, ils sont en bas! Ils ne peuvent

trouver d'emploi. Personne ne veut les écouter. C'est déplorable.

Aussi je suis en chasse pour eux. Venez, vous aurez un magnifique sujet

d'article, Squobb, magnifique! je vous le promets.

C'était un puissant argument pour le patriote Squobb, et il céda

sur-le-champ.

Tous deux sortirent.

--Tenez, les voici, dit Borrowdale quand ils furent arrivés au bas de

l'escalier.

--Où ça?

--Là; approchez, mes amis, dit le philanthrope à un groupe de quatre

individus qui se tenaient sur le trottoir.

Ces quatre personnes étaient Mark, Guillaume et Madeleine doucement

appuyée à son bras, et le nègre White.

Leur extérieur avait reçu de grands et heureux changements.

Mark et Guillaume, dépouillés de leurs haillons et proprement vêtus,

n'étaient plus ces vagabonds que nous avons vus dernièrement.

Mais ils avaient l'air de deux bons ouvriers sobres, industrieux et

prêts à remplir leurs devoirs d'honnêtes citoyens dans la société.

White, l'excellent Africain, avait eu part à la métamorphose.

Il portait un habillement décent provenant de la défroque de Borrowdale

et il avait, ma foi, bonne façon sous ce nouveau costume.

Ses yeux disaient sa joie et sa reconnaissance pour son bienfaiteur.

Quant à Madeleine, elle avait tous les attraits que peuvent donner à une

aimable fille la beauté, la simplicité et la propreté.

Quoiqu'il y eût sur ses joues une teinte légère de mélancolie, et que

ses yeux restassent la plupart du temps baissés vers la terre, elle

était charmante au possible! On ne pouvait s'empêcher de la remarquer,

de l'admirer et de l'aimer.

--Et d'une, dit Borrowdale d'un ton de bienveillance qui n'excluait pas

un brin de malice.

--Qu'est-ce? murmura Squobb.

--Venez, venez, mon cher. Par ici, Madeleine! Et vous, jeunes gens,

promenez-vous, en nous attendant, car il ne fait pas chaud.

Ils s'arrêtèrent bientôt devant un magasin de Yonge street.

Plusieurs jeunes personnes travaillaient dans ce magasin et faisaient

marcher des couseuses mécaniques.

Ils entrèrent.

Toutes les ouvrières levèrent les yeux sur Madeleine, et échangèrent

un regard significatif, puis sourirent d'une manière plus significative

encore, comme si elles comprenaient ce que voulait dire cette arrivée.

--Ah! ah! Stitch, dit Borrowdale après avoir trouvé le propriétaire de

l'établissement, je vous cherchais pour vous demander une faveur.

--Si ça se peut...

--Ne pourriez-vous donner de l'emploi à cette pauvre fille? Elle, a

travaillé à ces machines en Angleterre et les connaît parfaitement.

--Stitch fit un signe de tête qui équivalait à une négation.

--Je crains bien que cela me soit impossible, dit-il ensuite. J'aurais

grand plaisir à vous obliger, monsieur Borrowdale, et j'aimerais bien

employer cette jeune personne; mais les lois du pays sont contre nous,

monsieur. J'avais l'intention d'employer trois ou quatre cents jeunes

filles, ici, cet hiver, au lieu d'une ou deux que j'ai maintenant, mais

votre tarif m'en a empêché. Je ne puis entrer en concurrence sur vos

marchés avec les géants des États-Unis, quoique mes marchandises soient

en réalité aussi bonnes et à aussi bas prix que les leurs; car

ils arrivent ici avec les mêmes avantages que moi au moyen d'une

interprétation particulière du nouveau tarif. Ainsi l'ouvrage se fait

aux États, et l'argent s'en va aux États, tandis que des centaines de

familles qui pourraient trouver de l'aisance ici par ce seul travail

vivent de charité ou manquent peut-être de pain.

--Ah! ah! Squobb, à l'oeuvre, mon cher! voilà le sujet d'un article.

Prenez note de ça, un article là-dessus vaudrait mieux que des centaines

de soupes de charité, hein! Stitch?

--Les soupes de charité, dit le fabricant, sont le résultat de la

négligence publique. Je veux bien que maintenant on nourrisse les

pauvres par charité, mais ne serait-il pas aussi facile et mieux d'en

faire des citoyens honnêtes, indépendants, industrieux, payant leurs

taxes et se subvenant à eux-mêmes?

--C'est bien, dit Squobb, dont le cahier de notes ne se produisait pas

encore; mais ces sortes de gens...

--Le \_Globe\_, monsieur! trois sous seulement! glapit un gamin en

guenilles passant sa tête à travers la porte entre-bâillée.

--Non, pas aujourd'hui, mon garçon, dit Stitch.

--Ah! je t'ai vu! je t'y prends, polisson! s'écria Squobb s'élançant sur

le gamin, l'empoignant par le bras et le ramenant dans le magasin.

--Voyez, c'est là un nouveau tour! fit-il d'un ton victorieux en

arrachant à l'enfant une clef en cuivre que le petit malheureux était

parvenu à enlever de la serrure et qu'il avait cachée dans son journal.

--Oui, c'est un nouveau tour, poursuivit l'éditeur furieux. Où est la

police, je vous le demande? Ah! j'en dirai quelque chose, pas plus tard

que demain.

Sortant de sa poche son carnet, il se luit à écrire dessus avec une

ardeur patriotique.

Madeleine, qui avait tressailli au premier son de la voix de l'enfant,

jeta Un coup d'oeil sur son visage et poussa un cri en tombant à genoux

devant lui.

--Jean! Jean! s'écria-t-elle. Comment c'est toi? Toi ici? Mais qu'as-tu

fait, petit méchant?

Et s'adressant à Borrowdale tout étonné:

--Monsieur, dit-elle, c'est mon petit frère.

--Bon Dieu, c'est bien extraordinaire. Comment est-il venu ici?

--Je ne sais, monsieur, répliqua Madeleine.

--Comment es-tu venu ici, Jean? Ou sont maman et papa? où sont-ils,

Jean?

--Je ne sais pas, dit l'enfant, qui semblait un peu déconcerté de ce qui

se passait.

--Mais enfin?

--Eh! je me suis sauvé. Je les ai laissés à un bon bout de chemin, je

suis revenu ici par le chemin de fer, et personne ne l'a su. Il n'y

avait pas à manger avec eux, c'est pour ça que je me suis sauvé. Je

n'aurais pas pris la clef si j'avais eu quelque chose à manger. Personne

ne veut me donner de pain, et je n'ai rien mangé depuis hier.

Triste nouvelle, bien triste pour la pauvre Madeleine!

Cependant elle réprima, autant que possible son émotion, et tourna ses

yeux sur le maître de la maison pour implorer la grâce du petit coupable.

Borrowdale la comprit.

Il tira à l'écart Stitch, et, après avoir échangé avec lui quelques

paroles à mi-voix, il s'approcha tranquillement de la jeune fille et

l'invita à emmener son frère à sa maison et à l'y garder jusqu'à ce

qu'il revînt.

Inutile de dire que Madeleine se hâta d'obéir à cette obligeante

invitation.

--Comment ça? comment ça? s'écria Squobb sortant de la préoccupation où

il était plongé depuis une minute ou deux; est-ce que vous le laissez

échapper?

--Ne faites pas attention, Squobb, ne faites pas attention, lui répliqua

doucement Borrowdale. C'est arrangé. Stitch est satisfait. Ce garçon

avait faim, rien à manger et aucune notion au sujet de la propriété,

ajouta-t-il en souriant. Venez; nous irons ailleurs. Stitch m'a promis

de trouver quelque chose à faire pour la jeune fille. De cette façon,

tout s'arrangera, de ce côté au moins. Vous trouverez, je crois, en

elle, bon vouloir et intelligence, Stitch, ajouta-t-il en se retournant.

Nous l'aurions bien gardée à notre service, mais elle n'a pas été

accoutumée à cela, et madame Borrowdale dit que, quoiqu'elle soit pleine

de bonne volonté, elle n'entend rien à servir.

--Oh! c'est assez juste, répliqua Stitch. Quelques-unes des meilleures

ouvrières que j'ai eues ne pouvaient faire des domestiques... Et les

meilleures domestiques sont souvent incapables d'exécuter cette sorte

d'ouvrage. C'est un fait. J'en ai plus d'une fois fait l'expérience.

C'est ce qui nous montre la nécessité, puisque nous avons différentes

aptitudes et dispositions dans le pays, d'avoir aussi diverses espèces

d'occupations pour pouvoir tirer parti de tous les individus. Et l'on ne

peut arriver à cela \_qu'en encourageant les branches de l'industrie qui

exigent la diversité des talents et des goûts.\_

--Allons, monsieur White, dit Borrowdale quand ils eurent regagné la

rue, nous allons essayer de vous placer maintenant. De ce côté, Squobb,

je veux voir Sherute, le fabricant de cigares, ajouta-t-il en entraînant

l'éditeur vers King street.

Ayant trouvé Sherute dans son magasin, Borrowdale lui parla ainsi:

--Eh bien, Sherute, comment vont les affaires?

--Pas brillantes, pas brillantes; pourtant elles sont un peu mieux

qu'elles n'ont été. Les derniers changements apportés au tarif les ont

merveilleusement améliorées.

--Alors peut-être pourrez-vous me rendre le service de prendre un homme

de plus. Il a été élevé au milieu des manufactures de tabac.

--Pour vous obliger, j'essayerai; mais...

--C'est assez, dit Borrowdale; je vous remercie, quand pourra-t-il

venir?

--Oh! n'importe! demain.

--Bon, voilà pour vous, White. Maintenant, allez chez vous porter cette

bonne nouvelle. Demain, vous comprenez!

--Merci vous, merci lui, massa; ben obligé, bon! répondit le nègre en

battant des mains.

Il salua vivement et partit comme une flèche.

--Comment se fait-il, Sherute, dit Borrowdale, que tant de gens de

couleur n'aient pas d'occupation? Il y a quelque chose comme six cents

nègres en ville, et bien peu sont employés.

--Oh! c'est tout simple, répondit Sherute. Leur genre de vie avant de

venir ici, le climat qui les a vus naître, leur tempérament et leur

constitution, les rendent totalement impropres au travail manuel. La

chose qu'ils entendent le mieux et, qui leur est le plus profitable,

c'est la manufacture du tabac. Mais jusqu'ici nous les avons privés de

cette ressource par une politique commerciale ruineuse; et, tout en les

encourageant à fuir les États-Unis, nous avons aidé à renforcer le

préjugé qui pèse sur eux, en admettant en franchises sur nos marchés les

produits des ex-propriétaires d'esclaves et en leur volant leur pain, et

en les réduisant à se faire mendiants, vagabonds et criminels, comme

chaque jour des exemples se produisent sous nos yeux. Cependant les

dernières modifications apportées au tarif ont fait beaucoup de bien.

Quoique la protection ne soit pas suffisante et pas assez assurée contre

le rappel, pour nous garantir un grand développement d'affaires, nous

pouvons cependant signaler déjà une amélioration sensible sur les années

dernières. Ce nouveau tarif a déterminé la construction à Montréal d'une

nouvelle fabrique qui emploiera plusieurs centaines de mains. C'est

encourageant. Mais cela n'est pas suffisant. Notre salut repose dans

l'annexion aux États-Unis; car, tant que nous serons sujets de la

Grande-Bretagne, son gouvernement et sa politique feront si bien que les

manufactures s'élèveront difficilement dans notre pays.

Fondamentalement, l'Angleterre n'admet pas que l'on doive fabriquer

ailleurs que chez elle. Hostile à toute concurrence, elle vise à

accaparer le monopole des fournitures dans le monde entier...

--Allons! Squobb, mon cher Squobb, encore une note pour vous,

interrompit Borrowdale.

--Oh! je ne sais pas trop si nous avons besoin de nègres ici, et je

crois que nous nous passerions fort bien d'eux, dit Squobb.

--Je commence à désespérer de faire jamais rien de vous, Squobb, dit

Borrowdale. Vous êtes incorrigible. Il faut compter avec vous, je vois.

Mais poursuivons. Au revoir, Sherute; je vous suis obligé.

Borrowdale se rendit ensuite chez un fondeur, dans le voisinage d'Yonge

street, pour parler en faveur de Mark, qui était forgeron de son état.

--J'ai remarqué, Squobb, dit Borrowdale en entrant dans le magasin, qui

était bien approvisionné de poêles et ustensiles en fer, que vous parlez

beaucoup de l'augmentation des droits sur les articles manufacturés.

Voyons quel est le résultat du dernier droit de quinze pour cent.

--Soit, dit l'éditeur avec plus d'ennui que de curiosité.

--Hé! Castham, dit Borrowdale s'adressant au propriétaire de

l'établissement, qui arrivait à leur rencontre, de combien l'impôt de

quinze pour cent a-t-il fait hausser le prix des poêles ici?

--Hausser! fit Castham surpris et étendant la main droite vers une

grande collection d'articles de ferronneries; hausser! Au contraire. Si

vous vous rappelez les prix de l'année dernière, vous verrez que chaque

article protégé par le droit est de dix à quinze pour cent meilleur

marché.

--Ah! ah! vous l'entendez, Squobb? Mais comment cela se peut-il,

Castham?

--C'est tout simple! nous sommes plus sûrs de notre vente: nous vendons

le double; et l'argent restant dans le pays, au lieu d'être envoyé aux

États-Unis, nous vendons au comptant au lieu de vendre à crédit comme

par le passé. Les Yankees vendaient au comptant, tandis que nous, pour

vendre, étions obligés d'accorder de longs crédits et de retirer notre

argent comme nous pouvions. Vous voyez la différence. C'est tout simple.

Après quelques autres paroles de ce genre, M. Borrowdale, aussi réjoui

que Squobb était confondu, fit part à Castham de l'objet de sa visite,

et quoique ce dernier se trouvât dans la même position que le fabricant

de cigares, l'affaire finit par s'arranger d'une manière satisfaisante

pour Mark.

Squobb en avait assez.

Il tenta de se retirer.

Mais, bon gré mal gré, Borrowdale réussit encore à le mener ailleurs,

pour placer Guillaume.

Tout était terminé, chacun était content, l'éditeur excepté, et nos deux

personnages revenaient dans l'intention de prendre un verre de madère,

quand tout à coup Borrowdale se retourna au milieu du trottoir et

s'arrêta comme cloué au sol.

--Qu'est-ce encore? demanda Squobb avec humeur.

L'autre ne répondit pas.

Il considérait une créature humaine accroupie sur la première marche

d'une maison.

Cette créature semblait descendue aux derniers degrés de la misère.

A peine quelques lambeaux d'étoffe couvraient-ils ses membres, dont les

chairs bleuies par le froid se montraient en vingt places.

--Bon Dieu! qu'en voilà un qui paraît misérable! exclama le philanthrope

en fouillant dans ses poches. Voyons, Squobb, tâchons d'achever une

matinée bien commencée, en faisant quelque chose pour cet infortuné.

Squobb haussa imperceptiblement les épaules.

--Mon brave homme, dit Borrowdale abordant le malheureux, vous êtes dans

la détresse; que pouvons-nous faire pour vous?

Il leva des yeux hagards, et secoua la tête d'un air incrédule.

Borrowdale renouvela sa question.

--De l'ouvrage, monsieur, de l'ouvrage, c'est tout ce que je demande.

--Eh! je le pense bien, reprit Borrowdale, mais quel est votre métier,

mon brave homme?

--Je suis imprimeur, monsieur.

--Imprimeur; voyons. Eh! M. Type lui donnera sûrement quelque chose à

faire, n'est-ce pas, Squobb? J'en suis certain, je le connais.

L'homme hocha encore la tête.

--Vous vous êtes déjà présenté là, hein? interrogea Borrowdale.

--Fréquemment, monsieur.

--N'importe, levez-vous. Je lui demanderai ce service.

Le malheureux obéit, et ils se dirigèrent tous trois vers les ateliers

de M. Type.

--Bonjour, monsieur Type; je désirerais que vous donnassiez un peu

d'ouvrage à ce pauvre homme. Ne dites pas non; je vous le demande comme

une faveur particulière.

--Vraiment, dit Type, si votre prière n'était pas si sérieuse, je

croirais que vous voulez plaisanter. Il n'y a comparativement pas

d'impressions dans ce pays, mon cher monsieur; les Américains font tout.

Donnez-nous la protection la plus petite... [9].

[Note 9: Ces faits et ceux de la même nature mentionnés dans cette

Nouvelle ont été communiqués à l'auteur en personne, à Toronto ou

ailleurs, au Canada.]

--Quoi! s'écria Squobb reculant d'une patriotique horreur et plongeant

la main dans les poches de son habit pour en exhumer le grand réceptacle

de ses grandes idées,--mettre une taxe sur la pensée! Quoi! voulez-vous

révolutionner le pays?

--Oui, répliqua tranquillement M. Type, nous voulons révolutionner

l'état actuel des choses et rendre le pays prospère, car vous

conviendrez avec moi que, maintenant, tout va mal. Donnez-nous une

légère protection; nous ne demandons rien d'extravagant; et notre façon

de taxer la pensée, comme vous dites, sera celle-ci:--en premier lieu,

j'emploierai, tout de suite, pour mes ateliers, trois cents mains

extra; et, en moins de six mois, vous n'aurez pas moins de quinze cents

imprimeurs et relieurs, profitablement et continuellement occupés

dans le pays; et ces mêmes ouvriers sont peut-être, en ce moment, sans

travail, mendiants et pressés par le besoin comme le pauvre homme que

vous m'amenez là. En second lieu, il n'existe dans ce pays aucun livre

utile ou populaire dont nous ne puissions entreprendre l'impression

à aussi bon marché, et, en beaucoup de cas, à meilleur marché qu'aux

États-Unis. De plus, la différence faite sur la reliure des livres

scientifiques et autres dans notre pays nous permettra, dans tous les

cas, de les vendre aux mêmes prix que les exemplaires des éditions

américaines. Et les milliers de louis qui sont envoyés pour soutenir

les imprimeries des États resteront dans notre pays et favoriseront nos

ateliers de typographie, notre littérature, nos papetiers, nos fondeurs

de caractères, en donnant du travail à nos gens.

--Eh bien, eh bien! Squobb, qu'en dites-vous? s'écria Borrowdale. Que

vous semble de la taxe sur la pensée? pas si terrible, hein?

Il fallut beaucoup d'insistances pour décider M. Type à prendre un

nouvel ouvrier; mais à la fin la charité l'emporta en lui peut-être

sur ses propres intérêts, et il consentit à recevoir le protégé du

philanthrope.

Le résultat était le même pour le bon M. Borrowdale, qui, ravi d'un

avant-midi aussi noblement dépensé, rentra à son domicile le coeur

gonflé de douces émotions.

Il avait amené avec lui l'ouvrier imprimeur pour le faire manger et

l'habiller un peu plus convenablement.

Bientôt il l'eut installé devant un bon feu flamboyant, dans la petite

bibliothèque que Borrowdale avait derrière sa maison.

Ensuite il courut à la cuisine et pria Madeleine d'apprêter à la hâte

quelques mets pour le pauvre homme.

Ses ordres donnés, il revint dans la bibliothèque, s'assit à côté de son

hôte et commença à causer avec lui aussi familièrement qu'il l'eût fait

avec le plus honorable monsieur de la chrétienté.

--Je m'aperçois que vous êtes depuis quelque temps sans ouvrage, dit-il.

Êtes-vous de Toronto?

--Non, monsieur.

--Et arrivé...

--Depuis neuf ou dix mois, monsieur. Je suis parti, il y a une

quinzaine, avec ma famille, pour aller chercher de l'emploi aux États.

Mais ma femme et ma fille sont tombées malades en route... Le froid, le

manque de nourriture, monsieur... Nous avons été obligés de nous arrêter

à une petite ferme, dont les gens, quoique pauvres eux-mêmes, se sont

montrés bien bons pour nous.

--Et comment alliez-vous?

--A pied, monsieur, à pied!

--A pied! ne me dites pas cela!

--Hélas! monsieur, nous n'avions pas d'autres moyens de voyager. Mais,

arrivés devant cette ferme, je vis que c'était inutile d'essayer d'aller

plus loin. Ça les aurait tuées, monsieur... Je les laissai là, et je fus

attiré à Toronto par bien des raisons. Je revins dans l'espoir...

--Bon Dieu! interrompit Borrowdale, c'est comme... Il me semble... Quel

est votre nom?

En ce moment Madeleine entra; elle portait sur un plateau des

provisions.

Au bruit de son arrivée, l'étranger se retourna. En l'apercevant, la

jeune fille poussa un cri et faillit laisser tomber le plateau, pendant

que l'imprimeur, non moins agité, se levait et s'écriait en lui tendant

les bras:

--Madeleine! Madeleine! ma pauvre Madeleine perdue! Merci, mon Dieu! oh!

merci!

Déposant le plateau sur une table, elle vola dans ses bras.

Mordaunt pressa sa fille sur son sein avec une tendresse inexprimable.

A les voir, on eût dit qu'ils avaient été séparés pendant plus de dix

années.

Il la couvrait de baisers, et elle répandait dans son sein des larmes

délicieuses.

C'était un si touchant tableau, que Borrowdale sentit des pleurs

mouiller sa paupière.

--Merci, mon Dieu! merci! répétait le pauvre père. Mes peines sont

finies! merci, je suis heureux maintenant que j'ai retrouvé ma fille.

--Vous me pardonnez donc! balbutiait Madeleine au milieu de ses

sanglots.

Voulant les laisser tout entiers à la joie de cette réunion, Borrowdale,

avec sa délicatesse habituelle, se retira discrètement.

CHAPITRE XII

LE CONTRASTE.--LE DERNIER CHEZ NOUS,

OU

NOUS SOMMES TOUS CHEZ NOUS.

Noël était descendu dans l'oubli, le Nouvel An avait été trompeté, et

l'on était au soir du Grand Jour des Rois, ce jour par excellence, ce

jour glorieux des gâteaux monstres, de la gaieté universelle, lequel,

quoique peu observé au Canada, reste toujours une des fêtes les plus

solennelles et les plus brillantes pour ceux qui n'ont pas perdu le

souvenir des vieilles institutions et des antiques coutumes de leur Mère

Patrie, ou qui n'ont pas effacé des tablettes de leur mémoire ces vastes

et inépuisables fontaines des joies de leur enfance, et des moments de

véritable bonheur de leur jeunesse.

Cependant, depuis longtemps, bien longtemps, les Borrowdale

négligeaient ces coutumes, tombées en désuétude, et quoiqu'ils eussent,

naturellement, fait grande largesse à la Noël, plus grande au premier

jour de l'an, ce jour, le jour immortel entre les immortels, ils en

étaient venus à le méconnaître.

Aussi, ce jour-là, nous trouvons la famille des Borrowdale--madame

Borrowdale, Laure et Borrowdale lui-même--assise près du bon petit feu

de leur salon.

Ils sont seuls, s'occupant comme d'habitude, et nous ne voyons, autour

d'eux, rien qui indique l'allégresse qui pétille à cette heure dans la

«belle France» ou dans la vieille Angleterre, rien qui annonce que l'on

se prépare à des réjouissances.

Chez eux, c'est précisément comme si pour tout le monde ce jour des

jours, ce soir des soirs était bonnement, un jour ouvrable qu'on pût

passer solitairement sans impunité, oublier sans remords!

Cette soirée injuriée touchait à sa septième heure environ; nos

trois personnes étaient placées autour d'une petite table. Les dames

travaillaient à l'aiguille et Borrowdale lisait le \_Globe\_. Tout à

coup il leva les yeux de dessus son journal, et portant sur sa femme un

regard malicieux, il lui dit:

--Ma chère?

Sur ce, madame Borrowdale passa tendrement la main sur la chevelure de

son incomparable Laure et répondit:

--Mon bon?

--Je vais sortir, ma chère, poursuivit Borrowdale.

--Vraiment?

--Oui, vraiment, et je m'en vais en veillée, qui plus est, continua

mystérieusement Borrowdale.

--Que voulez-vous dire, papa? exclama Laure.

--Simplement que je vais en veillée, mon ange. Et qui plus est, à une

veillée de noce, mon amour.

--Mon Dieu! qu'est-ce à dire? De quoi parle ton père, ce soir? s'écria

madame Borrowdale.

--Que je vais à la noce! répliqua-t-il en souriant.

--A la noce! à cette heure?

--N'ayez pas peur, mes enfants, continua Borrowdale; cela peut être

étrange, mais c'est aussi vrai qu'étrange, et vous ne saurez rien de

plus à ce sujet jusqu'à mon retour. Ainsi, c'est dit, je pars. Mais, à

propos, je veux vous laisser de quoi jaser pendant mon absence.

Apprenez donc que j'ai réussi à trouver à Morland une place à Montréal,

et qu'il est maintenant en route pour cette ville. J'ai fait un marché

avec lui. Il m'écrira chaque semaine, et si d'ici à six mois il se

conduit bien, je lui permettrai de venir nous voir... Qu'en dites-vous?

Une rougeur soudaine avait empourpré les joues de Laure, qui, pour

dissimuler son trouble, baissa la tête sur son ouvrage.

Borrowdale échangea un coup d'oeil rapide avec sa femme et poursuivit:

--Ce n'est pas tout, si pendant douze mois sa conduite est bonne,

irréprochable, nous oublierons le passé, et il sera admis chez nous sur

le même pied qu'auparavant. Est-ce bien, ça, ma chère, hein?

Par un phénomène d'optique extraordinaire et inexpliqué jusqu'ici, tous

les yeux,--ceux de papa, de maman et de Laure, se rencontrèrent à

cet instant et parlèrent, et lurent, et approuvèrent, et dirent

distinctement que c'était bien, que tous espéraient que le résultat

serait également bien,--dans le fait, qu'ils croyaient que cela serait.

Alors il ne fut rien dit de plus sur cette affaire; mais que maman et

Laure en parlèrent tant et plus après le départ de papa, voilà qui est

extrêmement probable.

Cependant, comme Borrowdale se mit aussitôt en route et comme nous

sommes obligés de le suivre, impossible à nous de rapporter les termes

de cet entretien, qui dut ne manquer ni d'animation ni de charmes.

Toujours confiant dans la perspicacité du lecteur et dans

l'infaillibilité de son imagination, nous lui cédons le plaisir de

concevoir la conversation de la mère et de la fille.

Borrowdale se jeta vivement dans Queen street, et il se dirigeait à

l'ouest de la rue, en marchant de ce pas léger, élastique qui semble

être le signe de la bienveillance naturelle et le précurseur d'un acte

de charité, quand, soudain, il entendit une voix s'écrier derrière lui:

--Ah! cher monsieur, enchanté de l'apprendre! Mais, permettez, je vais

en prendre note. Ici, ce bec de gaz m'éclairera; un moment, s'il vous

plaît.

--Pardieu! c'est là Squobb, pensa Borrowdale. S'approchant d'un magasin,

il reconnut en effet le journaliste.

--Comment vous portez-vous, Squobb?

--Très-bien, très-bien.

--Et Fleesham?

--Mais le voilà.

Squobb indiquait un autre personnage qui s'était retiré à quelques pas

dans l'embrasure d'une porte.

Borrowdale s'avança vers lui et lui prit la main:

--Mais on ne vous voit plus, lui dit-il; il y a au moins un siècle que

je ne vous ai rencontré. Que devenez-vous?

--Ah! pour vous dire la vérité, répondit Fleesham d'un ton qui ne lui

était pas habituel, je suis tout honteux et dégoûté de moi. C'est un

fait réel, je l'avoue franchement.

Borrowdale, assez surpris, se mit à regarder le journaliste et son

bailleur de fonds.

--Oui, reprit Fleesham, je vois clairement aujourd'hui que je me suis

conduit comme un âne et une brute dans toute cette affaire de la

jeune fille et du pauvre Morland. J'aurais dû me montrer meilleur.

Franchement, messieurs, sans essayer de rien déguiser, je confesse que

certaines peccadilles de jeunesse auraient dû m'apprendre à suivre une

autre voie que celle que j'ai suivie. C'est mal, on ne peut plus mal. Je

ne me le pardonnerai jamais, et si je ne parviens pas à réparer tout de

suite mes torts envers eux, je... maudirai mon existence!

Il prononça ces paroles avec une chaleur qui ne permettait pas de douter

une seconde de leur sincérité.

Borrowdale en fut étourdi.

Cette déclaration de la part d'un homme de la trempe de Fleesham était

vraiment foudroyante.

Cependant le timbre de la voix de Fleesham avait résonné comme une suave

mélodie aux oreilles du philanthrope!

Toutes les fibres de sa bienveillance s'étaient dilatées.

Il n'aurait pas donné ce moment de jouissances intimes pour tout l'or du

monde.

Entendre Fleesham se condamner! Voir Fleesham humilié dans sa propre

estime! Écouter les reproches qu'il s'adressait! Recevoir de la bouche

de Fleesham lui-même l'aveu que Fleesham avait mal agi! qu'il était

indigne de vivre!

L'univers courait-il à une dissolution? Un cataclysme épouvantable

allait-il changer la face du globe?

Ma foi, c'était à n'y rien comprendre!

Aussi se contenta-t-il, après une minute d'ébahissement, de saisir la

main de Fleesham et de la lui presser cordialement dans la sienne. Ils

ne prononcèrent pas une parole et seraient demeurés longtemps sans

doute dans le silence, si la voix nasillarde de Squobb n'était venue les

troubler.

--C'est cela, c'est cela! s'écria le journaliste relisant complaisamment

une note qu'il avait jetée sur son carnet, à la lueur du bec de gaz. Hé!

Borrowdale, permettez que je vous communique ce petit entrefilet? Pas

d'objection, n'est-ce pas? Je commence:--

«Fleesham est entièrement revenu de ses prétendus principes de libre

échange. Il comprend que le seul espoir de prospérité future pour

le Canada est l'établissement et l'encouragement des manufactures

indigènes. Quant à l'annexion aux États-Unis, elle serait préférable,

mais en sa qualité de loyal sujet de Sa Majesté, il n'ose encore en

proclamer l'efficacité. Il voit aussi que l'on ne peut faire fleurir

notre pays qu'en protégeant les produits manufacturés contre la

concurrence ruineuse de l'étranger.--Série d'articles à lancer

immédiatement en faveur de cette cause.»

Ayant fini, Squobb guigna Borrowdale:

--Eh bien! qu'en dites-vous? qu'en dites-vous?

--Vous ne plaisantez pas? s'écria Borrowdale tombant d'étonnement en

étonnement.

--Jamais, fit Squobb, se rengorgeant dans sa dignité d'éditeur.

--Ah! donnez-moi la main. Donnez-moi la main. C'est magnifique, c'est

splendide, c'est...

--Votre oeuvre! dit Fleesham.

--Allons, allons, reprit Borrowdale, quand le premier moment de

l'excitation fut calmé, venez avec moi maintenant. Je veux vous montrer

quelque chose qui vous fera plaisir à tous deux. Squobb, vous vous

rappelez notre petit travail de l'autre matin. Eh bien, je vais vous

montrer le résultat.

Passant son bras sous ceux de ses amis, il les entraîna à sa suite.

Ils longèrent Queen street jusqu'à Spadina avenue, en causant de

l'heureuse métamorphose, et enfin s'arrêtèrent devant un petit cottage

propre, respectable, quoique sans prétention et sans recherche aucune.

--Chut! fit Borrowdale.

--Qu'est-ce donc?

On entendait le bourdonnement d'une contredanse dominé par les accords

de l'antique et immortel violon.

--C'est commencé! c'est commencé! s'écria Borrowdale, frappant

joyeusement dans ses mains. Superbe! Allez, mes enfants! En avant!

En disant cela, il traversa un jardinet blanchi par la neige et frappa à

la porte, qui s'ouvrit sur-le-champ, comme par enchantement, et un joli

spectacle, un ravissant spectacle, ma foi, se présenta aux regards des

trois visiteurs!

La porte donnait droit dans la pièce principale, et cette pièce

principale, toute resplendissante de lumière, était pleine de créatures

rieuses, heureuses, babillardes, folâtres, simples et franches, livrées

à toute l'ardeur de la plus aimable gaieté. A peine Borrowdale fut-il

aperçu que les danses cessèrent, le violon se tut et toute la bruyante

compagnie vint se presser autour de lui.

Ce fut une avalanche de remerciements, une tempête de félicitations,

mille expressions de gratitude qui tombèrent sur sa tête.

--Merci! ah! merci, monsieur, d'avoir bien voulu nous honorer de votre

présence, après tous les bienfaits dont vous nous avez comblés, criait

Mordaunt.

Et le brave imprimeur paraissait en ce moment le plus heureux père qui

jouît d'une famille et d'un foyer.

En dix jours, le contentement l'avait rajeuni de dix ans, et l'on

n'aurait pas supposé, en le voyant si gai, si jovial, que le chagrin et

le désespoir l'eussent jamais serré de si près.

--Mais comment pourrons-nous vous témoigner notre reconnaissance? dit

madame Mordaunt, sur le visage et dans le maintien de qui on admirait un

changement aussi favorable qu'en son mari.

La bonne dame poussait devant elle son petit Jean tout fier dans son

costume de \_drap du pays\_.

Mark, Guillaume, Ellen étaient aux côtés des deux époux, et

partageaient, est-il besoin de le dire? le sentiment d'allégresse et

de reconnaissance générales;--tandis que Madeleine, la belle et

intéressante Madeleine--naguère si désolée, si abattue--rouge de

plaisir, de pudeur, passait timidement sa mignonne main par-dessus

l'épaule de Guillaume, son bienheureux et bien cher époux.

C'était un gracieux tableau.

La simplicité en formait les traits et la gaieté l'illuminait partout.

Mais qu'était-ce que cela, qu'était-ce que tous ces éclats de joie,

comparés aux démonstrations que multipliaient, au centre de la

foule, les mains, bras, yeux, jambes, tête, et toutes les propriétés

corporelles, en un mot, de notre ami M. White, le musicien, le maître

des cérémonies, le généralissime de la soirée, dont le pétillant violon

avait transporté d'aise Borrowdale en arrivant à la maison?

Tout cela, ce n'était rien, moins que rien--un atome dans

l'univers--quelque chose qui n'avait aucun droit, aucun titre au

parallèle, et peut-être est-ce la meilleure description qu'on en puisse

donner, car nulle plume inspirée par une idée mortelle ne pourrait

réellement lui rendre justice.

--Allons, allons, mes amis, c'est trop, dit Borrowdale confus de

l'ovation dont il était l'objet. Je vais être obligé de me sauver si

vous continuez. Je vous ai promis de danser avec notre jolie Madeleine

aujourd'hui, et me voici tout prêt. Ne me forcez pas à enfreindre ma

promesse. Vous ne le voulez pas, n'est-ce pas?

Quiconque aurait vu Fleesham, le rigide, l'inflexible Fleesham

interrompre son ami à ce point, s'élancer vers Madeleine, prendre par le

bras la jeune femme demi-effrayée, lui offrir ses excuses, protester

du chagrin que lui inspiraient ses torts envers elle, et taire mille

extravagances pour prouver son bon vouloir actuel,--se serait frotté les

yeux en se demandant s'il n'était pas le jouet d'une illusion.

Cependant Fleesham fit tout cela, et d'une manière si irrésistible que,

cinq minutes après, il était au milieu des honnêtes ouvriers tout aussi

à son aise que chez lui.

Ce n'est pas tout.

Cédant à l'entraînement général, Squobb consentit à, descendre du

pinacle de son intelligence éditoriale pour jouer le rôle de simple

mortel, causer comme les autres, rire avec eux et se montrer bon garçon.

La révolution était complète.

Borrowdale en perdait la tête.

--Allons, amis, s'écria ce dernier, pas d'interruption. Je n'ai qu'une

heure à vous consacrer. Il faut danser!--Monsieur White, accordez votre

instrument, et en avant la musique!

White n'avait pas besoin d'être stimulé, comme bien vous pensez. Aussi

White n'hésita pas une seconde.

En un clin d'oeil White fut à l'ouvrage, avec tout le zèle, l'énergie et

la force physique dont White était heureusement doué.

Il fallait le voir envoyer finement, légèrement l'archet sur les cordes

et vivement donc! Paganini eût été jaloux des succès de White, bien sûr!

Peut-être les notes n'étaient-elles pas toujours justes. Mais

qu'importe! elles étaient sifflantes. Elles travaillaient l'oreille et

White était enchanté, je vous laisse à imaginer.

Alors commença une des plus grandes scènes dont peut-être ont été,

peuvent avoir été, ou seront témoins les âges passés, présents et à

venir.

Contemplez le gros et joufflu Borrowdale s'emparant de la timide

Madeleine, aussi aérienne qu'une fée, et la faisant tourner, tourner

prestement au milieu des groupes de danseurs; et dites-nous si vous avez

jamais vu cela, si vous pensez le voir jamais. Puis c'est Guillaume avec

madame Mordaunt, et Mark avec une charmante fillette, potelée, aux joues

roses comme la pêche; puis encore Mordaunt qui suit la ronde avec les

petits enfants.

N'est-ce pas assez pour animer les briques et le mortier de la chambre,

et entraîner la maison elle-même dans un galop!

Mais quand Fleesham, le moral, l'immaculé le roide Fleesham, se mit en

branle, quand on le vit osciller, à droite à gauche, et lancer en avant

et tour à tour ses longues jambes, se dresser sur l'orteil, retomber

légèrement sur le talon, essayer des poses terpsichoréennes inédites, et

bondir gracieusement, s'incliner plus gracieusement encore devant Ellen,

lui passer délicatement la main autour de la taille et l'emporter

comme une plume au coeur de la danse, Borrowdale s'arrêta interdit, se

demandant si une catastrophe n'était pas imminente, si la terre n'allait

pas trembler dans ses fondements, et si le crin-crin de White n'était

pas la trompette du jugement dernier.

Squobb ne put résister à un pareil exemple.

Aussi bientôt le fidèle Achate parodiait-il son patron, avec autant

d'ardeur qu'il en aurait apporté dans la transcription sur son carnet

d'une de ses puissantes inspirations éditoriales.

Les voici tous heureux, contents du présent, remplis de riantes

perspectives d'avenir. Nous ne pouvons désirer davantage, et ne voulions

pas moins pour eux; disons-leur adieu, et profitons de la leçon que nous

ont donnée leurs souffrances, tout en nous réjouissant de leur joie.

--Mais Morland?

--Un an après, mon cher lecteur, vous eussiez pu assister à son mariage

avec Laure Borrowdale.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

L'ENFER.

I. Le foyer du colon.

II. Pauvreté et manque d'ouvrage.

III. La maison abandonnée.

IV. Madeleine.

V. La scène change.--Un autre foyer.

VI. Un autre foyer.--Nouveaux malheurs.

VII. La recherche.--Le mauvais chemin.

VIII. Justice intolérante.--Un autre anneau.

IX. Tristes propos.--Justice professionnelle.

X. Les nouveaux venus.--Fleesham déconfit.

XI. Le champion du peuple et le philanthrope.

XII. Le contraste.--Le dernier chez nous, ou nous sommes tous chez

nous.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

PARIS.--IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cie, RUE DU BAC, 30.

End of the Project Gutenberg EBook of L'enfer et le paradis de l'autre monde, by

Émile Chevalier

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ENFER ET LE PARADIS DE \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 18208-8.txt or 18208-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.org/1/8/2/0/18208/

Produced by Rénald Lévesque

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.org/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.org

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.org),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.org

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

\*\*\* END: FULL LICENSE \*\*\*